

Université de Montréal

Création : Dieu reconnaîtra les seins (roman)
Travail critique : L'humour dans Au bonheur des ogres de Daniel Pennac :
étude des parenthèses

Sophie Jacmin
Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences en vue de l'obtention du
grade de M.A. en littératures de langue française, option création

Mars 2012
© Sophie Jacmin, 2012

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé :

Création : Dieu reconnaîtra les *seins* (roman)
Travail critique : L'humour dans *Au bonheur des ogres* de Daniel Pennac :
étude des parenthèses

présenté par : Sophie Jacmin

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Catherine Mavrikakis

.....
président-rapporteur

Marie-Pascale Huglo

.....
directeur de recherche

Ugo Dionne

.....
membre du jury

Résumé:

Ce mémoire en création littéraire se compose de deux parties. La première, un roman intitulé « Dieu reconnaîtra les *seins* », suit les aventures de Caroline, jeune femme dans la trentaine qui, ayant subi une ablation des seins, voit sa vie basculer alors qu'elle tente de trouver une solution médico-esthétique à sa situation. Le ton enjoué du roman permet d'aborder l'aspect tragique de la vie de Caroline de façon légère. Il permet également, sous forme d'humour ironique, absurde ou même noir, de soulever des thèmes universels tels que l'amour, la solitude, le désespoir, la pauvreté et la mort. Ainsi porté, le récit évolue vers une vision tant impitoyable que bienveillante de l'humain qui, à travers les événements à la fois médiocres et grandioses de la vie de Caroline, trouve sa place dans un univers pourtant hostile. La deuxième partie du mémoire se consacre à l'étude de l'humour dans « Au bonheur des ogres » de Daniel Pennac, et plus particulièrement, à l'humour inséré entre parenthèses. Pennac utilise abondamment ce procédé humoristique, créant ainsi un récit polyphonique où plusieurs niveaux narratifs entrent en dialogue. Trois types d'humour présents dans les parenthèses sont analysés, à savoir l'humour noir, l'humour absurde et l'ironie. Cet essai fait donc écho au roman en ce qu'il se penche sur l'humour et l'ironie comme procédés littéraires.

Mots clés:

création littéraire - roman - ironie - humour – Daniel Pennac - polyphonie - parenthèses.

Summary:

This thesis in creative writing is composed of two parts. The first one, a novel entitled *Dieu reconnaîtra les “seins”*, follows the adventures of a young woman in her thirties named Caroline who, having had her breasts surgically removed, sees her life plunge into chaos as she tries to find a cosmetic and medical solution to her situation. The light tone of the novel allows for an humorous look at the tragic circumstances Caroline finds herself in. Following the trials and tribulations of her life, the story touches on such universal themes as love, loneliness, hopelessness, poverty and death, and evolves toward a vision of humanity that is both merciless and benevolent.

The second part of the thesis is an study of humour in Daniel Pennac's *Au bonheur des ogres*, and more specifically, the use of parentheses as a humoristic device. Pennac frequently uses parentheses as a way to create humour, thus building a polyphonic narrative in which various levels of discourse communicate with each other. Three types of humour are present within parentheses: black humour, absurdist humour and irony. As such, the essay echoes the novel in that it looks at humour and irony in literature.

Keywords:

Creative writing – novel – irony – humour – Daniel Pennac – polyphony – parentheses

Roman : Dieu reconnaîtra les *seins*

CHAPITRE UN

J'ai compris l'énormité de la tragédie à laquelle je faisais face le lendemain de mon anniversaire de quatorze ans. Je venais d'entrer chez *L'Épicier du coin*, le magasin d'alimentation de mon quartier, dans lequel une communauté huppée d'environ deux mille âmes (belges...) venait se rassasier de médisances, de senteurs parfois suspectes, de friandises volées au comptoir ainsi que de nourritures de toutes sortes. Monsieur Pinson et sa femme tenaient cet établissement depuis la nuit des temps, nous semblait-il, et ils nous laissaient, nous les jeunes, les enfants des environs, nous promener un peu partout, autant dans le magasin que derrière les comptoirs. Ce jour-là, après avoir déambulé distraitemment dans les rayons tout en écoutant Madame Pinson démolir sa voisine d'en face, une traînée dont la mauvaise haleine empestait jusque dans sa cuisine, je me suis trouvée presque collée à la balance électronique que Monsieur Pinson venait d'acheter. Seul lui pouvait l'utiliser, et seulement pour le jambon. Il fusillait sa femme du regard s'il la voyait ne fût-ce que s'approcher de l'engin, ce qu'elle faisait sans hésitation dès qu'il avait quitté la pièce pour « chipoter derrière », comme elle nous le sifflait à travers ses lèvres pincées. Me voilà donc tout contre la balance, Monsieur Pinson, une cigarette jaunie à la bouche, « chipotant » dans l'entrepôt, Madame Pinson, les mains dans les poches de son tablier fleuri, médisant joyeusement avec une cliente. Je n'ai pas réfléchi, c'est venu tout seul. J'ai sorti un de mes énormes seins, le gauche, et je l'ai posé rapidement sur la balance. Deux kilos trois cent quarante-deux grammes. C'est le chiffre horrifiant qu'elle m'a renvoyé. Il s'est inscrit dans mon cerveau comme une brûlure au fer rouge. Mon sein gauche

pesait plus de deux kilos. Ma vie était finie.

C'est donc avec une certaine joie que j'ai reçu, vingt ans plus tard, la nouvelle de mon cancer. Joie et étonnement. Comment diable mon médecin avait-elle pu détecter une tumeur de la taille d'un pois logée au centre de la masse granuleuse, lourde et fuyante, qui, lorsque j'étais allongée, recouvrait la moitié de mon abdomen ?!

– Êtes-vous sûre que ce soit vraiment nécessaire ? Ça risque d'être long, avais-je timidement lancé le jour de ma première visite chez le docteur Sanda McPhee, médecin en esthétique des seins dont j'avais les coordonnées depuis cinq ans, sans jamais avoir osé la contacter.

– C'est un examen de routine, Madame Duval. On ne fait jamais de réduction des seins sans s'assurer que le sein est sain, avait expliqué ma jolie docteure, sans le moindre sarcasme dans la voix.

Docilement donc, je me suis soumise à mon premier examen des seins, un exercice aussi embarrassant pour la spécialiste que pour moi, celle-ci devant à plusieurs reprises enfoncer ses deux mains sous le membre rébarbatif qui, rebelle, insistait pour fuir son emprise.

Le reste (la biopsie, l'attente des résultats, l'ablation du sein droit) est arrivé très vite. Il s'agissait d'une tumeur virulente, m'a-t-on dit, d'une forme de cancer dévastatrice ; il fallait opérer tout de suite. Ma joie initiale à l'idée d'en finir avec la lourdeur de mes seins a cependant été remplacée par une douleur profonde, existentielle, un sentiment de calamité, de déterminisme implacable (il fallait, bien sûr, que l'horreur arrive par ces seins merdiques...). C'est donc les genoux tremblants et le dos courbé que je me suis présentée, seule, à l'hôpital Royal-Victoria, au centre-ville de Montréal, ma terre d'accueil.

J'en suis ressortie les épaules plus redressées, mais le torse tiré vers la gauche, mon corps étant maintenant lourd d'un côté seulement, celui pour lequel je m'étais battue.

– Vous voulez garder le gauche ? m'avait lancé Sanda McPhee, incrédule, lors de notre rendez-vous de planification en vue de la chirurgie.

– Ben oui, avais-je répondu les yeux baissés. Un c'est mieux que pas... Non ?

Il faut que je mentionne que j'ai tendance à ne plus pouvoir former de phrase cohérente lorsque je suis stressée, un problème très ennuyeux qui m'a causé bien du tort dans ma carrière académique, jusqu'au jour où mon directeur de thèse m'a suggéré de me concentrer sur la poésie plutôt que sur la prose, un conseil relevant du miracle puisque, depuis lors, je suis devenue une star dans mon domaine et une chouchoute des conférences internationales. L'on n'hésite pas à me qualifier – et ici je cite *Le Monde Littéraire* d'octobre 2007 - « de génie, d'héroïne qui, le mot à la main, ne fait rien de moins que révolutionner la pensée ». Qui l'eût cru ?

– Pardon ? avait hésité Dr. McPhee.

– Oui, je veux garder le gauche, avais-je osé après un moment de silence. Je suis une femme après tout. Une femme a des seins, même moches. Je veux garder le moche ... s'il vous plaît ?...

Elle m'avait observée un instant, assise en face d'elle, légèrement penchée vers l'avant, les mains jointes logées entre mes genoux. Malgré le chandail noir sans forme que je portais tous les jours (j'en avais quatre du même modèle), mes seins débordaient de partout. Je devinais bien qu'elle avait du mal à absorber l'image de cette femme de trente-cinq ans, aux yeux verts pétillants, au joli sourire, aux jambes... invisibles, puisque celles-ci sont

cachées par les seins... bref, cette femme de trente-cinq ans avec *un* gigantesque sein gauche.

– Euuuh, oui, oui, bien sûr, c'est votre droit...

Je m'étais levée bravement, je l'avais saluée et j'avais quitté son bureau la tête haute, une armée de féministes imaginaires m'accompagnant dans le couloir, applaudissant mon courage et ma détermination.

Revenue chez moi, ni armée de féministes, ni armée de qui que ce soit. En réalité, je n'avais prévenu presque personne de ce qui m'arrivait. Je n'en avais pas eu envie. J'avais dû quand même aviser le département des ressources humaines de mon université, ainsi que la Doyenne de ma faculté, une femme exécrable que j'évitais comme la peste. Je n'étais même pas allée la voir (À quoi bon ? J'aurais été incapable de lui parler – « C'est un que j'ai pas ; l'autre, ça va. »), je lui avais simplement glissé une note sous sa porte, une note lui interdisant de me contacter ou de parler de ma situation à quiconque. Depuis, j'avais reçu des dizaines de courriels de tous les membres de la faculté. La salope. J'aurais dû m'en douter.

Rongée de honte à l'idée que mes collègues avaient eu vent de mon cancer du sein, persuadée qu'ils se roulaient tous par terre, secoués de fous rires irrépressibles durant les réunions de département auxquelles je n'assistais plus (le médiéviste Jean-François Dupuis, par exemple, se grattant la barbe d'aise à l'idée de pouvoir, une fois encore, s'en prendre à plus faible que lui...), incapable de sortir de chez moi avec mon sein gauche et l'énorme vide qu'était devenu mon sein droit, je me suis décidée à appeler le numéro du groupe d'entraide de l'hôpital, le groupe *Cancer-tez-vous !*, qui se rencontrait tous les mercredis soirs.

– Je propose que chacune se nomme et explique pourquoi elle... ou il

(rire nerveux) est là ce soir, a commencé la psychologue, une femme d'une quarantaine d'années aux mains veineuses et au cou tendu. Son petit rictus d'introduction venait du fait que le groupe accueillait, pour la première fois, un membre masculin.

– Je m'appelle Henri, a-t-il lancé d'emblée, et je suis ici parce que je viens de perdre mes deux seins (pause) ... Mon médecin de famille (soupir...) a senti une grosseur dans mon sein droit, pendant un examen de routine.

– Hum... oui. Merci, Henri, a répondu la psychologue, un sourire forcé, à pleines dents, sur son visage crispé.

– C'est pas drôle ! a rétorqué Henri, un petit homme grassouillet aux joues tout à coup rouges de colère.

– Oh non ! a répondu la psychologue, trop vite et trop fort. Je ne trouve pas ça drôle du tout, Henri. Je souriais par compassion, pour vous aider à accepter cette terrible situation...

– Oui, c'est ça, mon œil ! a rétorqué Henri. Tout le monde rit quand je leur dis ce qui m'arrive. Même ma femme. Elle a ri. *Je m'excuse, mon chéri, c'est nerveux. Je ne peux pas m'empêcher*, bla, bla, bla ! J'en ai ras-le-bol de vous tous, surtout les femmes, avec votre sourire en coin. Je suis devenu le bouc émissaire des femmes frustrées, celui qui paie pour toutes les fois où la société s'en fout de vos cancers du sein. OK, on s'en fout. Mais pourquoi moi ??

Silence.

– Vous n'avez qu'à mentir ! a conclu la psychologue, les mains au ciel, le sourire victorieux et la voix forte de celle qui vient de recevoir un message divin. Pas ici, bien sûr. Le groupe est un lieu d'honnêteté, de croissance. Mais dehors, dans la vie, vous n'avez qu'à dire que vous avez eu le cancer de la

prostate !

Confiante, elle a fait le tour de l'assemblée silencieuse qui observait, étonnée, ce débat imprévu, une dizaine de femmes de tous âges et de tous gabarits. Elle s'est arrêtée un moment sur moi (je l'aurais juré) puis s'est concentrée à nouveau sur Henri.

– Hein ? Qu'en dites-vous ?

– Vous vous foutez de moi ou quoi ? Vous rigolez, c'est pas possible ! Et mes seins ? Vous pensez sincèrement que les gens ne vont pas remarquer que j'ai perdu mes seins ??! Mais regardez donc ! Regardez-moi. Je suis déformé. C'est évident, bon dieu!

Silence embarrassé.

– Il me semble qu'Henri a besoin d'amour et de soutien, a finalement suggéré la psychologue. Offrons-lui notre appui. Allons le serrer dans nos bras!

Ravie de pouvoir me délier les jambes, je me suis levée la première, suivie des femmes du groupe, pas vraiment convaincues mais voulant faire bonne impression. Nous nous sommes donc toutes penchées sur Henri, moi entourant ses épaules de mes bras, mon sein reposant, chaud et rassurant, sur sa nuque.

Le lendemain matin, j'étais dans le bureau du médecin.

– Enlevez-le moi! ai-je supplié. Enlevez-moi l'autre.

Elle a souri elle aussi, un grand sourire étincelant.

– Quoi ?...

– J'ai d'excellentes nouvelles, Madame Duval. Vous n'avez pas le cancer. Vos résultats ont été envoyés au mauvais médecin. Les vôtres, les vrais, sont arrivés à mon bureau ce matin. Eh bien, rien. Ce n'était rien. Une fausse alarme ! Qu'en dites-vous ?

J'y ai pensé, je dois l'avouer. Seul un bureau nous séparait, et j'avais l'arme idéale – un stylo Parker, solide et compact. Il m'aurait suffi de feindre une émotion assez forte, elle se serait levée pour me rassurer, je lui aurais enfoncé mon stylo dans l'œil. Qui m'aurait blâmée ?

À la place, je me suis concentrée sur l'essentiel.

– Enlevez-moi l'autre, ai-je insisté, soulagée qu'une phrase grammaticalement correcte soit sortie de ma gorge serrée. S'il vous plaît.

Elle n'a pas tergiversé. Je suis entrée le lendemain matin à l'hôpital, la chirurgie a eu lieu dans l'après-midi, et je me suis retrouvée chez moi deux jours plus tard, droite comme je ne l'avais jamais été, et ravie que le chauffeur de taxi qui me déposait en face de mon appartement m'ait dit « Merci monsieur » après que je lui aie remis le plus gros pourboire de mon existence, un cinq dollars additionnel sur un trajet de quatre coins de rue, une extravagance.

McPhee, toujours aussi belle et toujours aussi loin, mais très loin de se sentir coupable de son erreur de diagnostic, m'avait fortement conseillé de me reposer (« deux chirurgies majeures en trois semaines, ma chère madame, c'est beaucoup ») mais une envie soudaine, forte et urgente, d'aller respirer le bon air de l'automne m'a propulsée dehors, emmitouflée jusqu'au cou, radieuse. D'un pas doux et lent, j'ai commencé ma promenade, prenant les plus grosses bouffées d'air que mon torse charcuté pouvait absorber. Plus j'avancais, plus je remarquais qu'à chaque pas, j'avais la sensation que mon corps tombait vers l'arrière, comme si tous les muscles de mon dos, habitués à devoir soulever près de six kilos de tissus mammaires, ne pouvaient soudainement s'arrêter de compenser d'un coup sec chaque fois que l'une de mes jambes s'aventurait vers l'avant. Le résultat était à la fois étrange, incontrôlable et terriblement

libérateur. Épuisée, joyeuse, complètement gelée par les nombreuses drogues que j'avais ingurgitées depuis des semaines, je me suis mise à courir, légère comme l'air, mes grandes jambes partant vers l'avant, mon torse se lançant vers l'arrière, et tout mon corps sautant bien trop haut, comme si je courais sur un trampoline.

C'est suspendue en l'air, entre deux de ces rebonds magiques, que j'ai su, sans l'ombre d'un doute. J'ai su que je prendrais six mois de congé (pour cause de stress cette fois, pas pour un cancer – « Fatiguée oui, Madame Duval, mais stressée... pourquoi ? » me répondrait McPhee une semaine plus tard, lorsque je lui demanderais une note médicale pour l'assurance...) et que je m'amuserais. Je voyagerais, je ferais de l'alpinisme, de la natation, j'irais à la plage (un maillot de bain, je n'avais plus acheté de maillot de bain depuis vingt ans ! !), je rencontrerais des gens qui ne passeraient pas leur temps à essayer d'éviter du regard mes énormes pis de vache.

– Pis de vache, ma chérie, tu exagères, a répondu ma mère, à qui je venais de faire part des événements des dernières semaines. Dans le temps, tu sais, tu aurais été perçue comme un bon parti, une femme forte, prête à nourrir une marmaille, une ...

– ... mère nourricière, je sais maman.

Recroquevillée sur mon canapé, une couverture en flanelle grise sur les genoux, le téléphone coincé entre mon épaule et mon oreille rougie, je me rongerais les ongles (« merci maman, oui, j'y penserai ») tout en feuilletant distraitement une revue de mode avec section spéciale sur la lingerie féminine.

– Pis de vache, Caro, vraiment t'exagères, a renchéri ma sœur Julie, deuxième sur ma liste d'appels.

– Ben quoi, tu vas pas me dire que t'y avais pas pensé, lui ai-je répondu,

exaspérée.

– Ah ça, jamais, je te le jure !

– Bon oui, ils étaient énormes, je te l'avais déjà dit, mais de là à te comparer à une vache, vraiment, ça m'est pas arrivé souvent, hein, là tu peux me croire.

Ça, c'était Pierre, mon meilleur ami, un maniaco-dépressif au grand cœur, un artiste de génie qui avait consacré son existence à peindre des museaux de chien. « Les gens ne comprennent rien à l'art, ils sont trop petits, trop coincés dans leur neuf à cinq » me disait-il souvent quand il perdait courage. Les critiques (des sales vendus) ne l'épargnaient pas et il s'accrochait à moi, sa fan inconditionnelle, quand il sombrait dans la noirceur. Notre amitié durait depuis que, complètement saoule après une rupture amoureuse particulièrement vicieuse, j'étais entrée dans la galerie où il exposait ses œuvres, par dépit, par orgueil aussi. Je lui avais acheté cinq peintures gigantesques en une fois et, le lendemain, sobre et démolie, je les avais toutes accrochées sur les murs de mon appartement. Il attendait chez lui que je l'appelle et que je lui gueule dessus, l'alcool ayant perdu son pouvoir, mais non, j'aimais. Me sentir entourée de la sagesse canine était exactement ce qu'il me fallait. Et en plus, j'avais un nouvel ami. Pierre. Ses yeux cernés, son haleine de cigarettes, son grand corps maigre, gracieux, sa peau douce (enfin, je la devinais douce), sa voix profonde, un peu lourde, toujours mélancolique. Pierre venait d'adoucir ma vie. Je le lui rendrais bien.

Je l'avais appelé à son dernier travail en date, vendeur dans un magasin spécialisé en cigares de luxe.

– Je saute dans un taxi et on en fume un bon ensemble ! m'a-t-il tout à coup proposé. Allez, on célèbre la mort des mamelons !

Son regard fuyant, sa voix trop forte, la façon dont il m'a remis la boîte de cigares (pourquoi une boîte ? Je ne fume pas !), et surtout la rigidité de son corps lorsqu'il s'est avancé, presque en trébuchant, pour me serrer dans ses bras (pour la millième fois pourtant) comme un étranger serrerait une malade, par compassion humaine, par générosité, par pitié aussi... Je l'avais imaginé sautant dans un taxi, un bouquet de roses à la main, enjambant deux à deux les marches de marbre menant à mon appartement. Je lui aurais ouvert la porte, il m'aurait fait tourner dans ses bras. Étourdie, riant trop fort, je lui aurais préparé une tisane, celle à l'orange, sa préférée. Nous nous serions collés sur le canapé. Je lui aurais tout raconté (McPhee, Henri, ma promenade). Il aurait ri, se serait tourné vers moi, radieuse, libérée. Il m'aurait trouvée belle.

Il l'a compris tout de suite. Plus vite que moi d'ailleurs. Encore suspendue en l'air, dans cet espace magique, ouvert, rêveur que j'avais découvert lors de mes premiers pas en tant que femme « normale », j'avais oublié de bien regarder. Et pour cause. Qui veut voir dans la vie, hein ? Qui ? La petite vieille au dos tellement courbé que si on lui pique sa canne, elle tombe en avant ? Le mec myope d'un mètre cinquante qui travaille dans le même cubicule depuis vingt ans et qui soupçonne son superviseur de baiser sa femme pendant sa pause-dîner du jeudi ? Ou bien la femme de trente-cinq ans, poète de renom, qui vient de perdre ses deux pis de vache et qui se tient, droite, plate comme un mur en gyprock bien sablé, un sourire d'adolescente sur son visage déjà ridé, espérant désespérément que le seul homme qui ne l'ait pas lâchée après trois semaines lui déclare enfin son amour (« j'aime pas les seins, Caro, maintenant t'es parfaite»). Hein ? Qui ?!

La langue brûlée d'avoir bu en trois grandes gorgées la tisane bouillante (trop forte et trop sucrée) que je nous avais préparée, j'ai poussé Pierre, rouge

pivoine, complètement désorienté par mes « pourquoi pas de sein, hein, quand rien vaut plus ? » et autres, je l'ai donc poussé le plus vite possible vers l'entrée, et je l'ai remercié de sa visite en lui serrant la main.

Une fois la porte fermée, je me suis tournée vers mon miroir, le long, celui de l'entrée (que je m'étais acheté quelques mois plus tôt pour essayer de m'accepter telle que j'étais), j'ai ouvert ma robe de chambre et j'ai regardé. J'ai vu ma peau rougie autour des deux grandes cicatrices, mon torse plat, sans mamelon, j'ai découvert mes épaules, rondes et gracieuses, fortes aussi, j'ai observé ma taille, les courbes de mes hanches, mes jambes longues et maigres d'avoir tant porté. Je suis restée là, consciente de la solennité du moment, consciente du silence, de la lumière tamisée, voyant, sans me détourner de l'image que me renvoyait le miroir, chaque objet d'art, chaque meuble, chaque agencement de cadres sur les murs. Le musée du berger allemand, la danseuse, l'extrait d'un poème de Verlaine (« ...Du doux mal qu'on souffre en aimant... »), mon lit, grand, moelleux, vide, ma cuisine aux murs rouges (Julie avait insisté ; le rouge, ça ouvre l'appétit), les grandes fenêtres de mon appartement (« C'est le style loft, madame », m'avait dit l'agente), la neige, la première de l'année, qui tombait doucement au dehors.

Le corps recouvert de frissons, j'ai refermé ma robe de chambre et j'ai saisi le téléphone.

– Julie, ai-je lancé à ma sœur, la gorge remplie de sanglots, on va voir maman ?

CHAPITRE DEUX

Elle n'avait rien d'une aristocrate. Ni la culture, ni l'aisance sociale, ni la grâce physique qui semble aller de pair avec une richesse démesurée. Ma mère, Elizabeth de Ringuet, petite-fille et fille des comtes de Ringuet, ne lisait pas, s'habillait au *Grand Bazar* et avait des jambes de fermière. Dieu merci. Car les réunions de famille avec le gratin de Tournai, ma ville natale, auraient été mortelles si cela n'avait été de la présence de ma mère (renversant inmanquablement son vin rouge sur la nappe blanche) et de sa sœur Irma, l'alcoolique au grand cœur, serrant tout le monde dans ses bras et versant une larme à la première occasion.

De toute manière, que les filles de Ringuet aient été ou non de parfaites aristocrates importait peu. Tous les yeux familiaux étaient tournés vers Xavier, dernier de la famille. Le cri de joie de Marcel de Ringuet, quarante-quatre ans à l'époque, à l'annonce de cette naissance miraculeuse avait percé les tympan déjà fragilisés de ses deux filles. Nul cri lors de leur naissance, elles en étaient sûres du haut de leurs neuf et sept ans. Xavier venait combler un vide que leur seule présence n'avait fait qu'attiser.

Xavier, donc, avait pris toute la place. Il était beau (blond aux yeux bleus), intelligent, athlétique, un charmeur à qui ses parents pardonnaient tout. Alors qu'Elizabeth et Irma recevaient de leur père des chiquenaudes sur l'oreille lorsqu'elles se présentaient en retard pour le souper familial, Xavier pouvait arriver en courant, sans aucun respect pour la cloche du souper, et monopoliser la conversation les oreilles libres, roses, légères, pendant qu'Irma et Elizabeth retenaient leurs larmes et tentaient d'oublier que les leurs étaient en

feu.

– Avez-vous lu le dernier livre de Marie Désilets ? a presque crié ma mère, les mains crispées sur le volant. J'ai beaucoup aimé.

Julie m'a regardée en souriant. Nous étions prêtes. Telles deux étudiantes avant un examen, nous nous étions remémorées la danse, les répliques, les coups. Il faut dire, nous avions eu du temps (plus d'une heure) à l'aéroport pour nous préparer.

Nous avons même eu le luxe d'apprécier le moment, l'air de la Belgique en novembre qui sentait bon l'humide, bien sûr, mais aussi le doux, le sucré, l'alcoolisé, tout ça baigné d'une grisaille familière et rassurante, de quelques gouttes de pluie tombant, éternelles, sur nos visages fatigués. Nous avions attendu sur le quai de débarquement de l'aéroport de Zaventem, entourées de Loden verts, de gabardines beiges pâles, de foulards Hermès, de souliers bien cirés.

La vieille Volvo grise de notre mère était finalement apparue à l'horizon.

– Ça aurait pu être pire..., a murmuré Julie en écrasant sa cigarette.

J'ai acquiescé, soulagée. Les retards de notre mère occupaient une place légendaire, mythique, presque taboue dans le drame de notre enfance. Nous ne comptions plus les heures passées assises près du bureau de Mère Marie-Ghislaine à attendre qu'elle vienne nous délivrer de l'école, de l'impatience étouffante de la surveillante, de la honte qui nous tordait l'estomac.

Bien sûr, c'est à nous que les vieilles pies s'en prenaient.

– Caroline, vous êtes l'aînée. Prenez les choses en main, voyons !

– Mais enfin mesdemoiselles, vous punit-elle pour quelque chose que vous avez fait ?

– Priez mes pauvres enfants, priez ...

Dès que maman arrivait, échevelée, courant maladroitement sur ses escarpins à hauts talons, n'osant pas lever les yeux vers la Mère Supérieure, nos cœurs d'enfants éperdument amoureuses de cette femme rondelette, mal habillée, lâche comme Judas, bondissaient dans notre poitrine. Nous lui pardonnions tout, même son énervement sur nous, les coupables, semblait-il, puisque tous les adultes l'affirmaient.

Nous savions donc. Qu'elle prétendrait avoir lu un livre qui n'existait pas, qu'il faudrait faire semblant de ne pas l'avoir remarqué, qu'elle parlerait de Xavier, tout de suite, comme pour se débarrasser des poubelles.

– Il est reparti, c'est incroyable. Marie est dévastée, elle ne dort plus. Et le petit fait pipi au lit maintenant, à douze ans ! Quelle histoire... Tout ça pour une traînée rencontrée dans un bar.

Nous savions aussi qu'elle s'arrêterait chez Mamy de Ringuet et qu'elle insisterait pour que nous allions l'embrasser, malgré nos sept heures d'avion dans le dos. Dociles, réalistes aussi, nous nous sommes pliées au rituel. Mamy de Ringuet (par opposition à Mamy Duval, la gentille, la mère de papa) nous a tendu une joue froide, profondément poudrée puisque profondément ridée, et sur laquelle quelques poils rebelles et drus trônaient, nous rappelant que ce n'était pas la peine de s'inquiéter, que, oui, cette femme puante et acariâtre, toujours prête à enfoncer ses ongles manucurés dans plus petit que soi, mourrait un jour. Nous avons donc posé nos lèvres sur sa joue repoussante, d'abord Julie, le nez plissé de dégoût, puis moi, un sourire faux jeton sur les lèvres (je suis l'aînée après tout).

D'une tâche à l'autre, d'une obligation inévitable à un geste de prétendue charité, ma mère a réussi à éviter le sujet de mes seins pendant deux

jours complets. Ça, malgré toute notre préparation, malgré la familiarité de chaque acte, de chaque geste (ne les avions-nous pas observés pendant de longues années, ne faisaient-ils pas maintenant partie de nos cellules ?), ça, Julie et moi, on ne l'avait pas vu venir. En plus, rien n'indiquait que les deux jours ne se transformeraient pas en trois ou quatre. Silences interminables, regards placés bien haut, droit dans les yeux, afin de ne pas fixer les seins disparus, conversations vides de sens, rires forcés, tout cela ne montrait aucun signe de fatigue. Si le destin ne s'en était pas mêlé, si je n'avais pas trouvé, roulées en boule dans le premier tiroir de mon armoire, les chaussettes rouges de papa, celles qu'il aimait porter lorsqu'il faisait de la randonnée, c'est sûr, maman aurait continué bon train à tourner autour du pot.

– Mais qu'est-ce que tu fais ? a-t-elle lancé d'un trait, le cou soudainement tendu, rallongé, comme celui d'une belette aux aguets.

– *Alea jacta est*, lui ai-je répondu, surprise de me voir régresser si facilement à un état pubère. En effet, lorsque confrontée à la colère vive et complètement imprévisible de ma mère, la jeune rebelle que j'étais alors, à l'âme déjà poète, aux jeans trop serrés et aux bottes noires de mercenaire, l'attaquait tout de suite en dessous de la ceinture en lui lançant une citation pseudo-intellectuelle qui lui passait par-dessus la tête. Touchée au vif, le nez dans son ignorance et l'esprit envahi des religieuses aigries qui avaient eu soin de détruire son éducation, ma mère rougissait, balbutiait quelques mots, et reportait sa frustration sur Julie. D'où les tics de Julie, d'où son besoin insatiable de fumer.

Mais adolescente, je n'étais plus. Et il s'agissait ici, ne l'oublions pas, des chaussettes rouges de papa. Mon attaque n'a eu aucun effet. Elle a persisté.

– Surtout ne te gêne pas, hein Caroline, fais à ton aise ! Tant que tu y es,

va fouiller dans mes armoires, retourne tout. Mets ton nez dans mes affaires, hein, vas-y !

Les mains sur les hanches, le front en sueur comme si elle venait de pelleter le potager, elle m'a fixée du regard, un regard (il faut lui rendre ça) mortel. Muette, j'ai rougi, en perte d'équilibre, le cœur en tachycardie, consciente du symbolisme douloureux de ma trouvaille, mais incapable de bouger.

– Tu voulais les mettre dans un soutien-gorge, hein, c'est ça ?

Julie s'est étranglée dans sa fumée de cigarette. J'ai évité de la regarder.

– Quoi ?!

– Je m'en doutais tu sais, je le savais que tu ne resterais pas comme ça, plate comme une fillette. Je savais bien que tu faisais la fière, hein, avec ton air d'intelligente. Mais de là à voler les chaussettes de ton père... quand même, Caro, n'exagère pas !

Il y a des guerres justes, dignes et courageuses, et il y a celles qu'il faut désertier. Me plonger dans les déceptions amoureuses de ma mère m'a semblé inhumain, tant pour elle que pour moi. Faire remonter les larmes chaudes, intarissables que nous avions vues couler sur son visage vieilli de dix ans, le jour où notre père l'avait quittée ; ramener le cri primal qui les avait précédées quand, une semaine plus tard, elle avait trouvé la paire de chaussettes rouges en dessous du lit conjugal, oubliées lors de la fuite hâtive de notre père ; devoir écouter à nouveau le silence assourdissant qui l'a habitée pendant des semaines lorsqu'elle a réalisé qu'il était parti par besoin d'être seul, pour vivre autrement mais pas pour aller se jeter dans les bras d'une jeunesse ; revivre tout ça était hors de question. J'ai choisi consciemment la fuite vile, la mollesse morale, la soumission.

– Comment t’avais deviné ? ai-je balbutié, incertaine.

– Caro, je te connais, a-t-elle répondu, la voix plus douce. Allez, t’inquiète pas, je t’emmène chez Claude Prévert demain. Elle t’arrangera ça.

Madame Prévert était la femme la plus puissante de Tournai, une ville pourtant fière d’abriter, à l’ombre de son Beffroi et de sa Cathédrale, nombre d’écrivains, de médecins, de juristes et autre têtes bien pensantes. Pourtant, rien n’égalait l’ascendant de Madame Prévert sur les âmes tourmentées de ma ville natale. Son accent parisien, d’abord, agissait comme un aphrodisiaque aussi envoûtant pour les hommes que pour les femmes, une porte ouverte sur les joies sophistiquées de la ville éternelle, une porte fermée aussi, nous le savions tous, puisque nous n’étions que Belges et qu’à notre propre accent chantant étaient associés ignorance, bêtise, frites et mayonnaise. Nous étions foutus d’avance, nul besoin d’en débattre. En plus de cette longueur d’avance, Madame Prévert était belle, très belle. Ses yeux verts gris, ses lèvres remplies, ses cheveux châains clairs, ses longues jambes galbées, son corps de rêve, toutes ces injustices de la nature, elle les rehaussait d’un goût exquis et de quelques gouttes de Chanel No. 19, mon parfum préféré.

Tournai était petite, fermée sur elle-même, emprisonnée dans un passé lointain, une gloire médiévale évaporée dont tout le monde se balançait, surtout les écoliers et écolières forcés d’en apprendre les dates, les noms, les lieux. Propriétaire de la seule lingerie féminine de la région (intelligemment nommée Chez Madame Prévert), sensuelle à en mourir, mystérieuse parce que, semblait-il, toujours célibataire, Madame Prévert représentait, dans l’imaginaire étriqué de la bourgeoisie tournaisienne, ce qui se rapprochait le plus de l’extase religieuse d’antan : elle incarnait l’insaisissable. Contre son gré, j’en étais convaincue. Car Madame Prévert, malgré les apparences, ne cherchait à

impressionner personne. Elle semblait être, tout simplement, un être à part, un être supérieur pour qui la médiocrité de la vie quotidienne n'avait aucun intérêt. Enfant, nous l'imaginions entourée de servantes, princière, royale. Aucune poussière sur ses meubles, aucune facture sur la table de sa cuisine (Madame Prévert, une cuisine ?!). Admirée des femmes, aimée des hommes, elle marchait au dessus de la mêlée, sereine, confiante et en possession des secrets les plus intimes du tout Tournai.

Ma mère l'adorait. Elle qui ne portait aucune attention à son apparence trouvait toujours une excuse pour passer « voir Claude » (son prénom, privilège rare que ma mère chérissait). Petite fille, elle m'asseyait sur le banc en satin rouge près de la cabine d'essayage et, comme transportée dans un autre monde, elle se confiait à Claude, oubliant que seul un rideau en velours la séparait de mes oreilles curieuses. C'est sur ce banc de satin rouge que j'ai donc appris que mes parents ne faisaient plus l'amour depuis longtemps, que ma mère avait tout essayé (la nature du « tout » a d'ailleurs alimenté mon imaginaire érotique pendant longtemps), qu'elle aimait mon père, pourtant, passionnément.

Madame Prévert, qui m'avait vue grandir avec une joie évidente (« Regardez-moi ces belles boucles » me disait-elle en me caressant doucement le dessus des cheveux), s'était désolée, lorsque j'ai eu environ quatorze ans, de voir mon torse exploser en quelques mois. Mais, fidèle à sa légendaire discrétion, elle n'en avait rien laissé paraître. Le léger tremblement de sa lèvre supérieure, lors de mes rares visites en vue de l'achat d'un soutien-gorge (qu'elle devrait commander bien sûr – qui d'autre que moi portait des bonnets de taille FF ?), j'étais la seule à l'avoir remarqué, la seule à le recevoir comme une gifle : Madame Prévert, la sage, celle qui savait, comprenait, écoutait tout, s'angoissait lorsqu'elle s'occupait de moi. J'ai saisi alors, après plusieurs de ces

visites agonisantes, une des grandes vérités de la vie : il y a la folie, la maladie, la guerre, et il y a les quelques minutes, mamelons pendants et souffle court, debout près d'une Madame Prévert à la lèvre supérieure tremblotante. C'est donc avec une boule dans la gorge que j'ai accepté (avais-je le choix ?) la suggestion de ma mère.

Les êtres uniques, on le sait, ne sont pas soumis aux mêmes lois physiques que le reste des humains. Le temps avait passé pour elle comme pour moi, mais la force de la gravité semblait avoir caressé sa peau de lait, alors qu'elle avait déjà assailli la mienne (et détruit celle de ma mère). Son odeur, elle aussi, était restée envoûtante, sa voix rassurante et calme.

– Ne vous inquiétez, ma petite, j'ai exactement ce qu'il vous faut.

Ma nouvelle apparence avait semblé la réjouir et c'est le sourire aux lèvres qu'elle m'a montré les prothèses en caoutchouc qu'elle vendait aux femmes victimes du cancer du sein.

– Allez-y Caroline. Allez-y, essayez-les donc avec ce soutien-ci, un Lejaby. Vous verrez, ils ont l'air vraiment naturel.

Le cœur battant, je me suis engouffrée dans la cabine d'essayage, consciente qu'il s'agissait là d'une première puisque cet espace, réservé aux femmes normales, celles qui essayaient les tailles offertes en magasin, m'avait été interdit. Je me suis docilement pliée à l'exercice, et je suis sortie de la cabine, radieuse.

Madame Prévert et ma mère ont eu l'air perplexe. Les yeux rivés sur mon torse, elles cherchaient, dans l'effet produit, une information, un signe, un je-ne-sais-quoi qui leur échappait.

– Ils sont à l'envers, a tout à coup lancé la belle dame dans un grand éclat de rire. Vous les avez mis avec les mamelons vers le bas !

Je n'avais jamais vu, ni entendu dire par quiconque, que Madame Prévert riait. Son visage, amusé jusqu'aux larmes, joyeux, léger, était méconnaissable. Elle m'a même tapé l'épaule en guise d'approbation, alors qu'elle tentait, sans me dévêtir, de remettre les prothèses à l'endroit, exercice futile (le caoutchouc collait à ma peau moite) et chatouilleux, même si mon désespoir n'en a rien laissé paraître.

– Ah Caroline, vous êtes adorable. Vous n'avez pas changé, vous savez !

Ma mère, ma petite mère ratatinée, sur qui la vie s'était acharnée, qui n'avait pour tout plaisir que faire le ménage de sa jolie maison vide et planter des carottes, à l'automne, agenouillée sur ses jambes arthritiques, les mains noires de terre, les cheveux dans les yeux... Ma mère, que j'ai regardée fixement, les yeux ronds, affolés, balbutiant quelque chose d'incompréhensible à Mme Prévert qui riait toujours, a pris la situation en main. En quelques minutes, elle a réussi à m'extirper de mon état de choc, à distraire Mme Prévert et à payer la marchandise. Nous sommes sorties du magasin, essouffées, les seins rose pâle en caoutchouc bien emballés dans un sac cadeau.

Seules dans la voiture, du Michel Fugain crépitant de sa radio à moitié cassée, ma mère m'a pris la main. Chef d'orchestre des moments les plus humiliants de ma vie, c'était pourtant elle qui faisait le premier pas. Je pouvais la décevoir, lui mentir, me moquer d'elle, l'attaquer, peu importait l'infraction, elle venait finalement me prendre la main et elle la caressait doucement. Pas un mot, pas une explication, le verbal l'horripilait. Mais le contact de ma main, ça, elle pouvait. Et ce contact, ce lien vers elle, vers son cœur, vers sa chaleur, faisait fondre en moi, pour un temps, le feu rebelle qui semblait me posséder depuis que la puberté avait transformé mon corps en un lieu d'amusement public.

CHAPITRE TROIS

– C’est de ma faute, Julie, je te le dis !

Ma voix s'est cassée, des sanglots ont voulu s’y glisser.

– Arrête Caro. Elle a eu un malaise, elle est pas morte quand même.

– Un malaise cardiaque, Julie, pas juste un *malaise*. Elle a le cœur brisé.

JE lui ai brisé le cœur. Je me le pardonnerai jamais.

J'ai entendu Julie s’allumer une cigarette. Je l'ai sentie s’agiter.

– T’es chiante Caro. Arrête de dramatiser. Vous vous êtes quittées plus proches que jamais, t’arrivais pas à la lâcher.

– Justement, c’est encore plus dégueulasse.

– Encore plus dégueulasse ?! T’as bu ou quoi ? J’ai pas envie de perdre mon temps, hein, comme la fois où ton voisin t’avait soi-disant...

Je l'ai interrompue.

– Les seins en caoutchouc, tu sais, ceux de *Chez Madame Prévert* ?

– Ben oui, quoi, qu’est-ce qu’ils ont ?

– Je les ai jetés.

– Comment ça, jetés ? À la poubelle ?

– Oui. Ils me collaient à la peau.

– Ils sont supposés coller, Caro. Sinon ils glisseraient. Ce serait pas beau.

– Je m’en fous, j’aime pas le feeling.

Elle a tiré sur sa cigarette. Son cerveau s'est alarmé.

– T’as pas osé ? T’aurais pas fait ça...

– Si. J’ai pas pu résister.

– Les chaussettes rouges ?

– Oui. Elles sont parfaites, toutes douces. J’y aurais même pas pensé si elle avait pas...

Julie a raccroché.

Recroquevillée en position fœtale sur mon lit défait, un bloc notes sur les genoux, j’ai décidé d’écrire, maladroitement, quelques mots, arrachant à mes tripes la honte qui les tirait. Le silence de Julie dans les oreilles, j’ai contemplé l’absurde, le vide, la guerre, les inégalités sociales, la crise économique, la violence faite aux femmes, les abus sexuels, le racisme... Les vers qui ont jailli n’étaient ni beaux, ni transcendants, mais ils me ramenaient comme par magie vers le monde rassurant de la création, le seul dans lequel je pouvais respirer.

Le téléphone a sonné. Julie ! Elle s’était ressaisie, j’en étais sûre. Elle et moi, c’était du solide, elle me pardonnait tout. Ma petite sœur chérie, comme je la tourmentais parfois ! Pourquoi avais-je eu besoin de lui dire tout ça ? Elle qui s’énervait si vite, dont les mains tremblaient à la seule idée de heurter maman. Qu’est-ce qui m’avait pris ?!

J’ai sauté hors du lit et me suis lancée sur le téléphone le cœur battant.

– Julie ! Je m’excuse ma Julie, pardonne-moi. J’ai pas réfléchi, j’aurais pas dû, je le sais...

– Dis donc, ça va mal. T’as couché avec son mec ?

Pierre. Jamais déboussolé par la bassesse humaine.

– Ah, c’est toi ?

– Déçue ?

Depuis mon retour de Belgique, Pierre et moi avons retrouvé une

certaine complicité.

- Je me suis engueulée avec Julie.
- Ça tombe bien. J’ai exactement ce qu’il faut pour te remonter.
- Pierre, je fume pas. Arrête avec tes cigares.
- J’ai beaucoup mieux, mais beaucoup mieux que ça, ma chère !!
- Une pipe ?!
- Deux billets pour le match de hockey de ce soir !

J’ai retenu mon souffle.

– Jure-moi que tu les as en mains, envoie-moi une photo, texte-moi, prouve-le !!

– Deux billets *Canadiens-Sénateurs*, section rouge, rangée D. Ils valent une petite fortune.

- Si c’est une blague, toi et moi, c’est fini.
- On se voit dans le hall d’entrée du Centre Bell dans une heure.

Le froid de ce vingt-et-un février était claquant. Mon visage rougi brûlait de se faire gifler par un -25°C venteux, arctique. Malgré toutes les couches de vêtements que j’avais enfilés à la hâte, malgré l’énorme écharpe qui, plusieurs fois, m’entourait le cou et me recouvrait le nez, malgré mon chapeau de trappeur, je grelottais, debout au coin des rues Drummond et Des-Canadiens, les orteils rigides dans mes bottes garanties *thermasol*. J’aurais pu entrer dans le hall, magique, du Centre Bell, me faufiler dans la foule, me réchauffer de l’atmosphère de joie, d’anticipation qui régnait sur les milliers de visages qui tentaient d’entrer dans le stade, mais il m’a semblé que mon cœur frigorifié trouvait en ce froid extérieur le contexte idéal pour donner libre cours à ses battements irréguliers. Je suis donc restée dehors, debout, seule, à attendre

Pierre qui tardait à se manifester.

Quelques minutes plus tard, une silhouette enragée, gesticulant comme une marionnette et articulant quelque chose d'inintelligible, s'est dirigée vers moi.

J'ai plissé les yeux pour mieux voir. C'était Pierre.

Je me suis élancée dans sa direction, il m'a crié de le rejoindre, que j'étais folle de rester là à me congeler.

– Je t'avais dit le hall d'entrée !!

Je lui ai pris le bras et lui ai offert un grand sourire, les yeux larmoyants d'avoir eu trop froid, des traînées de maquillage dégoulinant sur mes joues. Je m'en allais à un match du *Canadiens* avec Pierre. J'étais comblée.

D'où nous étions, je voyais parfaitement les beaux yeux de Cammalleri, le visage honnête et travaillant de Plekanec, le sourire charmeur de Darche. Le jeu a démarré en force, notre équipe lançant, dès les premières secondes du jeu, plusieurs tirs au but dangereux. Le type à ma droite, barbu, 1m 90, deux cents kilos, de grandes taches de transpiration sous les aisselles de son T-Shirt, m'éclaboussait de sa bière à chaque hurlement de joie. Je lui ai souri jaune, brandissant la mienne en guise de menace. Quelques minutes plus tard, premier but de l'équipe adverse. Silence de mort dans le Centre Bell, sauf les cris de quelques fans des *Sénateurs*, braves il fallait bien l'admettre, étant donné l'état d'ébriété général. Qu'à cela ne tienne, la foule s'est rapidement remise à scander *Go Habs Go*, certaine du pouvoir de la formule. Le type à ma droite a fini sa bière d'un coup, puis s'est levé et a sifflé de toute la force de ses gigantesques poumons, les doigts dans la bouche.

– Il commence à m'énerver, lui, ai-je lancé à Pierre qui m'a regardée avec inquiétude, soudain conscient de mon état fébrile, de la fragilité de mes

nerfs.

– C’est rien Caro. Regarde par ici, oublie-le.

– Je peux pas l’oublier, il me gueule dans les oreilles.

But du *Canadiens*. Ouf. Tout à coup, les bruits du mastodonte d’à côté me sont parvenus comme une douce sérénade. Je me suis dressée moi aussi, je me suis jointe à la foule, je me suis serrée contre Pierre. Il a senti, sans aucun doute, une forme sur mon torse, là où le vide s’était installé. Regard interrogateur. J’ai fait semblant de ne pas comprendre.

Deuxième but des *Sénateurs* ! Les nôtres étaient nuls, leurs passes imprécises. Ils ont fait un cadeau à l’équipe adverse qui en a profité. C’était 2 à 1. Je voulais tuer quelqu’un. Mon voisin aussi. On s’est regardé.

Pierre m’a pris la main. (Je rêve ou quoi ? Pourquoi il me fait ça ?)

But du *Canadiens* ! Soulagée, je me suis dégagée, j’ai crié, Pierre aussi, nous avons avalé nos bières d’un trait tout en faisant des commentaires vides et tendus sur le jeu. Le gars d’à côté m’a tapé le dos en guise de célébration. Je lui ai renvoyé la pareille, en m’assurant de le frapper bien fort sur sa colonne, histoire de lui rappeler que les femmes peuvent être surprenantes, qu’avec quelques coups bien ciblés, je pourrais le mettre au sol.

Durant un moment vide, alors que je commençais à croire que j’avais rêvé, que Pierre ne faisait qu’être affectueux, doux, attentionné, comme il l’avait toujours été, ce bon ami, cet être cher, celui qui resterait toujours à mes côtés à me voir souffrir dans les bras des autres, durant ces quelques secondes, donc, pendant lesquelles ma vie a semblé avoir un sens, Pierre m’a caressé le genou.

Les *Sénateurs* en ont marqué un autre. C’était maintenant 3-2. Le gros a craché des obscénités, il a hué Cammalleri quand celui-ci est passé proche de

nous, il a tapé sur le siège devant lui, enragé. Mes trois bières reposaient calmement dans mes cellules, m'offrant un détachement salutaire de la réalité, mais quand ce gros, en plus de le huer, a montré le doigt à Cammalleri, mon taux d'alcoolémie s'est révélé dans toute sa puissance, dans la majesté de son effet sournois.

– Hey, lui ai-je dit de ma voix la plus portante, après lui avoir envoyé un bon coup de poing sur la même vertèbre qu'avant, c'est *Cammi* quand même. Faut pas exagérer, là.

Mon « là », je m'en suis vite aperçue, avait manqué de force, ma voix dérapant à la vue du mastodonte qui se tournait vers moi. Cette vague impression de danger s'est rapidement confirmée lorsque, du revers de la main, ce dernier m'a frappée en plein visage. Portée par la force magique de l'alcool, par les tripotages incompréhensibles de Pierre, par l'absence de Julie, par la honte (Ô honte) d'avoir trahi ma mère, j'ai oublié mon nez sanglant et les cris hystériques de Pierre : j'ai enfoncé mes ongles bien limés dans le cou gras (et donc facile à saisir) de mon voisin. L'effet a été instantané et heureux : il a meuglé juste quand nos braves ont, enfin, marqué leur troisième but.

Ravie, j'ai levé la main bien haut vers Pierre d'abord, qui l'a frappée avec conviction, puis (sans rancune) vers mon voisin, m'attendant à ce que, transporté par la victoire quasi-sûre de notre équipe, il me rendrait la pareille dans un tapotement joyeux, rituel incontournable en cas de but, rituel sacrosaint en cas de but égalisateur. C'était mal juger l'aigreur qui l'habitait. Sa main il me l'a donnée, oui, mais entre les deux yeux. Ça, passe encore, sauf qu'en faisant son grand geste de mec qui s'affirme, il a accroché (accidentellement, j'en suis sûre) mon soutien-gorge et, bien entendu, les chaussettes rouges qui y reposaient paisiblement. Je me retrouvais donc non seulement saoule, triste et

honteuse, mais étendue à moitié sur les genoux de Pierre, à moitié sur ceux d'une vieille dame qui, face à tant de violence, s'était mise à pleurer.

Que faire ? Me relever les yeux baissés, replacer les chaussettes maintenant toutes déroulées qui me pendaient sur le torse, vaguement cachées par un T-shirt du *Canadiens* ? Rester allongée sur la madame et me laisser bercer par ses sanglots ? Regarder Pierre droit dans les yeux, soulever mon T-shirt et lui montrer mon torse tout en lui criant mon amour, ma sensualité et mon envie de le sentir au fond de moi ? À la vue du visage désemparé de mon gigantesque voisin, je me suis relevée, j'ai saisi les deux chaussettes d'un coup sec, et je lui en ai tendu une avec le sourire du désespoir. Il a compris tout de suite. Les dieux étant avec nous ce soir-là, le but gagnant, comme au ralenti, est entré gracieusement dans le filet des *Sénateurs*, la rondelle ayant été légèrement poussée par le bâton chaud, brillant, inspiré de Cammalleri (bien sûr). Mon nouvel ami et moi avons sauté sur l'occasion : debout sur nos sièges nous avons scandé *Go Habs Go* en tournant furieusement nos chaussettes rouges au dessus de nos têtes.

Cette explosion de joie a tout de suite été saisie par RDS, Radio-Canada, CBC, TSN, qui nous ont filmés pendant de longues secondes. Le lendemain matin, j'étais en première page de tous les journaux, le nez sanglant et l'œil gauche à moitié fermé, montrant fièrement mon soutien-gorge vide à qui désirait le voir.

CHAPITRE QUATRE

Le premier message sur ma boîte vocale a été celui de papa (« Tu as bonne mine, ma chérie »), suivi de celui de Julie (« Floriane, tu sais, celle qui s'auto-mutile... Elle m'a donné le numéro de son psychiatre. Je te l'ai texté il y a quelques minutes... »), puis de celui de ma mère (« Caroline, pourquoi ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?... »). Je savais que le monde était connecté, que nous vivions, depuis l'Internet, dans un village global, que nous étions tous bien ancrés dans l'âge de l'information, mais quand même, que ma mère ait été au courant dès le lendemain matin, qu'elle se soit fait réveiller par Irma, lui criant d'aller me voir sur *YouTube*... Quand même, quoi. N'a-t-on pas droit à un peu de paix, de distance face à l'autre, d'une frontière, même ténue, entre privé et public ?

– Oui, bien sûr Caroline, là est tout le défi qui se présente à nous, a acquiescé mon père. McLuhan le savait déjà, et avant lui Innis. Bien entendu, le plus radical, et sans aucun doute le plus sage, on le sait, était Socrate. Refuser l'écrit, quelle vision, quel héroïsme !

Papa, professeur d'histoire. Un grand, un reconnu, un admiré avec son accent belge qui faisait vieux monde. Il s'était vu offrir un poste à l'Université McGill peu après son divorce. Et Julie et moi, malgré la dépression évidente de maman, avons décidé, dans un acte de courage depuis lors jamais égalé, de le rejoindre quelques années plus tard pour entamer nos études universitaires. Moi d'abord, puis Julie l'année suivante.

– Papa, qu'est-ce que je dois faire ? ai-je gémi, en réponse à ses tergiversations intellectuelles.

– Que veux-tu dire ?

Malgré son intelligence supérieure, il ne comprenait jamais rien du premier coup.

– Mes seins, papa, qu'est-ce que je dois faire ... pour mes seins ?

– Euh, c'est difficile à dire, ma chérie.

À l'entendre essayer de s'esquiver, je me suis jurée que cette fois, pas question. Je ne céderais pas à la rage, je tiendrais bon. Je vomirais, d'ici quelques minutes, mon profond désespoir dans ma poésie, mais cette conversation avec mon père (il évitait le téléphone comme la peste, j'étais chanceuse de l'avoir attrapé au vol), je ne la gâcherais pas.

– J'ai plus de seins, papa.

– Pardon ?

J'ai inspiré profondément, par les narines. J'ai fait du bruit (« N'ayez pas peur, faites du bruit », dit-on dans tous les livres nouvel âge).

– Je t'ai envoyé un courriel il y a quelques semaines. Tu sais, celui intitulé *Plus de seins !*. Tu y as répondu, très gentiment d'ailleurs.

– Ah, c'était vrai ??

– Ben oui, en fait, c'est vrai.

– Oh, ma chérie, je pensais que c'était un projet artistique, que tu te lançais dans une sorte d'*installation* humaine, que, par une projection de ce que ton corps pourrait être sans seins, tu remettais en question féminité, stéréotypes et autres carcans du vivre de la femme.

Grande, profonde inspiration.

– Alors... tu n'as plus de seins ? Plus du tout, de seins ?

– Razimut.

– Même pas une rondeur, même vague ?

- Le plat pays...
- Merde !
- Tu parles.
- Qu'est-ce que tu vas faire ?

Respiration abdominale...

- Qu'est-ce que tu ferais, toi ?
- Ben, je m'en ferais mettre des en plastique, des pas vrais.

Mon cœur a fait un bond. Mon papa chéri, celui avec qui je bégayais depuis ma tendre enfance, mon intellectuel antisocial, il était là, près de moi, prêt à m'aider. Mes yeux se sont remplis de larmes, ma gorge s'est serrée.

- Des qui rendent malade ?
- Des qu'on devrait pas, qui tuent parfois, mais peu.
- Des bimbos ?
- Des pornos.
- Oh papa, t'es le meilleur ! Mais bien sûr, t'as raison. Des pornos !

McPhee a semblé ravie de me voir rentrer dans les rangs, d'autant plus que je venais accompagnée de Pierre à qui elle a vigoureusement serré la main. Lorsque nous n'étions pas saouls, lorsque mes tragédies érotico-familiales ne dominaient pas mes pensées, Pierre et moi reprenions la danse de l'amitié, une amitié secouée, une amitié intense (je posais maintenant ma tête sur son épaule lorsque nous regardions des films ensemble), certes, mais rien de plus.

– Il t'aime, ça se voit Caro, insistait Julie quand je lui parlais de Pierre. C'est juste qu'il sait pas comment t'approcher. T'es pas facile d'approche, frangine, je m'excuse de te le rappeler.

Je rêvais d'une réplique tapante comme « Et toi, frangine, ça va

comment tes relations ? » Mais c'était Julie, maigre, chancelante, seule... Son ton moralisateur, sa voix haut perchée, alimentée d'une colère enracinée dans l'enfance, ses lèvres pincées, son front plissé entre les sourcils annonçaient, nous le savions toutes les deux, la fin de la conversation.

Pierre, donc, a été accueilli à bras ouvert. Du coin de l'œil, je lui ai découvert une expression de mâle dominant, un sourire paternaliste, une assise confiante, solide (bras reposant fermement sur accoudoirs, torse bombé, jambes grandes ouvertes) basée sur cinq mille ans de patriarcat. L'homme était entré, femme à son bras. Finie l'anarchie, fini le désordre. Amusée, je me suis pliée au jeu.

– Chéri, en veux-tu des gros ? Il paraît qu'on peut choisir la taille qu'on désire.

– Ah mais tout à fait, a renchéri McPhee, ravie. Regardez.

Elle a sorti un classeur rempli de fiches, de dessins plastifiés, de photos « avant –après ». Des vieilles femmes aux seins secs et fripés (avant) rajeunies de trente ans par des implants rondelets. Des jeunes filles plates ou aux seins laids, inégaux, prématurément pendouillants, transformées par la chirurgie (leur sourire trop large était là pour le prouver). Des diagrammes des tailles offertes, des types d'implants (fermes, moelleux, silicone, plastique, eau salée, gel), des tableaux de prix (plus c'est gros, plus c'est cher)... Je me suis sentie bien entourée, portée par l'expérience de milliers de femmes, par l'expertise d'une industrie qui savait ce qu'elle faisait. Pourquoi ne pas plonger moi aussi, pourquoi pas ?

– Avez-vous des questions, Caroline ? a souri McPhee, un grand soupir d'aise sortant de sa bouche immaculée, de ses dents blanches, de ses lèvres parfaitement retouchées.

– Euh, oui en fait, j’en ai, quoi.

– Allez-y, je vous écoute, a-t-elle lancé, le dos appuyé, droit, sur le dossier de son fauteuil en cuir (ça paie, la chirurgie esthétique), les coudes (tiens, elle aussi) élégamment posés sur ses accoudoirs.

– Ben, en fait, je me demandais si, vous savez, euh...

– Les tétons ?

Son assurance me coupait les jambes.

– Alors là, je dois vous avertir. Ne vous attendez pas à retrouver de sensation. Nous créons un effet purement esthétique. Mais n’ayez crainte, le résultat est surprenant, tout à fait magique. Monsieur n’y verra que du feu, je vous le garantis !

Grand éclat de rire de Pierre, clin d’œil connaisseur de McPhee. Je n’ai pas bronché. Je me suis concentrée sur ce qu’il me restait à dire, j’ai prié d’y arriver.

– D’accord. Merci. Mais aussi, quand les implants sont mis, est-ce que ça peut...

– ... s’infecter ? Un cas sur deux cents, un risque négligeable.

– Ah oui ? Pourtant...

– Vous êtes une personnalité anxieuse, ma chère Caroline. Arrêtez de vous tracasser. Il s’agit d’une intervention mineure, qui va vous redonner votre féminité. Pourquoi ne pas saisir votre chance ? Allez donc, ma secrétaire vous appellera lorsqu’une place se libèrera, d’ici une semaine ou deux.

– Est-ce qu’on s’habitue, Dr. McPhee ? ai-je osé, alors que Pierre et elle s’étaient déjà levés.

– On s’habitue ?... a-t-elle répondu, sa voix trahissant une légère impatience.

– Oui, à avoir des morceaux de plastique à la place des seins, à sentir son amant toucher, caresser ... du faux ? Est-ce qu'on s'habitue, est-ce qu'on y croit, à un moment donné, nous aussi ?

Bien sûr, elle m'avait vu venir. Elle avait même tenté d'esquiver, mais elle avait sous-estimé ma force. Quand je veux quelque chose, je m'accroche comme un chien à son os (d'où mon amour existentiel pour les museaux de Pierre).

– Je ne sais pas, a-t-elle répondu avec une candeur inattendue. Je ne sais pas.

CHAPITRE CINQ

– Stevie Wonder.

– Pardon ?!

– Stevie Wonder, c'est le plus grand, le plus lyrique. Personne n'atteint son niveau poétique. Il transcende full.

Juliette, environ vingt-deux ans, boutonneuse mais pas laide, jeans serrés, baskets avec breloques attachées aux lacets, pour faire différent, pour faire créatif. Juliette, regard intense fixé directement vers le mien, ongles rongés, genou droit secoué de soubresauts nerveux. Il y en a toujours une, surtout en maîtrise. Elle s'assoit en face de moi, elle a tout lu, même les grands, les philosophes, les critiques, les français, les russes, les allemands (en langue originale). Elle me défie. Elle dit n'importe quoi, juste pour faire chier.

Dans l'état où j'étais, j'ai mordu à pleines dents.

– Mademoiselle, nous nous penchons sur les grands de la poésie française. En quoi Stevie Wonder, un chanteur populaire, qui a écrit trois bonnes balades dans les années soixante pour ensuite s'éteindre dans une stupeur acidulée, en quoi donc l'œuvre médiocre de ce Stevie Wonder peut-elle apporter quoi que ce soit d'utile à notre débat ?

Touché. Elle a rougi.

– Je sais pas, Madame Duval, moi je trouve que Stevie Wonder c'est quand même un des grands. D'accord, c'est pas de la musique classique mais il a réussi à élever l'art de la chanson populaire à un niveau...

Ça, c'est le copain de la Juliette. Arnaud, ou Martin, ou Gérard, un nom bourgeois, classe, une éducation impeccable, collègues privés, BMW, bonne à

tout faire. Toujours là lui aussi, cheveux mi-longs, ébouriffés, barbe bourgeonnante quand il est assez pubère pour la faire pousser, pantalons en velours brun, chaussures usées, T-shirt politiquement correct (genre *Che*). Lui, c'est l'intello, le vrai. Il comprend, il n'a pas besoin de tout lire. Il crée les plus intéressantes théories sur le pouce. Il rend les profs malades, on s'en parle en ricanant autour d'un café, mais en fait, on l'envie, l'intello. Tout lui vient facilement, il n'a rien d'autre à faire qu'à réfléchir. Du coup, oui, il en crée des bonnes idées. Pas comme la plupart de mes collègues qui n'ont rien pondu de nouveau depuis vingt ans. Par contre (et c'est dommage, non ?), ce qui le motive avant tout, l'intello, c'est s'écouter parler. Il s'aime, il s'admire, il dialogue avec lui-même. Le monde serait-il juste, après tout ?

J'ai bâillé. Ça, il n'a pas aimé.

– Madame Duval ?

– Il est tard. Nous reprendrons la semaine prochaine. N'oubliez pas de remettre votre critique. Je n'accepterai aucun retard.

Le jeune génie a rougi, lui aussi. J'étais en forme.

Et pour cause. De retour au travail depuis deux semaines (contre mon gré, évidemment), je me promenais dans les couloirs lugubres de l'université avec une pile de dossiers dans les bras pour éviter le regard inquisiteur (amusé) de mes collègues. J'ai élevé l'art de me servir un café à une main, de faire des sourires faux jetons, d'éviter tout le monde. Depuis deux semaines. C'est long, deux semaines, à ce rythme-là. J'avais les épaules tendues et la mâchoire serrée.

Tout s'annonçait bien pourtant. J'allais me faire mettre des seins en plastique, Pierre venait me voir tous les jours, Julie m'envoyait des photos d'actrices avec des nénés tout ronds et trop fermes, papa approuvait. Ça baignait dans l'huile jusqu'à ce que je me décide à rappeler maman.

– Oui ?

Pas conne, la vieille. Elle a vu mon numéro sur son téléphone et elle a fait semblant de ne pas savoir qui appelait.

– Maman ?

– Oui ?

– C'est moi, Caro.

– Caroline...

Elle aurait pu m'aider, pourtant. Elle aurait pu, au moins de temps en temps, prétendre se réjouir d'entendre ma voix. Elle aurait pu me lancer « Ah bonjour Caro ! Comment vas-tu ? » ou « Caroline, comme je suis contente que tu appelles ! » Quelque chose comme ça. Quelque chose qui fasse « mère », comme les mères de mes amies à l'école, qui les serraient fort dans leurs bras à la fin de la journée (même Madame Morin, avec son arthrite précoce), qui venaient les chercher à seize heures précises, avec une délicieuse collation, qui leur prenaient la main chaleureusement tout le long du retour à la maison. Moi, depuis toujours, que les retrouvailles se fassent en personne, par écrit ou par téléphone, je n'avais droit qu'à « Caroline... » C'est tout. Juste un « Caroline... » prononcé du plus aigu au plus grave, de l'espoir à l'incertitude, de la joie à la culpabilité.

Et coupable, je me sentais. J'entrais dans cette conversation désarmée, à moitié nue. Il lui suffirait de tirer. Je ne résisterais pas. Elle l'avait mérité quand même. J'avais désacralisé les chaussettes rouges, j'avais craché sur la croix, je méritais ma sentence. Les poumons serrés, j'ai attendu le premier coup.

– Claude Prévert...

(Le rapport ?)

– Oui, oui, Claude Prévert. Je me souviens bien de Claude Prévert.

– Claude Prévert t’a vue sur le *toube* ou que sais-je...

Je me suis sentie dérapier.

– Ah bon. Ben, elle est pas la seule, tu vois. Le monde entier m’a vue sur *Youtube* !

– Elle t’a vue faire tourner les chaussettes rouges...

– Ah ça, pour tourner, elles tournoyaient.

– Caroline, te rends-tu compte de ce que tu as fait ?!

– Oui, maman, je suis désolée...

– Non, te rends-tu compte de ce que tu as fait à Claude Prévert ?

(Encore ??)

– Euh, non... en fait, non, vraiment.

– Tu l’as humiliée !

– Humiliée ? Comment ça *humiliée* ?

Son ton de voix est monté d’un cran. Elle criait presque maintenant.

– Les chaussettes rouges, Caroline. Elle les a reconnues tout de suite.

– Reconnues ?! Mais qu’est-ce que tu racontes ? Pourquoi elle connaîtrait la couleur des chaussettes de papa ??

– Parce que c’est elle qui me les avait données, voilà !

Un silence est tombé. J’ai essayé de comprendre.

– TE les avait données ?

– Oh Caroline, arrête de faire la compliquée, veux-tu ? Tu sais très bien ce que je veux dire.

À la voir s’agiter comme ça, une douce tendresse est descendue sur moi telle une neige printanière.

– Maman, calme-toi, s’il te plaît. Ton cœur...

– Mon cœur, mon cœur, ha, parlons-en de mon cœur ! C’est pas des

histoires comme ça qui vont l'aider mon cœur, hein ?

– Arrête maman. Tu sais bien que Madame Prévert n'a rien à voir dans l'histoire des chaussettes rouges. J'aurais jamais dû te les prendre. C'était vache. Excuse-moi.

– Claude Prévert a tout à voir dans cette histoire, figure-toi !, a-t-elle continué sur le même ton. Ces chaussettes, elle ME les avait données, oui, pour que je les remette à ton père. Elle m'avait fait confiance, elle m'avait demandé une faveur. C'est à partir de ce moment que j'ai su que nous serions amies. Est-ce que tu comprends maintenant ? Est-ce que c'est assez clair ?!

Je suis restée muette. Son émotion m'a troublée. Son histoire aussi, bizarre, incompréhensible. Seule ma mère pouvait détecter un début d'amitié dans un échange de cadeau qui ne la concernait pas.

– Penses-tu vraiment que votre amitié est en danger parce que j'avais trop bu ? ai-je finalement murmuré.

Elle pleurait. De gros sanglots bruyants, rythmés par des reniflements libérés de toute bienséance. Julie aurait souri si elle avait été là. Elle m'aurait regardée de ses yeux bleus perçants, ses yeux qui savent tout, qui voient tout, ses yeux qui m'avaient pourtant prévenue.

– Et en plus, elle venait de m'envoyer un article pour toi, sur une découverte médicale pour tes seins...

– Maman...

– ... une sorte de greffe, comme ils le font avec le cœur ou le foie. Quelque chose comme ça. Il paraît que ça fonctionne bien.

– Maman...

– Attends, je vais le chercher. Il est sur mon bureau.

Je l'ai entendue se lever, marcher rapidement de son petit pas volontaire,

se diriger vers les escaliers, les monter. J'ai pris conscience que mon corps, emporté par les vagues de notre conversation, s'était (étrangement) délié. J'avais étendu mes jambes sur la table du salon, je m'étais accoudée au canapé, j'avais joué avec ma main libre à dessiner des marguerites sur les coussins, comme je l'avais fait, inlassablement, dans mes cahiers d'écolière (ne retrouve-t-on pas toutes sortes de gribouillages sur les murs d'une prison ?). Madame Demers, la surveillante, m'avait d'ailleurs surnommée Marguerite, un des rares souvenirs précieux que je garde de cet institut merdique.

– Bon, je suis là. Excuse-moi, Caroline, j'en ai profité pour me servir un verre d'eau.

Voilà, c'était tout. Plus rien ne la ramènerait à notre semblant de dialogue. Ça au moins, je l'avais appris.

– Alors, a-t-elle continué quelque peu surprise par mon attitude résignée, ah, ici : « Plus d'une centaine de femmes à travers le monde se sont fait greffer des seins. À ne pas confondre avec les implants mammaires (insertion d'implants soit d'eau salée, soit de silicone, sous la peau du torse), la greffe des seins, comme toute greffe d'organe, signifie l'attachement de seins humains venant d'un donneur directement sur le torse de la personne transplantée. »

– Un donneur ?...

Elle a ignoré ce sarcasme prévisible et a poursuivi.

– Intéressant, hein ? Qu'en penses-tu ?

– C'est drôle, j'en ai jamais entendu parler... C'est sûrement à cause des risques.

– Ah, il y a quelques lignes là-dessus. Attends, ici : « Cette procédure s'annonce très prometteuse, puisqu'elle ne présente qu'un taux de rejet de

1,3%, bien en deçà du 8% à 10% de rejet observé lors des greffes du foie ou du cœur. » C'est tout à fait fascinant, tu ne trouves pas ?

– Oui, en fait, ai-je dû admettre à contrecœur, vraiment.

– Tiens, a-t-elle remarqué, l'auteur est de l'Université McGill. C'est pas à Montréal, ça ?

– Maman, arrête s'il te plaît !

– Quoi donc ?

– Tu sais très bien que c'est là où papa travaille.

Elle a fait semblant de ne pas m'avoir entendue.

– Docteur McPhee, Sanda McPhee. Ça te dit quelque chose ?

On sous-estime la rage. Ça peut être très utile parfois, ça donne des ailes. Ça permet de défoncer une porte et de gueuler sur quelqu'un sans bégayer. Sanda (on est intimes maintenant) peut en témoigner, elle l'a vu de ses propres yeux, elle en fera peut-être l'objet de son prochain article. Pour la rassurer, pour lui prouver que j'étais en plein contrôle du feu qui m'habitait, je lui ai suggéré quelques titres : *Étude d'un cas de stress post-traumatique suite à mauvais traitement médical*, ou moins caustique *Reconstruction mammaire : à l'écoute de ses patientes*, ou inquisiteur et même courageux : *Erreurs médicales : étude d'un cas de récurrence*. Elle n'a pas semblé saisir. Qu'est-ce qu'elle peut être bouchée, cette McPhee.

À sa décharge, je dois avouer que moi non plus je n'ai pas bien compris son type d'humour. Je lui en ai fait part en brandissant une copie de son article sur les greffes de seins.

– Voyons Caroline, calmez-vous, a-t-elle balbutié en essayant de repousser la revue qui, malencontreusement, était pressée contre son nez.

– Tu m’expliques Sanda, et tu m’expliques tout de suite ou je t’envoie mes avocats.

– Mais enfin voyons Caroline, qu’est-ce qui vous prend ? Vous ne pensez quand même pas être candidate pour une greffe de seins ?

– Euh, en fait si, ma chère Sanda, je pense être une parfaite candidate pour une greffe de seins. Je pense même que tu aurais dû m’en parler dès notre première rencontre, celle suite à laquelle tu m’as diagnostiquée d’un cancer que... oups, je me souviens, un cancer que je n’avais pas !

Je lui ai enlevé la revue du visage. Elle s'est redressée, a replacé ses cheveux.

– Vos seins étaient gigantesques et granuleux Caroline. Ils auraient pu contenir dix cancers !

Elle n'avait pas froid aux yeux, la salope. J’ai esquivé et j’ai poursuivi.

– Je veux une greffe.

– Pas question.

– Pourquoi ?

– Vous êtes trop émotive.

– Je vois pas le rapport.

– Ça crée une chimie du stress, ça augmente les taux de rejet.

Elle mentait, j’en étais sûre. J’ai brandi mon stylo Parker, elle a rougi, a fait l’offusquée.

– Voyons Caroline, calmez-vous ! Vous voyez comme vous êtes émotive !

J’ai rapproché, d’un geste décidé, le stylo de son œil droit.

– Ça rapporte moins, a-t-elle finalement lancé, écrasée dans sa chaise, vaincue.

J'ai retiré le stylo, l'ai remis dans ma sacoche (un petit sac à dos en forme de nounours... ça ne devait pas aider ma cause), je me suis rassise, sonnée. Elle en a profité pour m'achever.

– Et c'est très cher pour le patient (le ?). Dans votre cas, je ne vois pas une situation gagnante. Je suis désolée.

– Techniquement, médicalement, ça pourrait marcher sur moi ?

– Oui.

– Mais vous refusez de m'opérer.

– C'est mon droit.

Je suis restée là à la regarder (à la haïr) pendant quelques secondes (minutes ? Elle semblait s'agiter) mais malgré la tourmente qui m'habitait, je n'ai rien fait, je n'ai rien dit. C'est facile de tuer quelqu'un, ça ne prend même pas une arme. Il faut juste bien cibler, c'est tout. Et McPhee, elle ciblait bien, ça il fallait l'admettre. J'ai quitté son bureau d'un coup, sans me retourner, sans lui demander de prolonger mon congé. Je l'ai laissée sur sa chaise en cuir, avec les beaux accoudoirs, j'ai cédé ma place à la prochaine patiente, une blonde dans la trentaine avec des gros mollets et trop de rouge à lèvres.

Dehors, il faisait doux. Le printemps se glissait sur la ville, laissant danser une lumière délicate, pleine d'avenir et de projets, pleine de sensualité. Mes six mois de repos se terminaient et je m'en foutais. Je retournerais enseigner comme on retourne au front : blessée mais déterminée.

CHAPITRE SIX

– Ça va, et toi ? (Pause...) Boon, c'est encourageant.

La réceptionniste. Elle parlait à quelqu'un d'intime. Ça se voyait. Elle se rongait les ongles en se tordant sur sa chaise. Il n'y a que les proches pour faire ce genre de dégâts.

– Encourageant, maman, j'ai dit c'est *encourageant*.

(Bingo !)

– Oui, moi ça va. Je suis allée m'acheter mon nouveau fer à repasser, tu sais, je t'avais dit que l'autre il fonctionnait plus...

Elle m'a tendu un questionnaire en me faisant un signe du menton vers les chaises de la salle d'attente. Je l'ai saisi et je me suis assise docilement.

– Figure-toi qu'il a un fil rétractable !

Elle a souri, fière de son achat. Elle a fait tourner sa chaise comme un balancier d'horloge, de gauche à droite.

– Non, maman, pas un fils détestable, un fil *ré-trac-table*, qui se rétracte...

Le médecin est sorti de son bureau, suivi d'une cliente d'un certain âge, cinquantaine avancée, bien conservée, souriante. J'ai respiré un peu. Docteur Robichaud, spécialiste en reconstruction mammaire post-chirurgicale. Son nom, je l'ai obtenu à l'arraché, quelques secondes après avoir quitté McPhee. J'allais sortir pour ne plus jamais revenir quand un instinct de survie m'a fait faire demi-tour. Je me suis dirigée d'un pas solide vers son bureau, j'ai posé la main sur la poignée de sa porte quand j'ai senti quelqu'un me tapoter l'épaule. Sa secrétaire, une grande rousse au visage ravagé par une acné juvénile mal

soignée, me tendait une carte d'affaire au nom de Robichaud. Elle m'a fait un clin d'œil. Je lui ai souri.

Ce Robichaud, chauve, petit et barbu, m'a fait entrer dans son bureau et m'a regardée droit dans les yeux. Il m'a patiemment expliqué l'état de la recherche dans le domaine des greffes de seins, les tests à faire, les listes d'attente, les taux de succès. J'avais mille questions à lui poser mais je me suis laissée bercer par son élocution lente et claire, par le flot d'information qu'il me donnait. Je n'ai d'ailleurs pas eu le temps de lui demander la seule chose qui, à ce stade-ci, m'importait vraiment. Il m'a annoncé que la procédure n'était pas remboursée par l'assurance maladie, qu'il s'agissait encore, au Canada comme aux États-Unis, d'une opération rare et à haut risque que seul lui et une poignée d'autres médecins dans le monde étaient en mesure de réaliser. Il faudrait que je débourse plus de cent mille dollars.

– C'est pas donné, lui ai-je dit, découragée.

– À qui le dites-vous, m'a-t-il répondu, empathique.

Je l'ai quitté en lui promettant de prendre rendez-vous quand j'aurais trouvé l'argent. Il m'a serré la main fermement, avec franchise et sincérité.

– Franchise ! Qu'est-ce que t'es naïve, toi, m'a lancé Pierre quelques minutes plus tard, assis devant un café. C'est un pervers, c'est sûr.

Il m'attendait là, au *Starbucks* en face du bureau du médecin, le front appuyé contre la vitre (« je nous ai trouvé une super table ! »). Je l'ai regardé. Je l'ai trouvé beau.

– Ben non, pourquoi ? Ils sont pas tous des salauds.

– Ah si, tous. Imagine. (Je l'écoute à peine. Je regarde ses lèvres bouger joyeusement, ses mains délicates, anguleuses, se tortiller sur elles-mêmes). T'as dix-huit, vingt ans, tu te lances en médecine, ça va bien. Tu t'intéresses à ci et

ça, la neuroscience, les bactéries, le cancer, tu frottes la manche des grands patrons, des stars du bistouri (où est-ce qu'il va chercher tout ça ?!). Tu t'établis comme un de ceux qu'il faudra pistonner, une des stars de ton cours. Puis, quand vient le temps de te spécialiser, tu décides de faire des greffes de seins ! Comme ça ! Par hasard ! Hein ? Avoue, c'est bizarre.

– Je sais pas. Ça aurait pu être pire. Il aurait pu se spécialiser dans les hémorroïdes.

– Exactement ! Mais il ne l'a pas fait, a-t-il continué, heureux de me faire sourire. Il a choisi de manier des seins, hein, toute sa vie.

– Qu'est-ce que je vais faire, Pierrot, lui ai-je finalement demandé, la voix basse.

Son visage s'est assombri. Il ne supportait pas de me voir souffrir.

– Ben, on va te trouver le cent mille, c'est tout.

– Ouais, c'est ça. Autant dire que je signe mon arrêt de mort. Endettée jusqu'aux dents pour une opération qui marchera même pas.

– Mais pas du tout, a-t-il répondu avec trop d'entrain. Ça a toutes les chances de réussir ! Tu dois y croire Caro, voyons.

Je me suis raidie. Il était trop motivé, ça devait vouloir dire qu'il voulait que j'aie des seins greffés, que si je n'en avais pas, il ne sortirait jamais avec moi. Je l'ai fusillé du regard. Il a évité le tir en avalant une énorme gorgée de son café au lait, les yeux fixés sur la mousse. Il était pris au piège et il le savait. Quoiqu'il dise maintenant (« t'es tellement désirable, c'est fou »), le vide sexuel de notre relation gueulait sa présence. Mais ce qui était beau entre nous, ce qui était impressionnant, c'était que ni l'un ni l'autre, on n'arrivait à en parler. Il fallait le faire, quand même. À l'ère de la télé-réalité, alors qu'Oprah révélait tout sur le petit écran, que les blogues dévoilaient tout sur internet,

qu'on se découvrait tous bi, gay, métro, Pierre et moi, on insistait. On voulait faire différent. On analysait, on lisait, on commentait, ça oui, mais se dire qu'on avait envie l'un de l'autre, que ça foutait la trouille parce que je n'avais que des cicatrices à lui donner et que lui, ben, lui aussi en fait, des morsures anciennes, des blessures béantes. Qu'on était cassés, mais que quand il mettait sa main sur mon genou, mon cœur battait comme celui d'une jeune adolescente, et que quand je posais ma tête sur son épaule, il respirait mieux, il avait envie de chanter.

Il s'est débiné.

– Tu fais comme tu veux, hein. Je dis juste ça pour t'aider.

Il a baissé la tête, j'ai regardé par la fenêtre. Je n'avais pas l'énergie de commencer un grand débat, de le mettre au pied du mur quand moi la première, je voulais éviter la discussion à tout prix. J'avais juste envie de le respirer, de savoir qu'il était là. J'ai changé de sujet, je lui ai parlé de mes étudiants, il s'est remis à sourire, il aimait bien l'histoire de Stevie Wonder (« n'importe quoi celle-là, vraiment »). Je l'ai quitté en posant mes lèvres sur sa joue, piquante d'une barbe de deux jours. Il a frémi un peu.

Sous le charme, j'ai décidé de l'emmenner avec moi jusque dans la classe qui m'attendait. J'ai marché vers l'université d'un pas lent, fluide, je me suis imaginée lui parlant des poèmes que j'avais choisis pour mon cours, des idées que j'avais envie d'explorer. Je lui ai montré mon arbre préféré, le grand marronnier qui trône aux coins de Decelles et Côte-des-Neiges, je souriais. Pendant quelques minutes, j'ai eu moins mal. J'ai même presque oublié les démangeaisons dont je souffrais à cause du léger frottement des chaussettes rouges sur ma peau encore fragile.

Une fois dans le bâtiment, j'ai salué des collègues dans les couloirs qui

me menaient vers la classe NP-217, ma classe préférée, celle qui a une grande fenêtre qui donne sur un jardin intérieur. J'ai aussi salué, plus chaleureusement que d'habitude, mes quinze étudiants, certaine, pour quelques instants au moins, d'être en mesure de contrôler ma langue de vipère, de ne pas leur sauter à la gorge.

– Liberté, n'importe quoi. De toute manière, y a pas de liberté, on n'est jamais libre.

Juliette, les mains dans les poches de son jeans trop serré, avait insisté pour qu'on analyse en profondeur un vers de Boris Vian, suite à une suggestion de son alter ego, Arnaud, selon qui le poème *La java des bombes atomiques* célèbre la liberté (assez prévisible son commentaire, pour une fois).

– Où tu vois ça, la liberté dans ce poème, a insisté Juliette. C'est un vieux fou, un taré qui pense que faire sauter une bombe va changer le monde. C'est hyper infantile, j'en reviens pas.

– Oui, a répondu Arnaud qui s'est soudain redressé (il était grand, j'aurais jamais deviné !) mais il rêve, non ? Comme un enfant, d'accord. Le ton y est, les blagues et tout, mais il rêve encore. C'est pas ça, la liberté ?

Ils m'ont regardée tous les deux. Je n'ai rien dit rien. Je leur ai juste fait signe de continuer. Ils m'ont pensée gentille, intéressée par leurs idées. En fait, je les enviais. Ils étaient encore tout lisses, tout frais sortis du cocon familial. Ils essayaient les grandes idées comme on essaie sa première voiture, avec un mélange d'exaltation et de peur. Exaltés parce que poussés par l'envie d'aller voir ce qu'il y a derrière cette porte invisible qui décidément ne veut pas s'ouvrir, mais aussi terrifiés de se voir confirmer ce qu'ils savent déjà, quelque part au fond de leurs tripes, sur la condition humaine. Il n'y avait rien à ajouter, je n'étais là que pour jouir du spectacle.

– C’est pas la religion qui est l’opium du peuple, c’est la liberté. Même Marx s’est fait prendre au jeu, puis après lui Sartre et compagnie. C’est triste, quand même. Ils étaient pas loin du but tous ces gens-là, mais ils s’attaquaient aux mauvais concepts...

Tout le monde s'est retourné. Lui, c'était Jean. C'était le bizarre, l'anti-social du groupe, celui qui avait rasé les murs de toutes ses écoles, qui n'avait jamais eu d'ami. Il avait des tics, des grosses lunettes, il se parlait tout seul, mais il n'aurait pas fait de mal à une mouche. Alors on le laissait tranquille, on l'oubliait. J'étais la seule à connaître son prénom. Je l'observais souvent, j'attendais qu'il ose. Et ce jour-là, il a osé, il a même impressionné l'intello. Il ne savait plus quoi dire, l'intello. Son visage, pour un moment dénué d'arrogance, en était presque touchant.

J'ai décidé qu'on en avait assez fait pour aujourd'hui, je les ai remerciés pour leur travail, j'ai souri à Jean. De retour chez moi, j'ai téléphoné à maman. Elle a fait semblant de ne pas savoir qui appelait, elle m'a accueillie avec son « Caroline », mais je m'en foutais. J'avais envie de lui raconter mon rendez-vous chez Robichaud, de l'entendre me parler de ce que faisait Claude Prévert.

– Non, elle n'est pas là. Elle est en voyage. C'est sa nièce qui tient le magasin pendant tout le mois de mai, son plus gros mois pourtant. Elle est étrange Claude, parfois, tu sais. Elle est tout le temps partie, dieu sait où. Et après elle se plaint que son chiffre d'affaires est en baisse.

– Tu l'as remerciée pour son article ?

– Oh oui, elle était ravie. Elle n'a plus l'air de se souvenir des chaussettes rouges.

Je n'ai rien dit. Je ne voulais pas lui rappeler que Claude Prévert s'en balançait de ces chaussettes vieilles de dix ans et toutes usées. J'ai laissé tomber

le sujet comme un appât perdu qui descend vers le fond de l'étang. Je lui ai plutôt raconté le prix faramineux que demandait Robichaud, je lui ai raconté mon découragement, que non, je ne voulais pas qu'elle m'envoie de l'argent, que je me débrouillerais.

– Tu te souviens de Madame Dupuis, la femme du pharmacien de la rue Saint-Martin ?

(Madame Dupuis ?)

– Eh, non pas vraiment.

– Voyons Caroline, fais un petit effort. Elle te donnait toujours un bonbon quand j'y allais avec toi.

– Ah ouiii, Madame Dupuis. Oui, oui, je me souviens.

(Je ne suis qu'une faible, un être vil.)

– Eh bien, l'hiver dernier, elle a dû se faire remplacer une hanche. La pauvre, tu aurais dû la voir. Elle ne portait plus que des pantalons en polyester – les laids, tu sais, ceux qui brillent dès que tu t'assieds dessus...

– Oh oui, ceux-là...

– Elle marchait avec une canne. Mon dieu que ça la vieillissait.

– La pauvre...

– Eh bien, figure-toi qu'elle s'est fait opérer en Inde. Il paraît que c'est beaucoup moins cher là-bas. Et en plus, ils te prennent tout de suite. Sinon, elle aurait dû attendre un an avant d'être opérée. Tu t'imagines ? Un an. Ils sont fous.

J'en ai parlé à Julie le lendemain. Elle a trouvé ça drôle.

– Comment tu fais pour qu'elle te raconte toutes ces histoires ? Moi, elle me parle que de Xavier et de la vieille pie ! C'est pas juste, quoi.

– Oncle Xavier ? Qu'est-ce qui lui arrive encore ?

– Oh, je sais pas. Il est retourné avec Tante Marie apparemment, mais il voit toujours sa maîtresse, quelque chose du genre.

– Je vois. Alors, l'Inde qu'est-ce que t'en penses ?

– Seulement si tu m'emmènes avec toi.

Pierre aussi a trouvé ça marrant. Il m'a imprimé toutes sortes de choses sur les hôpitaux là-bas, à quel point ils étaient modernes, leurs taux de succès, etc. Mais il faisait attention maintenant. Il déposait les feuilles imprimées sur la table de l'entrée, nonchalamment, quand il venait me voir. Il faisait semblant de s'en taper complètement, qu'il aurait pu tout autant déposer les derniers articles sur les prouesses du *Canadiens* (ce qu'il faisait souvent d'ailleurs). Je le taquinais, je lui demandais, pour la millième fois, pourquoi il imprimait toutes ces feuilles quand il aurait pu simplement m'envoyer le lien dans un courriel. Je connaissais sa réponse, et il savait qu'il me l'avait déjà dit cent fois :

– Caro, la lecture, ça se fait sur papier.

Je lui ai souri. Il m'a serrée dans ses bras.

CHAPITRE SEPT

Quand Julie a vu le numéro d'Irma sur son cellulaire, son visage s'est vidé de tout son sang.

– Ben qu'est-ce que t'as, lui a demandé Pierre, écrasé dans les coussins de mon canapé, les pieds sur la table du salon et la bouche pleine d'une poignée de popcorn qu'il venait d'engouffrer.

Elle s'est tournée vers moi, les yeux remplis de terreur, et a murmuré « C'est Irma ! » Elle avait raison, bien sûr. Julie a toujours raison. Julie c'est la studieuse, la sage, celle qui s'entend avec tout le monde. Le petit rire moqueur que je lui ai adressé en guise de réponse (et puis quoi, c'est Irma. Pas besoin d'en faire un plat...), lui a glissé dessus comme eau sur plume de canard.

La voix d'Irma a résonné dans le téléphone. On aurait dit qu'elle engueulait Julie, sauf que Julie n'a pas réagi. Ses yeux se sont remplis de larmes, son visage s'est recouvert d'une détresse telle que ses traits d'enfant (lèvres tremblotantes, grands yeux écarquillés) sont réapparus comme par magie. Elle avait l'air à la fois très jeune et terriblement vieillie tout à coup. Elle m'a fait peur.

Il paraît que c'est Xavier qui l'a trouvée, étendue dans le potager, recroquevillée en position fœtale. Elle semblait paisible, a-t-il assuré, rien n'indiquait qu'elle avait souffert. Sauf bien sûr cette position, qui suggère qu'elle l'a senti venir, qu'elle a eu le temps de vouloir se reconforter, se réchauffer le corps, tandis que son cœur la lâchait.

Je me suis comportée en automate. J'ai appelé Papa, je lui ai raconté sans émotion. Nous avons planifié notre retour en Belgique. Il m'a confié la

tâche de réserver les billets d'avion, je lui ai demandé de venir nous chercher. Il m'a semblé entendre, sans tout de suite y porter attention, des bruits inhabituels dans son appartement, des talons peut-être. Pendant que nous nous parlions, il m'a interrompue, a couvert le récepteur, m'est revenu avec d'autres questions. Là, j'en étais sûre. Il y avait une femme chez lui ! J'ai souri intérieurement. Papa ... finalement.

J'ai vomi trois fois dans l'avion qui nous emportait, tous les trois, vers une Belgique qui maintenant n'avait plus aucune place dans notre vie. Ce n'était pas Xavier, ni Irma, ni nos distants cousins, qui nous rattacheraient à cette terre quittée depuis longtemps. Seule maman nous y ramenait, régulièrement, malgré nos efforts pour nous détacher d'elle.

Durant la nuit, papa s'est inquiété de me voir si pâle. Je l'ai rassuré, ce n'était rien, un virus, ça allait passer. Mes cicatrices me faisaient particulièrement mal à cause des vomissements (je m'y complaisais, je laissais l'acide me brûler l'intérieur), à cause aussi des chaussettes que j'avais insérées dans mon soutien-gorge, des bleues en coton, mais un coton dru (commerce équitable) qui me blessait, qui irritait ma peau déjà malmenée. Ça aussi, j'appréciais. Mon âme hurlait, mon corps était souffrance. Maman aurait approuvé.

C'est Xavier qui est venu nous chercher à l'aéroport. Il tenait de ma mère. Nous l'avons attendu pendant plus d'une heure, épuisés. Nous ne nous sommes pas parlé. Julie a fumé, papa a regardé autour de lui, nerveux, cherchant Xavier du regard, un regard chargé de reproche, d'une colère qu'il fallait bien diriger contre quelqu'un, non ? Moi, j'ai fermé les yeux et j'ai respiré. Je m'en voulais un peu de m'accorder ce plaisir, mais je n'ai pas pu résister à la douce senteur de l'air belge (y avait-il un vendeur de gaufres pas

loin ?).

– Oh merde, a dit Julie tout à coup, en se redressant. Il s'est teint les cheveux en blond...

Ça, ça a complètement scié papa. Comment se fâcher contre un con qui se teint les cheveux en blond à cinquante-cinq ans ? Alors, au lieu de lui sauter à la gorge, papa lui a chaleureusement serré la main, il lui a même tapé l'épaule pour lui exprimer ses condoléances, leur tristesse commune. Xavier a fait semblant de pleurer, il s'est caché les yeux pour qu'on ne voie pas qu'en fait, ils étaient complètement secs. Julie s'est étranglée sur sa fumée de cigarette (ça lui arrive souvent quand on est en Belgique), j'ai toussé trop fort tout en m'affairant autour des bagages.

Instinctivement, Xavier nous a déposés chez maman. Et nous, on n'a pas su quoi dire, on l'a suivi quand il est sorti de la voiture, on est entré docilement une fois la porte ouverte, on l'a remercié pour tout, pour ses clés qu'il nous a prêtées, pour le frigo qu'il avait rempli (« elle n'avait plus rien, nous a-t-il dit, plus de lait, plus de fruits, plus rien... »). On a dit des gentilles choses derrière son dos quand il est parti, on lui a trouvé une ou deux qualités qu'on n'avait pas vues avant. C'est bon un décès, ça présente, pour un temps, une version améliorée de l'humain. Grâce au choc de l'absence, les timides pleurent à voix haute, les froids viennent vous serrer dans leurs bras, les médisants n'ont que compliments pour le défunt. Ça fait du bien, ça montre ce qu'on aurait pu être si on avait essayé un peu plus, si le médiocre n'avait pas pris le dessus.

Mais moi, le médiocre, j'aime. Ou plutôt, je m'y colle comme un papillon de nuit qui fonce vers la lumière, sans se poser de questions. Donc, quand j'ai vu tante Germaine entrer dans l'église, le dimanche des funérailles, la même tante Germaine qui me pinçait l'oreille quand j'étais petite si je ne

jouais pas avec son fils, le gros Gilbert boutonneux et obsédé par mes petites culottes, je me suis penchée vers Julie.

– T’as vu le cul de Germaine ?!

Elle a fait semblant de ne pas entendre.

– Elle s'est tapé un bon vingt kilos depuis la communion du gros Gilbert.

– T’es vraiment chiante, a finalement répondu Julie, assise bien droite sur le banc d’église.

Je me suis rétractée, blessée, j’ai essayé de me concentrer sur ce que le curé disait (« soyons heureux d’avoir connu Elizabeth, célébrons ensemble sa vie exemplaire... »), j’ai pris la main de Tante Irma, assise à ma gauche, le nez plongé dans son grand mouchoir trempé, Irma qui avait refusé de s'habiller en noir... Mais rien à faire, j’avais la bougeotte. Ma cicatrice droite me chatouillait, j’ai glissé discrètement un doigt dans mon soutien-gorge, j’ai gratté fort. Je me suis retournée pour voir si quelqu’un m’avait vue. Le gros (et maintenant chauve) Gilbert me fixait du regard, sa mère, embarrassée, m’a fait un sourire jaune. J’ai baissé les yeux.

Julie fulminait : « Arrête de gigoter ! » m’a-t-elle sifflé entre deux sanglots. J’ai essayé. Je me suis dit que cette fois, j’allais vraiment me calmer. Mais ce n’était plus le curé qui parlait, c’était Xavier. Il disait des belles choses sur maman, il nous rappelait à quel point elle aimait l’été, comme elle était fière de son potager. Son plus grand bonheur était d’aller chercher une laitue, une tomate ou un concombre et de les donner à qui venait lui rendre visite. Il a fait rire l’église, comble (elle avait donc des amis ?), en imitant sa petite voix tremblotante, insistante aussi, et haut perchée, surtout à la fin de ses phrases, un ton interrogatif qui invitait à la confiance, à la conversation. Il lui a dit merci de l’avoir toujours aimé tel qu’il était, de l’avoir soutenu ces dernières années,

alors qu'il vivait des moments difficiles. Il lui a dit au revoir.

Lorsqu'il s'est rassis, j'avais le visage baigné de larmes. J'ai à peine écouté ce que Julie a dit, j'avais trop mal. Qu'allais-je ajouter, moi, dans quelques minutes, qui puisse aider les gens à accepter le vide, l'horreur de la mort ? Qu'avais-je à offrir aux autres qui ne soit pas sarcasme, douleur ou humour noir ? Qu'avais-je à dire sur maman ? Je ne la connaissais qu'à travers mes longues conversations avec Julie, à travers l'absence de papa, à travers les ébats larmoyants de Tante Irma, les folies de Xavier. Je n'ai jamais su comment lui parler, je n'ai réussi qu'à la démolir. C'était plus fort que moi.

Papa m'a regardée, le curé m'a fait signe. C'était mon tour. Je ne sentais plus mes jambes, mes mains tremblaient, ma gorge était tellement serrée que je ne savais plus pleurer. Une terreur m'a envahie comme si on venait de m'injecter une drogue toxique. Je me suis levée et j'ai péniblement monté les marches qui menaient vers le podium, un podium en bois dont le vernis avait jauni, un petit podium déprimant qui me rappelait la messe du mercredi, au couvent, les lectures que nous devions faire, à tour de rôle, devant toute l'école, les bégaiements qui saccadaient mes phrases lorsque c'était à moi que revenait cette tâche, les moqueries. Debout devant ce podium sur lequel je m'obstinais à fixer mon regard, j'ai senti l'assemblée qui s'impatientait, les toussotements, les regards interrogateurs. Je voyais les pieds de Julie qui s'agitaient, j'entendais papa qui lui chuchotait quelque chose à l'oreille. Je voulais tellement leur faire plaisir, j'aurais tellement aimé trouver les mots justes, impressionner tout le monde avec ma sagesse, ma douleur digne, profonde mais assumée, mon évidente maturité. Mais rien ne sortait de ma bouche. Je suis restée figée comme une statue de sable, entre la vie et la mort, l'esprit vide, complètement vide, de mots, de souvenirs, d'images de maman.

Je ne sais pas pourquoi ni comment, mais après quelques longs moments à me morfondre ainsi, j'ai levé les yeux et mon regard s'est posé directement sur Claude Prévert. Elle avait une expression tout à fait particulière, une expression que je ne lui connaissais pas, et sur le moment, elle m'est apparue étrange, presque laide. Elle grimaçait un sourire forcé, ses yeux étaient plissés comme pour éviter le soleil, et elle avait du mal à soutenir mon regard. C'est pourtant ce contact avec Claude qui m'a rendu la voix.

– Il y a quelques mois, j'ai subi une opération...

Julie et papa ont presque sursauté, comme si je les avais réveillés d'une longue torpeur.

– de réduction des seins...

J'ai pris une pause, j'ai fait appel au Saint-Esprit.

– des seins, disons, mammaires bien sûr, par opposition aux saints... catholiques qu'on ne peut réduire... ça ne se réduit pas un saint, monsieur le curé le dirait bien mieux que moi...

Julie s'est caché le visage dans les mains, papa a rougi.

– J'ai donc réduit mes seins, même si maman me disait toujours que des gros mamelons ça fait du bon lait.

Les gens ont ri. Les visages se sont détendus. J'ai continué.

– En fait, ils sont tellement réduits que, là j'en ai plus, mais carrément plus du tout... Maman, ça l'a rendue triste. Elle a voulu m'aider. On est allées ensemble *Chez Madame Prévert*, on a trouvé une solution... Dans la voiture, en revenant chez nous, elle m'a pris la main. Quand maman me prenait la main, elle me donnait tout. Son amour, son amitié, son sens de l'humour. Tout. Elle avait du courage parce que tout me donner, à moi, c'est dangereux. Parfois, je prends, mais je donne rien en retour. Elle le savait ça, maman, mais ce jour-là,

elle m'a pris la main quand même... pour la dernière fois.

J'ai regardé l'assemblée, tout le monde pleurait, toussait, se mouchait. Claude Prévert sanglotait dans un mouchoir en coton égyptien, gris avec une bordure vert lime. Maman aurait remarqué, elle se serait redressée, elle aurait replacé ses cheveux.

De retour chez elle, dans cette maison qui ne pouvait être que la sienne, après les au revoir, les mercis, les oui tout ira bien, nous nous sommes retrouvés assis dans son salon dans un silence accablant, nous, tous les trois, sans rien à nous dire si nous ne pouvions parler de maman. Et parler de maman était hors de question, surtout pour moi, coupable de l'avoir achevée, n'ayons pas peur des mots. En tout cas, moi je le savais même si Julie et papa faisaient semblant de ne pas faire le lien. Papa surtout qui insistait pour dire que tout était de sa faute. Julie aussi, qui philosophait sur les forces de la vie et de la mort.

Le lendemain, Xavier nous a appelés.

– Le notaire ? a répondu papa après avoir écouté patiemment sa longue tirade. Déjà ?

Julie et moi, on s'est regardées. On a essayé de comprendre ce que disait Xavier. On a eu envie de partir, de nous retrouver chez nous, sous les couvertures, avec un thé bien chaud et un chat ronronnant (j'en avais pas, mais j'avais Pierre). On ne se l'est pas avoué, mais on le savait. Les qualités qu'on avait vues chez Xavier pendant quelques jours avaient disparu. Il était chiant, il parlait trop, il se mêlait de tout. Et en plus, il était toujours aussi blond. Mais malgré ça, chez le notaire, nous sommes allés, dociles.

Le bureau était spacieux, élégant, avec de grandes fenêtres magistrales qui éclairaient la pièce d'une lumière douce. Les sièges en cuir étaient d'un rouge bourgogne, les tentures en velours beige. La secrétaire (talons aiguilles)

est entrée en se dandinant avec, en mains, le dossier qui portait le nom de maman sur le dessus. Elle l'a déposé délicatement à la gauche du notaire, elle s'est penchée un peu trop, a révélé un décolleté plongeant. J'ai remarqué, Xavier aussi, bien sûr.

Le notaire, grand, distingué, des lunettes de lecture pendues sur le bout de son long nez, a lu silencieusement les quelques lignes qui constituaient le testament.

– Eh bien, chers amis, c'est très simple, a-t-il finalement affirmé en nous regardant, chacun à notre tour, droit dans les yeux. Votre bien-aimée lègue tout à ses filles, Julie et Caroline Duval. Tout, c'est-à-dire la maison, les meubles ainsi que la Volvo, modèle 1999. Ses économies, au total de 10.235 euros, elle les cède, en parts égales, à Xavier et Irma de Ringuet. Il n'y a rien pour Madame Gisèle de Ringuet, mère de la défunte, ni pour vous monsieur, en tant qu'ex-conjoint.

Il s'est arrêté, le temps de s'assurer que papa avait bien compris.

– Ce n'est pas inhabituel, ne vous alarmez pas. Souvent, à l'approche de la mort, les gens ont tendance à se replier sur la famille d'origine, sur les liens de sang direct. Cela explique sûrement la raison des changements récents qu'elle a apportés.

– Récents ? a demandé papa, le souffle court.

– Oui, ne le saviez-vous pas ? Elle est venue me voir il y a dix jours. Elle a parlé d'un changement important dans sa vie, d'une résolution.

– Un changement ? a lancé Xavier, lui aussi surpris. Est-ce qu'elle pensait au malaise qu'elle avait eu le mois passé ? Mais son médecin l'avait pourtant rassurée. Une simple chute de tension.

Le notaire n'a pas répondu tout de suite. Il nous a regardés avec

curiosité.

– Elle parlait d'un choc récent, nous a-t-il confié après quelques secondes de réflexion, d'une nouvelle qui venait de lui parvenir, que vous étiez tous au courant...

Je me suis mordu la lèvre jusqu'au sang, papa s'est caché le visage (avait-il à ce point honte de moi ?).

– Dans ce cas, a continué le notaire, pardonnez-moi. J'en ai déjà trop dit.

Il allait se lever quand il a remarqué une enveloppe avec l'inscription « À lire en présence de ma famille. »

– Ah, voilà ici un autre document que je dois vous lire. Donnez-moi un moment.

Il a cherché nerveusement son coupe-papier, a ouvert l'enveloppe avec la dextérité d'une personne qui n'a connu, sa vie durant, que le travail de bureau.

– Je vous lis donc ce mot : « Mes filles chéries, je vous demande de bien vouloir disperser mes cendres là où j'ai été la plus heureuse. Je vous aime. Maman. »

CHAPITRE HUIT

Nous sommes montés dans l'avion dans un silence de mort. Papa, coupable depuis toujours de nous avoir abandonnées, compensait d'habitude en se montrant jovial en notre présence. Mais la disparition de maman (et donc aussi la fin de sa sentence), le fait de n'avoir hérité de rien, ou simplement une sorte d'épuisement, l'avaient rendu muet. Il s'est assis dans son siège et n'a pas prononcé un mot jusqu'à notre arrivée à Montréal.

Moi, bien sûr, j'ai gaffé. Dans un état semi-éveillé, je me suis mise à rêver aux moments de bonheur de maman. Je l'ai imaginée dans son jardin en train de planter des fleurs, à l'hôpital où elle faisait du bénévolat, à l'église même si elle y allait de moins en moins... Mais une image, un sourire presque coquin sur son visage ridé, une étincelle de vie dans son corps ralenti, réapparaissaient avec insistance dans les méandres de mon esprit troublé.

– Ça y est, je sais ! ai-je lancé tout à coup en me redressant sur mon siège.

Papa est resté silencieux, mais sa curiosité était légèrement piquée.

– Quoi ? a répondu Julie, parfaitement éveillée, plongée dans un roman qu'elle lisait avidement depuis deux heures.

– Je sais où elle a été la plus heureuse !

– Ah oui ? a demandé Julie, intéressée. Où ?

– Chez Madame Prévert !

Je les ai regardés, victorieuse, fière de ma trouvaille.

– Hein ? C'est évident ! Claude lui a sauvé la vie. Maman l'adorait, elle s'achetait des sous-vêtements sexy qu'elle ne mettrait jamais juste pour aller la voir ! Il faudra disperser ses cendres chez Claude !

Papa n'a pas apprécié. Son visage s'est fermé. Julie m'a fusillée du regard. J'ai balbutié quelque chose sur tout l'amour que papa lui avait témoigné, puis j'ai enfoui mon visage dans le coussin appuyé sur le haut de mon siège et je me suis endormie, dévastée, une fois encore.

La recherche des lieux de bonheur de maman s'est avérée plus difficile que prévu. J'en ai même fait un thème de mon séminaire d'été. Seule limite à la discussion : pas question d'aller dans le noir, le vide, « le bonheur n'existe pas » et autres déclarations prévisibles dont les étudiants sont friands (je fusillais déjà Arnaud du regard, réinscrit pour une autre session...). Non, il s'agirait de chercher à nommer, ensemble, les lieux physiques du bonheur. « Bonne idée », m'a lancé Julie quand je lui en ai parlé, « ça nous prend ça, au rythme où on va ! »

– Allongée, en dessous d'un grand marronnier, un après-midi caniculaire de juillet, a commencé une dénommée Christine, nouvelle étudiante à la sympathie un peu forcée.

J'ai souri. J'ai acquiescé. J'ai même rêvé un moment au marronnier de chez Mamie Duval qui avait patiemment écouté les secrets que Julie et moi nous confions sous son ombre, petites filles, alors que nos parents se débattaient dans la grande maison bourgeoise.

– Caro, je suis amoureuse d'oncle Edouard, m'avait un jour avoué Julie sous ce marronnier, un grand sourire excité sur son visage bronzé. Curieuse, je m'étais immédiatement plongée dans les nombreuses interprétations des

moindres faits et gestes d'oncle Edouard. Un sourire gêné dirigé vers Julie voulait sûrement dire qu'il l'aimait lui aussi, mais qu'il ne pourrait jamais l'admettre.

– Il faut rien dire sinon il ira en prison, m'avait convaincue Julie qui avait entendu à la radio, un matin pluvieux d'automne, que l'oncle d'une petite fille avait été « incarcéré » pour lui avoir montré des sentiments amoureux « inappropriés » (elle se souvenait de chaque mot).

Nous garderions donc le secret, héroïnes de l'amour, sauveuses du bel oncle Edouard, le seul hippie de la famille.

– Moi c'est le bar... L'odeur de bière, la musique, les filles sexy...

Il fallait s'y attendre. J'ai baissé les yeux pour consulter ma liste d'étudiants. Lui, c'était Jean-Philippe Dufour, un autre nouveau.

– Pourquoi pas ? ai-je répondu avec ennui. Il a compris. J'ai poursuivi.

– Il y a donc le lieu magique, comme le marronnier de Christine, mais il y a aussi la saison, les odeurs, le bruit ambiant. Sylvie, quel est votre lieu de bonheur ?

Elle a tout de suite rougi, puis a levé les yeux au ciel en soupirant.

– Dans les bras de ma mère, quand j'étais petite...

Ses yeux se sont remplis de larmes (pourquoi faut-il que bonheur et tristesse soient si intimement liés ?) Un silence inconfortable s'est installé. Je me suis tournée vers Arnaud, je l'ai supplié du regard.

– J'en ai plusieurs : la chaleur d'une plage de sable fin sous mes pieds fatigués ; une promenade en forêt, en automne, quand les feuilles sont rouge vif ; en Europe... n'importe où en Europe...

J'ai dû légèrement sursauter car Arnaud, toujours très branché sur mes réactions, s'est arrêté net.

– Et vous, Madame Duval, vous devez en avoir des lieux de bonheur en Europe ?

En avais-je ? Bien sûr, des centaines, des milliers, des tellement beaux que je n'arriverais jamais à les nommer publiquement. Les fous rires avec Julie à la table du souper quand papa se mettait en colère ; l'odeur des lilas dans le jardin ensoleillé ; le grand boulevard de Tournai au printemps, bordé, sur plusieurs kilomètres, de pommiers en fleurs ; le bonhomme de neige de l'année de mes dix ans, le seul de mon enfance (il ne neige jamais en Belgique) ; une coccinelle sur ma petite main potelée, au bord de la mer ; la Tour Eiffel sous la pluie avec Tante Irma ; les chemins de campagne que nous dévalions en vélo, Julie et moi, cheveux dans le vent, seules avec la nature, avant les casques et la terreur des enfants enlevés... J'en ai inventé un, distraitemment, pour en finir vite. J'ai regardé Arnaud, intelligent, intuitif. Grâce à lui, je venais de comprendre.

Le jardin de maman, ses carottes, les visites chez Claude, tout ça, c'était venu après. Après la cassure, après le départ. Du bonheur ? Peut-être, mais du bonheur construit, raisonné, du bonheur de survie. Le vrai, le fou, celui qui ne se pense pas, qui ne s'analyse pas, celui qui se rit à pleine gorge, dans lequel on se lance sans savoir, sans vouloir savoir, maman heureusement l'avait connu. Avec papa. Bien sûr. Elle le savait en rédigeant son petit mot soi-disant innocent. Elle voulait simplement qu'on le découvre, Julie et moi, nous qui n'avions d'elle que des souvenirs gris et frileux.

– J'aurais aimé la connaître, a commenté Pierre lorsque j'ai eu fini de lui raconter ma journée. Il me rejoignait maintenant régulièrement au *Café des artistes*, à deux pas de mon travail.

Je lui ai pris la main, je l'ai caressée en continuant à rêver. Il n'a pas bougé.

– Elle était belle, tu sais. Elle avait des longs cheveux bruns qu'elle peignait à peine. Ça lui donnait un air sauvage, ça faisait différent pour la Belgique. En été, elle se promenait pieds nus dans la maison...

Il a souri, attendri, mais aussi surpris.

– Tu pourrais pas comprendre, ai-je tout de suite répondu, un peu froissée. Les Belges, les bourgeois en tout cas, portent toujours, mais toujours des chaussures. Chères, bien cirées, et très inconfortables. C'est ce qui s'appelle « avoir de la classe ». Alors pour quelqu'un comme elle, se promener pieds nus dans la maison, c'était quelque chose.

Il souriait toujours, ses yeux plongés dans les miens, son regard à la fois intense et dissipé. Un regard que je ne lui connaissais pas, mais qui est tout de suite devenu évident. Il s'est avancé vers moi, son corps penché au dessus de la petite table bistro qui nous séparait à peine, il a passé sa main dans mes cheveux, l'a laissée glisser sur ma nuque, plusieurs fois, doucement mais avec certitude, avec autorité. J'ai senti mon corps se soulever d'une sorte de délicieuse panique, comme s'il se trouvait sur le haut d'une vague gigantesque, prêt à se lancer dans la grande et jouissive descente vers l'inconnu. J'ai senti sa chaleur se mélanger à la mienne, ses lèvres déposer sur ma bouche entrouverte des mois de désir.

Sans nous dire un mot, nous nous sommes levés et nous avons couru, main dans la main, vers son appartement. Plus nous nous en rapprochions, plus l'image de maman, cheveux détachés, rieuse, coquine, jeune, m'habitait. L'idée qu'elle avait elle aussi plongé dans l'amour, donné son cœur fragile, son corps rondlet, sans compter, sans réfléchir, gourmande et généreuse, me donnait

envie de rire aux éclats. J'avais le droit maintenant, moi aussi. Pierre me regardait en courant, mon visage complètement détendu. Le sien me semblait si loin, je voulais le saisir, le faire fondre sous mes lèvres.

Il m'a enlacée dès que la porte d'entrée, poussée par le vent, s'est refermée derrière nous. Ses mains ont glissé sur mes jambes, sur l'arrière de mes cuisses, puis, avec une amoureuse fermeté, entre mes jambes, là où j'avais mal, là où je criais, là où je l'attendais, lui, celui qui, au rythme de ses caresses, viendrait à ma rescousse. Son torse était doux, sa langue goûtait bon, ses jambes anguleuses m'enlaçaient, m'emprisonnaient un peu, beaucoup, pour mieux me relâcher, pour me voir souffrir. Il en voulait de la souffrance, il en redemandait. Il la regardait droit dans les yeux, dans mes yeux humides du supplice qu'il m'infligeait, ses doigts plongés dans mon désir. J'ai gémi quand il a ouvert mon chemisier, j'ai voulu le retenir, j'ai mis ma main sur la sienne, mais déjà, il avait posé ses lèvres sur mes cicatrices, ses mains autour de mes hanches. Déjà, je courais, le corps ouvert, vers le sommet de cette vague qui, par magie, ne me faisait plus peur.

Et je l'ai sentie, la vague, m'entourer de toutes parts, m'emprisonner avec insistance, s'imposer, déferler enfin, sur mon corps tout entier, jusqu'à mes orteils recroquevillés. Après la secousse, j'ai expiré un plaisir doux comme des boules de coton, blottie dans les bras de Pierre, suspendue à son rythme. Et je l'ai gardé en moi, j'ai regardé son visage concentré, sa furieuse course vers le plaisir, sa victoire, sa joie.

Après l'amour, le rire, les longues conversations, la tisane à l'orange, nous avons somnolé côte à côte, nos membres nonchalamment enlacés dans des positions que nous ne pensions pas humainement possibles. J'ai oublié avec

délice, pour un moment, que la lumière reviendrait, qu'il me faudrait, bientôt, me montrer, m'assumer, sans le voile protecteur de la passion.

Car la vie continuerait. Le soleil se lèverait, les gestes habituels reprendraient leur place, le café qu'il faut faire, la douche qu'il faut prendre, le travail qui attend, intraitable, esclavagiste. J'ai regardé Pierre dormir aux petites heures du matin de juin un peu frisquet qui accueillait notre amour. Je l'ai regardé et j'ai eu peur. Je me suis levée sans le réveiller, je me suis habillée à la hâte, j'ai ramassé mon sac, mes sandales, mon collier, éparpillés partout dans son appartement rempli de babioles qu'il trouvait dans les marchés aux puces (des dizaines de petits chiens en porcelaine, placés avec goût sur une étagère en verre...). J'ai refermé la porte d'entrée en retenant mon souffle, terrifiée qu'il découvre sur mon visage l'expression honteuse de ma lâcheté.

Bien sûr, ce sont mes étudiants qui ont écopé. Christine d'abord, première sur ma liste de rencontres individuelles, terrifiée et donc extra souriante. Son médiocre travail sur Proust, que j'aurais pu lui réciter sans en avoir lu une ligne (je lui demande si elle ne l'aurait pas téléchargé directement de l'Internet...) a fait l'objet de mes critiques les plus vicieuses. Sous le choc, le sourire de Christine s'est transformé en grimace. Elle a quitté mon bureau la lèvre inférieure en spasmes. Jean-Philippe aussi s'est fait descendre. Mais lui, il s'y attendait. Avec un travail sur la poésie pornographique, qu'il avait écrit pour me faire chier, il avait bien anticipé notre rencontre. Il a d'ailleurs gagné cette guerre annoncée. J'ai raté tous mes coups, même les plus bas (vous sentez-vous seul dans la vie, Jean-Philippe ?...). Un peu déboussolée, j'ai accueilli Arnaud avec moins de hargne. Ses cheveux ébouriffés, son sourire entouré de glorieuses fossettes, son éternel t-shirt politiquement correct ("Fuck Facebook") m'ont

empêchée de lui sauter dessus sans retenue. Et en plus, il fallait quand même être juste. Son travail était brillant, son écriture nuancée, sa recherche impeccable. Je le lui ai dit.

Une fois les rencontres terminées, j'ai fermé la porte de mon bureau, je me suis assise sur mon fauteuil un peu branlant, j'ai mis les pieds sur ma table de travail, sur une pile de dissertations. Après quelques minutes à me morfondre seule avec mes pensées, seule avec le goût acide laissé par ce début de journée déplorable, le téléphone a sonné. J'ai répondu tout de suite.

– J'avais trop bu, on oublie tout, d'accord ? ai-je lancé nerveusement.

– Ouf, tu me rassures ! a répondu Pierre. Je pensais que t'allais t'accrocher, m'appeler dix fois par jour. Elles me font toutes ça, tu sais. C'est dur.

– Ça doit être ton énorme pénis...

– Sûrement.

– Ton corps d'Apollon.

– Évidemment.

– Tes lèvres sensuelles.

– J'ai préparé un spaghetti au pesto. Tu viens souper ?

Soulagée qu'il ait évité tout commentaire, même drôle, sur mon propre corps, j'ai accepté en riant. Je me suis levée, j'ai replacé les chaussettes bleues dans mon soutien-gorge, celles qui avaient remplacé les rouges, et je me suis regardée dans le miroir accroché sur un des murs de mon bureau. À première vue, comme ça, j'avais l'air d'une femme normale. Et hier, dans une demi-obscureté, dans les bras de Pierre, je me suis sentie, pour quelques instants, comme une femme normale. Alors pourquoi m'inquiéter ? Je n'avais qu'à me rendre chez Pierre le pas léger, heureuse d'aller retrouver mon nouvel amant,

me blottir dans ses bras, laisser ses mains voyager sur les courbes de mon corps. Tout irait bien. J'ai ouvert la porte de mon bureau un peu trop vite. Elle a frappé le mur avec une force surprenante. Le con de Jean-François Dupuis, tragiquement situé dans le bureau d'à côté, a gueulé quelque chose d'obscène. Je l'ai ignoré, et je me suis lancée dans le couloir d'un pas militaire.

CHAPITRE NEUF

– J’arrive pas à le joindre par téléphone. Ça fait trois jours que je laisse des messages. Est-ce qu’il est en voyage ?

Julie, décidée à en finir avec l’histoire des cendres de maman, nous avait rejoints, Pierre et moi, pour notre café habituel de fin de journée.

– J’en ai marre, hein. Ça fait plus d’un mois que tu m’as refile l’urne ... c’est dégueulasse. Tu sais que je déteste la poussière !

Je lui ai souri distraitement, les yeux rivés sur une belle blonde aux seins parfaits, qui semblait taper dans l’œil de Pierre.

– Hey, Caro. Tu m’écoutes ou quoi ?!

– Oui, oui bien sûr, enfin !

– Alors, il est où ?

– Qui ?

– Papa !!

– Ah... Aucune idée.

Elle nous a regardés, perplexe. Moi, me rongant les ongles chaque fois qu’une paire de seins entrait dans le café. Pierre, plongé dans son *New York Times*, comme il le faisait souvent. Sauf que ce coup-ci, j’en étais sûre, les seules fois où il avait levé le nez, c’était pour lorgner les seins des belles et jeunes emmerdeuses que j’avais repérées.

– Dis donc les tourtereaux, a finalement lancé Julie, pour un couple au stade de la passion, vous êtes plutôt glacés, je m’excuse de vous le dire comme ça !

N’ayant créé aucune réaction, elle a poursuivi.

– Moi par contre, j’ai rencontré quelqu’un...

Ça, je l’ai entendu. Julie, rencontrer quelqu’un ?! Julie, célibataire depuis des lustres, signataire du pacte, non écrit, non dit, et pourtant coulé dans du béton, selon lequel non, Julie ne rencontrerait pas quelqu’un, jamais. C’était déjà assez qu’elle soit née avec le gène des seins normaux, et qu’aujourd’hui, elle ait des seins, tout simplement, alors que moi je me promenais dans la vie comme une erreur de la nature. Je ne lui voulais aucun mal, je lui souhaitais même parfois, après quelques verres de vin, de n’être pas trop malheureuse. Mais quand même, là elle exagérait.

– Ah ouiiii ? ai-je répondu, consciente du iii trop haut perché.

– Et oui. Un chouette mec qui prend des cours de natation avec moi.

– Des cours de natation ?! (Elle veut ma peau ou quoi ?) Depuis quand tu prends des cours de natation, maintenant ?

– Depuis cet hiver. Je t’en avais pas parlé ? C’est des cours pour adultes, à la piscine du quartier, pour perfectionner les styles de nage.

– Ah... (« chouette » aurais-je dû lui répondre)

– Il s’appelle Jean-Pierre, c’est drôle hein ? Il travaille à la banque *TD* au coin de ma rue, spécialiste en prêts hypothécaires. Il est hyper occupé ces jours-ci, avec les ventes de maisons et tout ça. Mais on arrive à se voir le soir.

– Hey, bravo Julie. Tu le mérites. Quand est-ce qu’on le rencontre ce Jean-Pierre ?

Pierre, le mien, tout à coup social. Merveilleusement inconscient de la crise de jalousie primale qui me déchirait les tripes. Humain aussi (quel monstre ne souhaiterait pas bonne chance à un nouveau couple ?). Et réaliste. Julie était belle (menue, presque maigrelette, mais gracieuse avec ses petites épaules

musclées, son visage intense et racé, ses cheveux châtain clair, légèrement frisés), intelligente, jeune. Bon, elle fumait trop et tremblait lors des réunions de famille, elle avait été incapable de s'affirmer du vivant de maman, mais elle était drôle, elle avait un goût impeccable (elle se gênait pas pour me le rappeler), et en plus, elle était très cultivée.

– Quand vous voulez, a-t-elle répondu, légère et joyeuse. Bon, je me sauve. J'ai rendez-vous avec Jean-Pierre pour souper.

Elle s'est levée et s'est tournée vers moi, écrasée dans ma chaise, le dos courbé, mes chaussettes bleues me grattant plus que d'habitude.

– Alors appelle papa toi aussi. T'auras peut-être plus de chance que moi. C'est lui qui saura où on doit disperser les cendres.

Voilà. Elle est partie comme ça, tout à coup, laissant derrière elle une légère brise de bonheur, d'espoir, d'indépendance. J'ai regardé Pierre, replongé dans son journal, j'ai senti mon ventre se serrer. Son corps sentait bon, son visage, concentré sur la situation en Afghanistan, dégageait intelligence et compassion, ses mains, ses mains surtout, expressives, travailleuses, engagées... Je voulais me blottir contre lui, je voulais m'abandonner moi aussi. Mais depuis la nuit magique de nos premiers ébats, j'avais inventé des stratagèmes épuisants pour que Pierre ne me voie pas nue. J'exigeais l'obscurité totale, je n'acceptais que certaines positions (toujours par derrière, les mains sous la taille...) et, terrifiée à l'idée de le perdre, je m'étais même mise à prétendre avoir des orgasmes. J'étais persuadée que Pierre savait, mais je n'avais pas le courage de le lui demander. Je voulais faire durer ce rêve merveilleux. Je voulais croire, pour quelques jours, quelques heures encore, que Pierre voyait en mon corps tailladé la beauté d'une femme courageuse, authentique, que je pourrais

continuer à l'attirer par mon sens de l'humour, qu'avoir des seins, finalement, ce n'était pas si important.

– J'ai mal à la tête, Pierrot. Je veux rentrer chez moi...

Il a levé les yeux, a semblé accepter mon mal imaginaire (Déjà ? Je pensais que ça ne venait qu'après vingt ans de mariage, ça.). Nous nous sommes levés et avons marché lentement vers mon appartement, en parlant de tout et de rien. Il faisait beau, une merveilleuse journée de juin comme on les imagine, grelottant, pendant les longs mois d'hiver. Il m'a raccompagné jusque devant chez moi, il m'a prise dans ses bras tendrement, silencieusement. J'ai eu envie de pleurer, des gros sanglots lointains, profonds, comme les premières bulles d'une eau qui s'apprête à bouillir. J'ai posé mon front sur son épaule, pour cacher mon regard, pour sécher les larmes qui voulaient s'écouler, je l'ai serré plus fort, j'ai même pressé mes chaussettes bleues sur son torse.

– Je me sens vraiment pas bien, Pierrot, ai-je finalement lancé en m'éloignant rapidement. Je t'appelle.

Il était encore tôt. Suffisamment tôt pour composer le numéro du Dr. Robichaud, pour prendre rendez-vous. Quand il s'agit de médecine privée, c'est fou comme ça va vite. Il pouvait me voir deux jours plus tard. J'ai même eu droit au tapis rouge (« Est-ce que cela vous convient chère Madame ? »). J'ai senti mes côtes se délier, mon torse se libérer doucement de l'étau qui l'étouffait depuis des heures. Je me suis levée, j'ai mis de l'eau dans la bouilloire, et après une douche rapide, les yeux fermés pour ne pas hurler de désespoir à la vue de mes horribles cicatrices, je me suis préparé un café, fort, noir, que j'ai versé dans ma plus grande tasse. Il me faudrait toute ma concentration, il me faudrait un carnet où inscrire les mots importants. Il me

faudrait du courage aussi. Je me suis assise sur mon gros canapé, j'ai saisi le téléphone. J'étais prête.

– Allo papa ? C'est Caro.

– Ah salut Caro, a répondu mon père, forçant un peu sa joie d'entendre ma voix. Comment tu vas ?

– Pas trop bien papa, pas trop bien.

J'ai senti tout de suite que mes problèmes ne l'intéresseraient pas, je l'ai senti dans la seconde de retard qu'il a mis à me répondre, dans cet espace abyssal qui nous séparait, aujourd'hui, hier, depuis si longtemps, dans ses bégaiements, ses sourires forcés, dans sa façon de caresser sa barbe, pour éviter, pour distraire son entourage, dans le désespoir qui se lisait sur son visage crispé chaque fois que maman était mentionnée. J'ai donc à peine entendu sa réponse:

– Qu'est-ce qui se passe, Caro ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Papa, tu le sais, toi, où maman a été la plus heureuse. Je l'ai vu dans tes yeux, chez le notaire...

– Caro, ma petite Caro, tu as l'air agitée ce soir...

D'où ça venait, ça ? La culpabilité n'était pas son genre. D'habitude, il fuyait, il faisait semblant de ne pas comprendre.

– Papa, je ne veux pas parler de moi. Je veux parler de maman. Je veux parler de ses années avec toi. Je veux parler des photos que je regarde depuis qu'on est revenus de Belgique, des photos de vos premières années ensemble, de Julie et moi quand on était petites. Elle souriait tout le temps, maman, elle était rayonnante.

– Je suis désolée Caroline, de vous avoir ...

– Arrête papa !

Je l'ai senti sursauter.

– Je le sais que t’es désolé. Elle le savait que t’étais désolé. Mais t’es parti quand même, non ?

Il est resté silencieux, un silence cette fois saturé de toute son attention. J’ai continué.

– Où est-ce que tu l’as vue être la plus heureuse ?

Il n’a pas répondu. Je l’entendais respirer dans le téléphone.

– Où, papa ?

– Je l’ai brisée, Caroline, ne me demande pas de revivre ça.

Sa voix était plus grave que d’habitude, une voix d’homme et pas de père, son élocution était parfaite. Tout à coup, je me suis sentie grandie moi aussi. Nous nous parlions d’adulte à adulte, d’homme à femme. Pourquoi pas ?

– Votre premier baiser, c’était où ?

– Caroline, s’il te plaît.

– Il y a cette photo de votre voyage de nocces, à New York. Tu sais, celle que tu avais prise en haut de l’Empire State Building ? Ses cheveux volent dans tous les sens à cause du vent. Elle rit aux éclats.

– Je ne sais pas... oui peut-être...

– Il y a aussi la photo de vos fiançailles. Ah la voilà, je l’ai ici. Tu la regardes avec tendresse. Toi aussi t’as l’air heureux...

– Bien sûr que j’étais heureux, qu’est-ce que tu crois !

– C’était où ça encore ? Chez Mamie Duval ? C’est dur à dire parce qu’on voit pas bien la maison derrière, sur la photo ?...

– Je ne sais plus exactement...

– Tu ne sais plus ?!...

– Le Château de Roissy, près de Tournai, je crois...

– Tu crois ?!...

– Caroline, tu es très agressive ce soir. On devrait se parler un autre jour, quand tu seras plus calme.

– Pourquoi, papa ? Pour que tu puisses te réinventer une image ? Pour que tu puisses retrouver tes bégaiements, comme ça y aura plus moyen de te parler ?

– T'exagères, Caroline. Tu sais très bien que nos bégaiements...

– Là on bégaie pas, papa, ni toi, ni moi. Tu sais pourquoi ? Est-ce que t'as une idée ?

– Qu'est-ce que tu veux dire, Caroline ? Je ne comprends rien à cette conversation !

– C'est le bruit de ses talons qui m'a fait tout comprendre. Tu sais, le jour où je t'ai appelé pour t'annoncer la mort de maman. D'ailleurs, t'avais pas l'air si surpris, c'était dingue, comme si tu t'y attendais.

– Caroline, si tu continues, je...

– J'étais tellement en admiration devant elle, tu peux pas savoir. Toute mon adolescence, j'ai étudié ses moindres faits et gestes, ses vêtements, ses coiffures, son maquillage, ses souliers. Je me souviens, pendant plusieurs semaines... je devais avoir treize ans, c'était avant que mes seins ne deviennent grotesques... je me souviens d'avoir essayé de reproduire sa façon de marcher, tu sais, son pas étudié, à la fois dynamique et langoureux.

– Qu'est-ce que...

– Je sais, c'est fou. J'étais déjà poète, je remarquais tout. Alors tu vois, ça m'a pris un peu de temps, j'ai même été contente pour toi au début, j'en ai parlé à Julie. Je lui ai dit qu'il y avait une femme chez toi, que c'était bien. Et puis tout à coup, j'ai compris. Tout s'est mis en place.

– Mais qu'est-ce que tu insinues ?!

– *Insinues*, papa ?! *Insinues* ?!!

Ma voix a frappé dans les aigus, mon corps s'est durci.

– J'insinue que maintenant, y a plein de trucs qui ont du sens. Comme, par exemple, pourquoi tu nous invites jamais chez toi. Je pense que j'ai vu ton appartement deux fois depuis que tu as emménagé à Montréal.

– Tu sais bien que...

– Non, je sais pas, papa. Je ne comprenais pas pourquoi tu étais si distant, alors qu'on vivait dans la même ville, alors qu'on t'avait suivi, Julie et moi. Hein, pourquoi on n'arrivait pas à te rejoindre, t'étais toujours parti, ou tu répondais pas à nos appels. Pendant des semaines. Les mêmes semaines que Claude Prévert, tiens, ses semaines de vacances, que maman ne comprenait pas non plus, elle, à l'autre bout du monde. Pourquoi elle partait comme ça, Claude, toute seule, pendant des semaines. Hein ? Pourquoi ? Et elle partait où ?!

Je criais maintenant, un cri tellement profond que moi non plus, je ne reconnaissais pas ma voix. Une voix forte, directe, une voix riche que j'ai tout de suite aimée. Papa, sa réaction, je m'en foutais. Il pouvait nier, supplier, gueuler, je ne lui laisserais pas un millimètre d'espace pour se débiter. Je jouirais de chaque seconde de douleur que je lui infligeais, sans retenue. Et Claude, son heure viendrait aussi, j'en étais sûre. Julie... Calme, oui, mais avec un fond de rage qui n'attendait qu'une étincelle pour exploser. Et l'étincelle, cette fois, je l'avais.

CHAPITRE DIX

– Je suis prête Docteur Robichaud. J'en veux deux. Et des vrais.

Nerveuse, j'étais assise en face de Robichaud qui, ce jour-là, me semblait plus grand, plus fort, plus autoritaire que lors de notre première rencontre. Un peu déboussolé par mon entrée en matière, il s'est passé la main dans les quelques mèches qui recouvraient sa calvitie (de longs fils traversaient horizontalement son crâne de gauche à droite) sans arriver à formuler une réponse. J'en ai profité.

– Vous comprenez, Docteur, j'en suis sûre. Si vous aviez accès à des cheveux, des vrais hein, des qu'on plante et qui repoussent tout seuls, vous en ... planteriez, non ?

(ça y est, c'est reparti...)

– Euh..

– Alors voilà, c'est la même chose. Sauf que les cheveux, c'est pas grave. On peut encore séduire sans cheveux, Docteur Robichaud, rassurez-vous !

J'ai ri trop fort, je me suis même frappé la cuisse, un geste illogique qui n'a fait que m'enfoncer davantage.

– Mais sans rien, vous savez, pas de rondeur du tout là, même pas une élévation sur laquelle se rabattre, ça fait un peu vide...

Les yeux légèrement écarquillés, Robichaud, qui semblait n'avoir aucun souvenir de notre rencontre passée, s'est raclé la gorge avant de me poser sa première question, celle que je voulais éviter.

– Madame Duval, qu'est-ce que vous voulez au juste ?

– J'en veux deux, s'il vous plaît.

– Deux quoi ?

--Deux rondelets, bien faits, l'air jeune tant qu'à faire, hein ! Au prix qu'ils coûtent, je vais pas me gêner !

Un sourire tendu sur son visage perplexe, Robichaud a finalement ouvert mon dossier.

– Une greffe mammaire, Madame Duval, vous voulez une greffe mammaire ?

– Deux... des vrais...

– Oui, bien sûr, deux.

– Par contre, j'ai un petit problème...

– Vous n'avez pas le montant dont nous avons parlé.

– Bingo !

– Combien avez-vous, Madame Duval ?

– La moitié. J'aurai cinquante mille dollars le mois prochain, après la vente de la maison de ma mère, qui est décé...

– Cinquante mille ?

– Oui ? (interrogation purement nerveuse)

– Vous dites cinquante mille ?

– Oui ?

– Pardon ?

– Quoi ?

Il s'est de nouveau raclé la gorge, a fait semblant de consulter mon dossier, puis, hésitant, il a repris notre dialogue.

– Il y aurait peut-être une solution, Madame Duval.

Il m'a observée, a attendu de voir si j'allais me lancer dans une autre série de répliques incompréhensibles. Mais c'était mal me connaître. Il venait de

parler d'une solution, je boirais ses paroles sans broncher. Rassuré, il a continué.

– Deux fois par année, en novembre et en mai, je me rends en Inde, à l'*Hôpital International de Delhi*, pour faire des greffes de seins. Je suis là deux semaines. La première, je performe les greffes, et la deuxième, je fais le suivi. La plupart de mes patientes sont québécoises. Elles font le voyage jusqu'en Inde pour payer moins cher.

– Combien moins cher ?

– La moitié...

– La moitié ? Alors mon cinquante mille dollars...

– ... couvrirait les frais de l'opération si celle-ci était faite en Inde, oui.

– Tous les frais ?

– Non, pas tous.

– Pas tous ? (réelle interrogation cette fois)

– Non, pas tous.

Il s'impatientait, j'ai senti que je devais réagir.

– Pas l'avion, pas la nourriture, pas les séjours à l'hôtel ?

– Comme je vous l'ai dit, les frais de l'opération.

– Parfait. Qu'est-ce que je dois faire pour m'inscrire ?

– Ma secrétaire vous contactera, a répondu Robichaud en se levant.

Il s'est dirigé vers la porte, a hésité un peu, puis il s'est tourné vers moi.

– Vous devrez signer des documents...

– Oui, oui, bien sûr, ai-je presque crié, soulagée qu'il ne m'ait pas rayée de la liste de ses patientes vu mon côté un peu difficile à gérer.

– Une greffe des seins, Madame Duval, c'est la même chose qu'une greffe du cœur ou une greffe du foie... on ne choisit pas l'organe qu'on a la chance de recevoir.

Il m'a regardée, ou plutôt il m'a fixée (trop, si je peux me permettre), sûrement pour voir si je passerais le test. Je l'ai fixé moi aussi, encore plus intensément. Il a lâché le premier (Ha ! Julie ne le croirait jamais ! Je perdais toujours à ce jeu-là quand on était petites).

– Vous devrez signer des documents à cet effet...

– Pas de choix hein, ai-je hésité un instant...

Je me suis imaginée accoutrée de seins rocamboliques, des longs, des tout petits qui ne valent même pas la peine, des gros... Oh non, pas des gros, ça je ne pourrais pas.

– Dr. Robichaud, ai-je finalement supplié en lui serrant la main, tout mais pas des très gros. Soyez gentil, ne me faites pas revivre ce calvaire.

– Nous ne créons pas de situation perdante, Madame Duval. Les très gros seins, c'est pratiquement impossible à greffer. Ça prendrait bien trop de temps pour connecter tous les tissus.

– Vous me le promettez ?

– Oui, a-t-il répondu en m'offrant son premier sourire. Ça, je peux vous le promettre.

– Alors dans ce cas, je signerai tout ce que vous voudrez.

Je suis rentrée chez moi en sautillant d'un pied sur l'autre comme une petite fille. Les passants, amusés, m'ont souri et contrairement à mes habitudes anti-sociales, je leur ai souri moi aussi. J'ai essayé de communiquer à Julie l'aspect miraculeux de ce qui m'arrivait, mais à chaque nouvelle expression de mon étonnement et de ma gratitude, je me butais contre le mur noir de sa colère, une colère vitriolique qui la rongait depuis que je lui avais raconté ma conversation téléphonique avec papa.

– Quelle salope, j'en reviens pas !

– Tu parles, on va l'écraser, t'inquiète pas. Alors, Robichaud dit que...

– Tu te souviens des soixante ans de maman ? Cette connasse a eu le culot de venir alors qu'elle savait que papa serait là !! Non mais elle est folle ou quoi ?

– Ouais, vraiment. Donc il dit que certaines femmes arrivent à allaiter après...

– Et en plus, elle a fait un discours ! Tu te souviens, on en bavait. Elle était tellement belle.

– Une pute, c'est rien qu'une pute. Enfin, que veux-tu... Alors je pars dans un mois.

Elle n'a pas répondu tout de suite. Je l'ai entendue soupirer.

– Dans un mois ? C'est bientôt. Tu vas me manquer... a-t-elle finalement murmuré.

Mon cœur s'est serré, comme quand j'avais quinze ans et que je sortais le samedi soir, avec mes amis. Elle me regardait partir les yeux remplis de larmes, parce qu'elle devait rester seule avec maman, parce que je ne voulais pas l'emmener avec moi, aussi.

– Mais non, voyons. Je serai juste partie deux semaines, peut-être un peu plus. Et t'as Jean-Pierre maintenant, t'es plus toute seule.

– Oh, Jean-Pierre... On se voit moins. J'ai besoin d'un peu d'air, ça allait trop vite.

Je l'entendais fumer, discrètement. Je la voyais ronger ses ongles comme si elle était assise devant moi.

– Ah oui ? C'est dommage. (Cette fois, juré, j'étais vraiment triste pour elle). Qu'est-ce qu'il a fait ?

– Oh rien, enfin pas vraiment. Moi les hommes, tu sais, après quelques semaines ... je sais pas. Ça devient bizarre, trop intense. J'arrive plus à respirer.

La sonnerie a retenti.

– Julie, c'est Pierre. Il est à la porte. Ça fait trois jours que je lui ai pas parlé. Attends deux secondes.

Je me suis levée, les jambes chancelantes (moi, les hommes, aucun problème...), j'ai ouvert la porte le téléphone collé à mon oreille, pour éviter le moment bizarre des bisous qui n'en sont pas, des embrassades forcées, des silences insoutenables, des « ah salut, entre, oh, excuse-moi, oui, entre donc, bonjour, ça v... , oui ça va bien euh, non vas-y, quoi ? » Donc, pour éviter ce moment absurde, témoin de la médiocrité humaine la plus profonde, du combat entre l'éternellement beau (la voix douce de Julie à l'autre bout du fil) et l'éternellement ridicule (moi), j'ai gesticulé à Pierre de faire comme chez lui ; il a compris, il a aimé ce geste de générosité de ma part. Il a souri.

– Poupée, sois pas triste. D'ailleurs, j'ai une idée. Mon vol passe par Amsterdam. Si tu venais avec moi jusque là, on pourrait rester quelques jours ensemble, dans la région. Ça nous donnerait l'occasion de disperser le reste des cendres de maman, au château de Roissy, tu sais, où elle s'est fiancée ?

– Le reste ?

– Ben oui, l'autre moitié on doit la disperser en haut de l'*Empire State Building*. Tu te souviens, je t'en avais parlé ?

– Ah oui, c'est vrai. Alors on prendrait un vol de New York à Amsterdam ?

--Oui, on pourrait. Puis après, tu me souhaites bonne chance et je vole vers mes nouveaux seins !

Pierre a décroisé, puis recroisé les jambes, pour faire semblant qu'il

n'écoutait pas la conversation, qu'il était vraiment plongé dans son *National Geographic*.

– En novembre ?

– Début. Début novembre. Alors ?

Elle a tiré sur son mégot de cigarette avec la rage du désespoir, sans aucune retenue. Puis, en expirant son nuage toxique, elle a finalement toussé « Bonne idée ! Je pars avec toi ! »

Pierre ne savait plus où se mettre. Il se tortillait sur le canapé comme un vers de terre soudainement exposé à la chaleur du soleil. Je suis tout de suite entrée dans le vif du sujet, l'Inde, les seins vrais, sensibles, prêts à vivre et à aimer. Tout ça, il le savait, on en avait déjà parlé, mais c'était avant, c'était quand on se cachait encore. Maintenant, ces seins, c'était aussi pour lui que j'allais les chercher, ils deviendraient ses bébés, ils feraient partie de la famille.

– Et si je les aime pas ? a-t-il osé, avec un franc courage qui m'a fait retomber désespérément amoureuse.

– Pourquoi tu les aimerais pas ?

– Ben je sais pas... Est-ce qu'ils vont sentir bon ?

– Sentir bon ?!

– Oui, comme toi, comme ta peau. Est-ce qu'ils vont sentir comme toi ?

– Oh c'est mignooooon, ai-je répondu en lui prenant la main. T'aimes mon odeur ?

– Je l'aime pas ton odeur, je l'adore. Il me caressait le dessus des doigts, il les regardait pour éviter de me montrer son visage ému. Tu sens l'air frais, les épices, l'aventure...

– Tout ça ?

– Tout ça. Ah oui, et les aisselles !

Je l'ai giflé. Gentiment. Il a souri.

– Alors, et si je les aime pas ?

– Tu les aimeras, tu verras, ai-je insisté.

– Tu sais, Caro, t'es pas oblig...

– Si, ai-je interrompu, je suis obligée. J'ai plus le choix, Pierrot, il faut que tu comprennes.

Il m'a regardée, il a passé sa main dans mes cheveux. Il avait envie de faire l'amour, je le voyais dans son regard, et moi, il n'en était pas question. L'idée de nos ébats étranges, qui avaient dérapé si vite après l'extase des premiers jours, me donnait envie de vomir. Je ne me montrerais plus nue devant lui sans une paire de seins. Plus jamais.

– Tu sais, j'ai fait semblant, les dernières fois...

– Je sais...

– Je veux plus. Je suis désolée.

– Tu veux plus faire semblant, ou tu veux plus...

– Je veux plus rien jusqu'en novembre, jusqu'à mes seins.

Il s'est levé d'un bond. Son énergie a soudainement changé, comme si j'avais eu une baguette magique et que je venais de lui jeter un sort, comme si un éclair lui avait traversé le corps.

– Mais qu'est-ce que tu veux au juste, Caro ?

Il était furieux, je ne l'avais jamais vu comme ça.

– Quoi ? ai-je répondu, déstabilisée.

– Fais pas semblant de rien comprendre, tu sais très bien ce que je veux dire !

(Qu'était-il arrivé à j'aime ton odeur ?)

– Euh...

– Quand t'auras fini de te moquer de moi, tu me rappelleras ! a-t-il lancé en se dirigeant vers la porte.

– Arrête de faire l'hypocrite, ai-je rétorqué (fière de moi) en le rejoignant en deux grandes enjambées. Comme si t'avais rien à voir là-dedans ! Ça se joue à deux, ces trucs-là, figure-toi !

J'étais maintenant plantée devant lui, les mains sur les hanches, sourcils froncés, prête à l'attaque. Il a été un peu surpris, mais son orgueil était piqué.

– À deux ? À deux ?! C'est qui qui a fait semblant, dans le noir, le dos tourné pour pas être vue ?! C'est qui qui a fait ses petits bruits de pro, ses « oh, aah, oh Pierrot, c'est boooon, vas-y, plus vite ! » ? Hein ? C'est moi ?!!

– Non, mais c'est toi qui as fait semblant de rien voir, c'est toi qui m'as fait des petits câlins après, « ma belle Caro, c'était bon hein, t'as aimé ? » ! Et c'est toi qui reluques toutes les belles blondes aux seins parfaits et qui veut pas l'admettre !

– L'admettre ? L'admettre ?! (Ah c'est drôle, quand il râle vraiment, il parle comme au théâtre !). Je m'en fous des seins des autres, je les vois même pas !

– Oh mon œil, tu déconnes ou quoi ?! T'en baves tellement, c'est gênant !

– J'en bave pas, Caro, arrête ! Tu me fixes comme si j'étais un criminel, tu râles dès que je lève le nez de mon journal. Je les reluque pas, comme tu dis, je regarde un peu, c'est tout.

– Vous êtes tous les mêmes, et vous me faites tous chier ! ai-je crié plus fort que je le voulais. C'est toujours la même rengaine. Je t'aime telle que tu es, ma chérie, j'adore ta cellulite. Ton gros nez, c'est charmant, vraiment, bla, bla, bla... Mais au fond, tout ce que vous voulez, c'est parader avec votre poupée

Barbie !

Il est resté silencieux. Il m'écoutait en fait. Pierre m'écoutait toujours, comment l'avais-je oublié ? Au lieu de me calmer, de mettre les freins sur une colère qui déboulait comme une avalanche, j'ai continué.

– Par contre, nous les femmes, faudrait surtout pas qu'on ose vous dire que vos jambes maigres, on s'en passerait (ça c'était chien, je savais qu'il complexait sur ses jambes maigres, très maigres...), que vos pénis, c'est pas des tuyaux d'arrosage, faudrait apprendre à les utiliser, à faire quelque chose avec, que...

– Arrête Caro, a-t-il lancé presque à voix basse. Ça va, j'ai compris.

Je n'ai pas eu le temps de lui dire qu'il n'aurait jamais dû se mettre en colère, que je déteste la colère des autres, ça me tue, même si la mienne je l'adore, je la vénère comme l'armure du chevalier avant la joute. Je n'ai pas eu le temps de lui dire que je n'aurais pas dû m'emporter, que je ne regrettais rien de ce que j'avais dit, mais que j'aurais dû le dire autrement. Il s'est dirigé vers la porte, il a saisi la poignée et il est parti en descendant les marches deux par deux.

CHAPITRE ONZE

Je ne suis pas allée travailler le lendemain ni le surlendemain. En fait je suis restée chez moi, dans mon lit, couverture sous le nez, pendant une semaine complète. J'ai appelé la nouvelle doyenne, une dénommée Françoise Paris (prononcer « parisse » pour faire distingué) pour l'avertir que j'étais victime d'une grippe soudaine et épuisante. Selon les potins départementaux, Françoise avait obtenu le poste de doyenne en couchant avec tout le monde, littéralement, puisque c'est ma collègue Brigitte Dufault, la spécialiste de Dumas, qui me l'avait confié en admettant qu'elle y avait goûté. Mais Françoise s'est avérée compétente et discrète, qualités qui manquaient à sa prédécesseure. Elle m'a déniché un étudiant au doctorat qui m'a remplacée sans m'appeler toutes les heures avec des questions idiotes. J'ai donc pu m'enfoncer librement dans mon matelas au point d'y laisser une forme quasi permanente qui me donnait la chair de poule quand je me levais, de temps à autre, pour me délier les jambes.

Je ne suis pas sortie une seule fois. Les seuls contacts que j'ai eus avec l'extérieur, pendant cette semaine de profonde réflexion, ont été par téléphone. Sans les visites de Julie, je serais morte de faim. Je l'ai appelée tout de suite après le départ de Pierre, le claquement de la porte d'entrée retentissant encore dans mes oreilles.

– La salope, j'en reviens toujours pas, m'a lancé Julie avant que j'aie pu dire quoi que ce soit.

– Il est parti, Julie. Cette fois, je pense que c'est fini.

– Mais non Caro, il t'adore. Tu dramatises toujours.

– Je lui ai avoué que j'avais fait semblant...

- Semblant ?
- Ben, tu sais, au lit...
- T'as fait semblant ??!
- Oui, quoi ? Ça t'est jamais arrivé ?
- T'es folle ?! a répondu Julie, amusée.

J'ai souri, j'ai respiré pour la première fois depuis le départ de Pierre. J'ai remercié le ciel que Julie soit là, je l'ai imaginée coquine, malicieuse, une boucle de ses beaux cheveux châtain enroulée autour de son index, serrée au point d'en couper la circulation.

– C'est pas de ma faute, Juju, il voulait tout le temps le faire et moi, sans seins, je suis pas capable. Je te passe les détails mais je voulais seulement le faire par derrière, pour qu'il voie pas mes cicatrices, mais par derrière j'aime pas. Autant me passer une revue pour me distraire, parce que niveau plaisir, zéro !

- Wooooo, trop de détails !!
- C'est pas tout.
- Attends, je vais me chercher une cigarette.

Je me suis levée moi aussi, j'ai regardé par la fenêtre, au cas où Pierre aurait décidé de simplement prendre un peu l'air, d'attendre que les émotions passent, de revenir me voir avec un bouquet de fleurs. Mais la rue était déserte.

- Ok, vas-y. Je suis prête.
- Je lui ai dit que les pénis étaient pas des tuyaux d'arrosage, qu'il faudrait apprendre à faire quelque chose avec...

- Huuum...
- Qu'est-ce que t'en penses ?
- C'est fini.

– T'es sérieuse ? Dis pas n'importe quoi, Juju. Je suis pliée en deux, là, sur mon canapé...

– Ben disons que si c'est pas fini, c'est qu'il t'aime vraiment. Ou qu'il est con.

– Il est pas con.

– Non.

– On peut dire ce qu'on veut sur Pierre, mais il est pas con. Hein ?

– Vraiment pas.

– Donc c'est fini.

– C'est fini.

J'ai ordonné à Julie de venir me voir tout de suite, en personne, sinon je me suicidais. Elle m'a promis de passer plus tard, après son cours de natation.

– Tu prends toujours tes cours de natation ?? ai-je demandé, incrédule.

– Ça me fait du bien.

– Oui, mais Jean-Pierre ?

– Quoi Jean-Pierre ?

– Ben, ça fait pas bizarre ?

– Je fais semblant de pas le voir.

– Pardon ?!

– Je mets mes lunettes de natation et je fais semblant de pas le voir, c'est tout. Bon, je passe vers huit heures. J'apporte le souper.

Sur ce, elle a raccroché. C'était ça, Julie. Une palette de couleurs contrastées, à la fois pâles et intenses, sombres et lumineuses, une éclaboussure qui vous tombe dessus sans s'annoncer et qui, une fois répandue, miraculeusement, trouve son harmonie.

Inspirée par son courage, j'ai composé le numéro d'Irma.

– Ma chérie d'amour, mon petit angélu du bon dieu, comme je suis contente de t'entendre !

(Je dois dire, sans vouloir remuer les cendres de maman, que ça faisait différent de « Caroline »...)

– Ça va bien Tante Irma, et toi ?

Ça, je n'aurais pas dû. J'avais oublié le décalage horaire : il était près de vingt-et-une heures en Belgique, Irma devait en être à sa troisième bouteille de vin. Elle s'est mise à pleurer tout de suite.

– Bouhouhou, ma chérie, ta mèmèère...

– Oui, Tante Irma, oui, ai-je interrompu, pour essayer de limiter l'inondation. C'est triste.

Irma sans maman... je ne pouvais même pas croire qu'elle était encore en vie. Elles se voyaient tous les jours, depuis toujours, elles se disaient tout sur tout. C'est d'ailleurs pour ça, plus que pour consoler Irma, que j'avais décidé de l'appeler. J'avais besoin, moi aussi, de tout savoir. J'en avais le droit, non ? Mais avec Irma, il fallait du doigté. Parce que malgré ses vices plus grands que nature, Irma était une femme de principe. Quand elle avait décidé qu'elle se battait pour une cause, elle y allait jusqu'à la mort, comme avec l'avortement. Ça faisait environ dix ans qu'elle s'était jointe au mouvement pro-vie, après avoir vu un reportage à la télé sur le sujet. Depuis, on la trouvait régulièrement, flanquée de deux ou trois autres fanatiques (en général des hommes dans la trentaine ou des femmes de soixante-dix ans), en face du bureau du Dr. Vachon, le vieux gynécologue de Tournai, tout déboussolé de voir les affiches géantes que brandissaient les militants, celles avec les photos de fœtus morts, pour faire peur aux jeunes femmes qui venaient se faire avorter. Vachon se protégeait le visage de sa vieille main veineuse et entraînait dans son bureau le plus vite

possible.

– Mais Irma, avais-je osé un jour, inconsciente de la force à laquelle je m'opposais, Vachon est le seul gynéco de Tournai qui n'a jamais fait d'avortement, tout le monde le sait...

Elle s'était tournée vers moi, avait lentement soulevé son verre de vin (rouge, toujours rouge) en me fusillant du regard, l'avait vidé, d'un coup, malgré le fait qu'elle venait de le remplir. Elle avait tousoté un peu, s'était levée, et avait quitté la pièce comme une grande dame de théâtre, genoux tremblants mais tête haute. Elle avait refusé, au désespoir de ma mère, de m'adresser la parole pendant une semaine complète, jusqu'à ce que j'accepte d'aller la voir pour m'excuser (de quoi ?).

– Ooooooh, ma petite cocotte, comme tu es gentille. Viens donc embrasser ta Tante Irma !

Elle m'avait serrée dans ses gros bras gélatineux, trop fort, et avait versé une larme. Pleine de principes, donc, la tante Irma, mais pas rancunière.

– Elle me manque, ma petite Caroline, tu sais, elle me manque...

Ça, c'était bon signe. C'était rationnel, c'était cohérent. En espérant que ça durerait, j'ai poursuivi mon approche.

– Tante Irma, parle-moi de papa et maman, quand ils étaient heureux...

Elle a inspiré profondément, fort, pour que je l'entende.

– Elle l'aimait, tu sais, m'a-t-elle finalement confié la gorge encore remplie de sanglots. C'était fou. Un drôle de type, ton père. Bourru, barbu en plus – vraiment pas mon genre – mais il avait le tour avec elle, il la mettait à l'aise. On ne la reconnaissait pas, maman et moi, quand elle était avec lui...

– Et lui ? Comment il était avec elle ?

– Aaah, ton père, c'était le grand mystère, a-t-elle répondu tout de suite,

comme si elle attendait cette conversation depuis vingt ans. Il était réservé, c'était dur de savoir ce qu'il pensait. Je me souviens... j'étais jeune à l'époque où ta mère a commencé à l'inviter à la maison, tu sais...

Elle a pris une pause et, dans le bref silence qui a suivi, je l'ai sentie savourer le moment, enfoncée dans son gros fauteuil en cuir, son verre de vin en main, sans aucun doute.

– Quel âge avais-je donc à l'époque... Disons vingt ans, tout au plus... Eh bien vois-tu, il me rendait nerveuse, ton père. J'avais toujours peur de me retrouver assise à côté de lui quand il venait souper parce qu'il était taiseux, et je ne savais pas quoi lui dire...

– Oui, j'imagine. C'est pas un comique...

– Ton père ? Ah ça non !

On a ri, on s'est détendues. Imaginer papa en train de se marrer était suffisamment absurde pour briser la gêne qui planait encore.

– Qu'est-ce qui s'est passé, Irma, entre eux... Pourquoi ça a pas marché ?

Là encore, elle a voulu souligner le moment par un soupir majestueux. J'en ai presque eu mal aux oreilles.

– Oh, tu sais...

– Il y a eu Claude, c'est ça ? ai-je interrompu.

– Comment ça, Claude ? Qui t'a dit...

– Personne, tante Irma, j'ai deviné.

– Claude... Claude Prévert... Quel dommage. Ça l'a tuée, tu sais.

Elle s'est remise à sangloter, des sanglots doux, résignés, des sanglots vrais, que maman aurait trouvés touchants.

– Elle a voulu se cacher la vérité pendant plus de vingt-cinq ans, elle ne voulait pas y croire...

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– On avait tous fini par comprendre, tu sais, même Mamie. C'était devenu évident. Mais ton père niait à en devenir rouge. Non pas que ta mère l'ait jamais confronté, elle n'aurait pas osé, non, elle espérait toujours qu'il reviendrait. Elle croyait à son histoire, son besoin d'espace et tout ça. Mais nous – moi, Mamie et finalement Xavier – on lui avait demandé, et il niait. Il a nié jusqu'au bout...

– Jusqu'au bout ?

– Oui, jusqu'à ce qu'elle comprenne elle aussi. Il voulait que ça vienne d'elle apparemment, il voulait qu'elle soit prête.

– Il voulait ?... Elle lui a parlé avant de mourir ?

– Oh oui, une longue conversation, et pour une fois, il n'a pas nié. Il paraît qu'il n'a rien dit. Il l'a écoutée.

– Comment elle l'a pris ?

– En surface, très bien. Elle semblait calme. Mais moi j'ai su tout de suite qu'elle faisait semblant. C'est dans sa voix que ça sonnait faux. Elle forçait.

Je lui ai demandé combien de temps avant sa mort elle avait parlé à papa, pourquoi elle était allée voir le notaire, est-ce que, Tante Irma, excuse-moi de te demander ça, mais est-ce qu'elle se serait peut-être suicidée... mais Irma m'avait quittée. Elle balbutiait des demi réponses, prétendait ne pas comprendre. Les rôles se sont inversés. Je suis devenue l'adulte, elle l'enfant, je lui ai tenu la main, je l'ai rassurée.

Julie avait à peine mis le pied dans mon appartement que je lui ai tout raconté, trop vite, trop intensément. Je lui ai coupé l'appétit. Les nouilles chinoises qu'elle avait apportées pour le souper, elle n'y a pratiquement pas

touché. Moi par contre, le stress me donne faim. Moins elle mangeait, plus je me jetais sur la nourriture, comme on se plonge dans un bon roman : pour s'évader. Et le roman était délicieux : juteux, délicatement épicé, surprenant aussi avec son mélange de douceur et d'aigreur subtile. Il m'a fait du bien, il m'a fait renouer avec l'humanité, il m'a même fait sourire quelques fois.

– Donc, si je comprends bien, a murmuré Julie, écrasée sur mon lit en dessous d'une pile de couvertures, le visage boursoufflé d'avoir trop râlé, après avoir menti à maman pendant vingt-cinq ans, il s'est mis à nous mentir.

– Pourquoi interrompre une si belle œuvre, hein ? ai-je répondu de l'autre côté du lit, la bouche couverte de sauce aigre-douce.

– Il ment pas vraiment, par contre, a-t-elle continué. En tout cas, pas à maman ni à nous. Il dit juste rien. C'est pas mal comme tactique, tu trouves pas ?

– Irma pense que c'est parce qu'il l'aimait toujours...

Julie s'est redressée, a tourné son visage vers le mien, au risque de se donner un torticolis.

– Oui, mais Irma, tu sais...

– Je sais Juju, Irma et ses romans-photos. Mais quand même, elle dit qu'elle a senti quelque chose de différent chez lui quand il est revenu passer le premier été chez nous, après son déménagement à Montréal. Elle pense qu'il a regretté d'être parti, que Claude Prévert était peut-être belle mais qu'elle était exigeante. Papa, ça l'a vite épuisé. Mais il était trop tard. Il ne pouvait plus revenir en arrière.

Elle s'est rallongée, son visage triste perdu dans des pensées lointaines, des pensées de petite fille, de goûters d'anniversaires, de promenades en vélo, des pensées de solitude aussi, surtout, une solitude terrifiante, innommable

puisque maman n'était-elle pas merveilleuse, papa n'était-il pas attentionné, n'avions-nous pas de la chance de vivre dans une si belle maison, d'avoir de si bons amis, ne devions-nous pas remercier le bon dieu de nous avoir fait vivre en Belgique alors que les petits Africains meurent de faim ? Une solitude comme ça, celle qui vous prend à la gorge et vous tord les entrailles, celle qui vous donne envie de gueuler, d'oublier toute norme sociale, celle qui vous fait fondre en larmes sans raison (« mais enfin, qu'est-ce qu'elle a encore ? »), une solitude comme ça, ça ne se dit pas, c'est indécent.

CHAPITRE DOUZE

– Qu'est-ce qui rend une œuvre... parfaite, Madame Duval ? Je veux dire, vous savez, les grands, Shakespeare, Rimbaud, Verlaine, Hergé ... ceux qui transcendent, ceux que tout le monde a lus, qu'est-ce qu'ils ont de différent des autres ?

J'aurais pu y répondre à cette belle question venant d'un Arnaud en pleine croissance, un Arnaud qui ne semblait plus dégager aucune arrogance, du moins pas dans mon cours. Je commençais à l'apprécier, à l'aimer presque comme un jeune frère, mon cœur se réjouissait de le voir entrer en classe. Sans lui (mais heureusement, il manquait rarement), mon cours était terne, j'avais l'impression de parler dans le vide. J'aurais dû lui répondre. Il le méritait. Mais comment aurais-je réussi une telle tâche quand mon esprit se battait contre un million de pensées contradictoires ? Comment guider une belle âme en pleine recherche du vrai, du beau, de l'éternel quand on est soi-même dans le faux, le laid et le temporaire ? Je l'ai regardé et les seules idées qui me sont venues tournaient autour d'une vengeance contre Claude Prévert, d'un évitement total de relation avec Pierre et/ou d'une crise de rage dirigée contre papa. J'aurais dû fixer mon attention sur Julie, que je redécouvrais avec émerveillement, que j'avais envie de serrer dans mes bras pour tout ce qu'elle m'avait donné ces dernières semaines. Ça m'aurait reconnectée à l'envie de penser, de créer.

– Quelle grande question Arnaud... Si on la laissait de côté pour le moment, hein ? On y reviendra plus tard. D'accord ?

Bien sûr qu'il était d'accord. Il avait le temps, lui. Et il avait confiance. Dans la vie, en moi aussi (quelle idée !). Ça se sentait. Et ça me terrifiait. Parce

que la personne en qui il plaçait cette confiance, celle qui avait étudié pendant des années à la sueur de son front, celle qui avait écrit des vers fous, des mots impossibles, des cris soudains, des larmes solitaires, des rayons de soleils, des roses, des viols, du miel, du coton frais, des main-dans-la-main, « cette poète exceptionnelle, à la voix unique, sourde, généreuse et violente, au tempérament imprévisible mais au génie éblouissant, au génie qui est là, devant nous, déshabillé et donc vrai, tout simplement. » (*Figaro Magazine*, janvier 2007... même Dupuis avait été obligé de me féliciter), celle-là donc n'existait plus.

Pourquoi ? Mais pourquoi avais-je disparu, comme ça, en quelques mois ? Ma personnalité se limitait-elle à un combat contre des seins surdimensionnés ? N'avais-je pas une essence, un moi, une personnalité, un je-ne-sais-quoi de légèrement plus profond qu'un simple dialogue avec un vieux complexe ? N'avais-je donc rien développé de grand, de durable, d'édifiant en la personne que j'étais devenue ? Rien ? Du tout ? Eh bien non. Après trois semaines à m'être regardée dans le miroir de ma chambre, celui placé au dessus de mon meuble à tiroirs, celui qui me regarde même quand je ne veux pas le voir, j'en étais arrivée à ce constat désolant. Enlevez-moi ma paire de seins, et je n'ai plus rien à dire. Promettez-moi de les remplacer par de beaux petits jouets tout ronds qui feront le bonheur des hommes les plus vides, les plus machos, et j'échange féminisme, révolte et poésie pour de la lingerie sexy avec des talons hauts. Voilà qui j'étais vraiment, rien d'autre qu'une adolescente cachée (maladroitement) dans le corps d'une femme. Ça restait coincé dans la gorge tout ça, et ça n'aiderait pas Arnaud.

– Alors n'oubliez pas de travailler sur vos compositions. Gérard, qui me remplacera pendant mon absence, sera un excellent guide, j'en suis sûre. Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois, il ne devrait donc y avoir aucun

problème.

– Est-ce que vous aurez accès à votre courriel ? a insisté Christine, toujours aussi anxieuse.

– Non, ni courriel, ni téléphone. Une vraie retraite, dans les montagnes indiennes.

– Bon voyage, Madame Duval ! a lancé Jean-Pierre, heureux de me voir partir.

– Oui, bon voyage, ont renchéri plusieurs autres. Vous nous manquerez !

– Ils sont chouettes, quand même, a souri Julie quand je lui ai raconté ma journée. T'as de la chance...

Sa voix était mélancolique, une mélancolie qui la suivait comme un brouillard bruxellois depuis le décès de maman, depuis l'absence de Jean-Pierre (« mais non enfin, je m'en fous de Jean-Pierre »). Je me suis assise sur le coin de son lit, je l'ai regardée plier ses vêtements, les mettre délicatement dans sa valise, en piles bien rangées, par catégorie. La mienne, je la ferais au milieu d'un tourbillon d'activités, ce soir, tard. Tout serait mélangé, en boules, tassé.

– Je sais, je sais, a-t-elle ri tout à coup, en me lançant une paire de chaussettes au visage ! Laisse-moi tranquille. C'est plus fort que moi !

Je me suis levée, je lui ai rendu son espace vital. J'ai placé ses oreillers contre le mur, je m'y suis adossée, jambes allongées.

– J'ai parlé à Pierre hier soir.

– Pierre ?

– Ça faisait trois semaines...

– Et tu m'as pas appelée !

– Non, j'aurais pas su quoi dire. J'étais un peu sous le choc.

– Quel choc ?

– Je lui ai dit que c'était fini entre nous.

Elle s'est retournée, les mains sur les hanches.

– Dis-donc, je veux pas te décevoir mais c'est lui qui est parti en claquant la porte, il y a trois semaines, sans jamais te rappeler...

– Je sais.

– Alors pourquoi t'as voulu casser ?

– Parce que je sentais que c'était pas fini.

– Qu'est-ce que tu lui as dit ?

– Que je voulais pas être avec quelqu'un qui faisait semblant au lit.

– Pardon ?!!

– Quoi ?

– C'est pas toi qui faisait semblant au lit ?!!

– Oui, mais il a répondu en mentant aussi. Il aurait dû m'arrêter, me rassurer. J'en avais besoin, et il a pas compris. Il est allé se cacher lui aussi.

– Caro...

– Oui ?

– Arrête.

– Arrête quoi ?

– T'en as pas marre, à la longue ?

– Si, j'en ai marre de toujours me retrouver avec des cons !

– Bien sûr, les cons... Mais ça (et, pour décrire notre façon de dialoguer, elle a gesticulé comme un chef d'orchestre, qui entraîne, qui soulève, qui dramatise) ? T'en as pas marre, dis ? De tout ça ?

– Quoi, nous ?

– Caro, j'ai besoin que tu baisses, que tu fasses des bébés, que nos apparts soient remplis de bruit, de gens, d'amis. Tu comprends ?

– Pourquoi moi ? T'as qu'à baiser, toi !

Elle s'est retournée, a replongé les mains dans sa valise. Son dos s'est courbé, comme si sa colonne se préparait à recevoir un coup, comme si elle pliait déjà, par anticipation.

– Moi ?

– Ben oui, merde quoi.

– Moi je sais pas, Caro. J'y arrive pas.

Elle avait murmuré ces derniers mots, sans me regarder, sans vraiment articuler. Je n'étais même pas sûre d'avoir bien compris. Est-ce qu'elle voulait dire « moi, je sais pas... si j'ai envie de le faire... j'arrive pas... à m'organiser... à choisir le bon mec ? ». Ou voulait-elle dire exactement ce qu'elle avait dit : « j'y arrive pas » ? Je suis restée bouche bée. Je n'osais pas lui demander de répéter et plus je la regardais, plus elle me semblait petite, délicate, fragile, une enfant, triste, si triste.

– Des carottes ! J'ai vu que t'as des carottes dans ton frigo. Je vais nous faire une salade de carottes râpées. Hein ? Ça va nous faire du bien !

– Pardon ?

– Tu veux des carottes ?

Je n'ai pas attendu sa réponse. Je l'ai plantée là, debout près de sa valise, les yeux remplis de larmes, et j'ai foncé vers la cuisine. Je ne voulais pas l'entendre, son histoire, celle qu'elle allait (malgré mes contorsions) me raconter dans quelques instants. D'ailleurs, je la connaissais déjà. J'avais juste à lui dire que ça va, je sais tout, on se retrouve demain à l'aéroport. Une carotte dans une main, une râpe dans l'autre, j'ai commencé à réduire en poussière ce pauvre légume qui ne m'avait rien fait, le plus bruyamment possible, pour que Julie comprenne que les drames familiaux, j'en avais assez, que malgré ce que

prétendent des milliers de livres de soi-disant psychologie, il y a des choses qui ne se disent pas, que réprimer ses émotions, en fait, c'est très bien, c'est une valeur sûre qu'on oublie parfois, que les secrets de famille, je suis pour... Je l'ai entendue bouger, se diriger vers la cuisine. J'ai attrapé une autre carotte, une grosse.

– Tu sais, oncle Edouard...

– Oncle Edouard ?

– Caro !

Les poings serrés, je me suis retournée pour la regarder dans les yeux, pour me forcer à l'écouter. Et là j'ai compris que je n'étais pas folle. Les carottes, c'était une bonne idée. Parce qu'à choisir entre ce légume frais, légèrement sucré, et la détresse que j'ai lue sur le visage ravagé de Julie, je préférais le légume. Et Julie aussi. Mais elle n'avait plus le choix, elle était devant son précipice, on en a tous un. Et elle devait sauter, c'était son heure. Elle devait les enlever, les mains de l'oncle Edouard, elle devait repousser ce corps d'homme qui agrippait ses petits membres tremblants, elle devait lui dire, doucement puisqu'elle n'avait que dix ans et qu'à dix ans on est douce, on est petite, on est charmante, elle devait lui dire d'arrêter s'il te plaît oncle Edouard, qu'elle ne voulait pas de toute cette transpiration, de ces odeurs bizarres, de ces sensations trop fortes, trop vite. Elle voulait lui dire de partir, qu'elle devait faire ses devoirs, lire ses bandes dessinées, jouer au foot avec le voisin, que oui, elle l'aimait, l'oncle Edouard, mais elle ne savait pas qui c'était, cette bête qui l'étouffait, qui lui enfonçait un couteau dans son ventre. Et elle avait besoin qu'il l'entende, l'oncle Edouard. Même s'il n'était pas là.

Alors je l'ai entendue. Je l'ai sentie sangloter dans mes bras, je lui ai caressé le dos, ma petite sœur, que j'avais vue revenir du jardin du haut de mes

quatorze ans, cet après-midi de juin, avec du sang qui coulait entre ses jambes. Elle m'avait regardée, j'avais compris tout de suite. On ne s'en était jamais parlé. Après, elle avait changé. « C'est la puberté » disait maman, « et en plus, elle est anxieuse depuis le départ de papa, que veux-tu ? ». Alors malgré ses tremblements, ses cigarettes, ses notes qui avaient chuté, on avait réussi à bien enterrer la chose. Mais en fait, on avait enterré Julie.

Heureusement, il y avait New York.

C'est elle qui en a parlé la première, après la salade, après les pleurs et les embrassades. Moi, j'y pensais, mais je n'aurais jamais osé.

– On ira au Guggenheim !

– T'as pas envie d'aller voir un autre musée, pour une fois ?

– Non, les autres, je m'en fous. On ira aussi chez *Big Nick's* se prendre un énorme hamburger, avec plein de sauce. Et on ira manger des petits gâteaux chez *Magnolia* !

Elle souriait, emmitouflée dans sa robe de chambre blanche, les yeux brillants d'avoir vu, enfin, l'autre côté de la douleur. Je l'ai quittée. Malgré l'heure avancée, malgré les tâches à accomplir avant le départ du lendemain, j'ai décidé de marcher jusque chez moi. Le ciel étoilé était noir, profond, sans aucune lueur lunaire à l'horizon. L'air était sec, et frais, d'une fraîcheur douce qui, à chaque inspiration, enveloppait mes poumons. Et ceux-ci, comme par magie, se gonflaient d'air avec gourmandise, prêts à dévorer tout ce qui leur tombait sous la dent.

Plutôt que de suivre le boulevard Pie IX, j'ai pris les rues adjacentes, d'Orléans, Charlemagne, Jeanne d'Arc. Pas fort jolies, bordées de duplex en rangées construits à la hâte dans les années cinquante, pour les petites gens,

pour ceux qu'on veut exploiter mais qu'on ne veut pas voir... Je les préfère pourtant au grand boulevard, elles sont plus calmes, plus vivantes aussi avec ces familles qui y habitent, qu'on aperçoit, le soir, quand les rideaux ne sont pas encore tirés. Et ça, j'adore. Je regarde avidement ce qui s'y passe, j'essaie d'imaginer les drames, les passions, les histoires. Je les envie aussi. Ils ont osé, ces gens-là. Ils se sont jetés à la mer, et à ce que je pouvais voir de l'extérieur, du point de vue frissonnant où je me trouvais, ils avaient tous trouvé une façon de nager.

Pierre...

Il me restait ma valise à faire, les plantes à arroser, laisser ma clé chez Janine, ma voisine de palier, pour qu'elle s'en occupe, pour qu'elle ramasse mon courrier. Il ne faudrait pas que j'oublie mon passeport, mes billets d'avion, tous les renseignements sur les hôtels, sur l'hôpital. Mon ordinateur, mes livres, mes chaussures de marche, mes sandales aussi, il ferait chaud à New Delhi, très chaud m'avait-on dit. Voilà, après ça, je serais prête à partir. Et personne ne s'en formaliserait. Pas d'enfants en larmes, pas d'amis à qui je manquerais, pas de parents anxieux, pas de chien traumatisé. Pas d'amant à embrasser, à serrer passionnément.

Au rythme de mes pas, je me suis imaginée le lendemain à l'aéroport, avec Julie. Je nous ai vues passer du bon temps ensemble, à New York, nous quitter en larmes à Amsterdam, fières de nos réussites, d'avoir dit au revoir à maman, d'avoir dispersé ses cendres. Je me suis vue attendre mon avion pour l'Inde, un nouveau destin se dessinant à l'horizon, un nouveau corps. Une nouvelle vie. Julie avait raison. Ce serait une vie plus bruyante, avec des amis partout, des enfants peut-être. Il faudrait prendre des risques, ouvrir des portes. Il faudrait se presser aussi, parce que le temps file, coule, dévale des pentes,

nous court après. Et il est vite, le temps, il gagne toujours.

J'avais hâte de faire ma valise, de m'appliquer, pour une fois, à bien plier mes vêtements. Tout était donc en ordre, tout s'annonçait bien. Tout, ou presque. Dans les images qui se formaient dans mon esprit, il y avait Pierre. Il était là. Pas clairement, pas assis à côté de moi dans l'avion, pas près de mon lit à mon réveil de l'hôpital (« allez, enlève tes bandages, je veux voir ! »), mais il était là. Et ça m'énervait. J'avais envie de secouer mes pensées comme on chasserait une mouche, d'un geste de la main, direct, efficace. Je voulais que pour une fois, il y ait une logique implacable, un déterminisme pur et inébranlable, dans la séquence d'événements qui devaient prendre forme. Pierre, c'était foutu. Ça aurait pu, mais c'était foutu. On avait tout gâché. Ou plutôt, j'avais tout gâché. Je n'en voulais plus de cette histoire qui n'avait ni queue ni tête, de cette amitié bizarre, qu'on n'avait pas su garder parce qu'on était trop seuls tous les deux. On aurait couché avec n'importe qui, on n'en pouvait plus. Tout ça, je le savais. Je lui avais dit à Pierre, l'autre jour. Il était d'accord. J'en étais sûre. Quand il ne disait rien, Pierre, quand les silences se prolongeaient comme ça avait été le cas, ça voulait dire qu'il acquiesçait. Enfin, c'est ce qu'il m'avait semblé. Sauf que quand il m'a dit au revoir, sa voix était douce, et chaude, et anxieuse.

CHAPITRE TREIZE

Je n'en étais pas tout à fait sûre, mais il me semblait que Julie et moi pensions la même chose. Nos expressions faciales avaient un air de famille: nos sourcils froncés, coins de la bouche légèrement tombants, lèvres pincées, et ce regard perdu qui cherche à comprendre.

– Ça doit être la hauteur, ai-je osé, hésitante.

– Oui, peut-être... Ou bien l'horizon, a répondu Julie presque en chuchotant.

Au milieu des milliers de touristes qui se promenaient sur le parapet de l'*Empire State Building*, suivis d'un parfum sucré de vacances, d'une aura collective de relaxation et de joie de vivre, nos mines dépitées détonnaient. Plantées comme deux haricots dans un champ de blé, les poches remplies de la moitié des cendres de maman, nous regardions autour de nous comme si nous venions d'atterrir d'une autre galaxie. Pourtant, dans notre incarnation terrestre, Julie et moi comprenions très bien l'excitation de ces bonnes gens face à la vue extraordinaire de New York qui s'offrait à eux. Qui n'aurait pas les larmes aux yeux, même, face à l'ingéniosité démesurée qui avait poussé les New Yorkais à s'acharner contre les lois de la gravité, à se moquer des limites de l'espace-temps que nous, simples mortels, ne semblions pas pouvoir dépasser ? Qui ne sentait pas sa mâchoire tomber devant le grouillement fou d'une civilisation unique, sophistiquée et intelligente, qui avait bourgeonné, miraculeusement, au sein d'un pays largement conservateur ? Qui ne contemplait pas, du haut de ce building insensé, la vie et la mort avec davantage d'espoir, sachant que, oui, l'humanité peut, parfois, créer de l'extraordinaire ? Et enfin, qui ne tirait pas sa

révérence devant l'unique expression indéniablement réussie du capitalisme débridé, tout comme l'on tire sa révérence devant les pyramides d'Égypte érigées sur le dos d'esclaves ? Certainement pas nous, Julie et moi, qui nous ravissions à chaque visite sur ce parapet maintenant familier. Mais notre regard extra-terrestre ne venait pas de nous, il s'agissait d'une vision d'outre-tombe. La seule et unique forme humaine qui n'aurait pas trouvé cela impressionnant du tout, mais pas du tout, se trouvait chaudement logée dans nos poches. Ses yeux, nous le savions sans l'ombre d'un doute, n'avaient pas vu la beauté qui les entouraient, ils n'en auraient pas été capables.

– Peut-être le vent, a conclu Julie. Ça devait être ça, le vent...

Nous n'avons pas eu besoin d'en dire davantage. La situation était claire. Et critique. Maman n'aurait jamais qualifié sa visite sur l'*Empire State Building* d'un des moments les plus heureux de sa vie. Ce mythe ridicule, elle l'avait construit pour faire plaisir à papa, pour colmater, déjà, la brèche qui s'était installée entre eux, à savoir son horreur des voyages alors que son nouveau mari, cet intellectuel étrange mais brillant, en raffolait. Muettes, en état de choc, nous nous sommes dirigées vers la petite cafétéria afin de nous réchauffer les orteils et de reprendre nos esprits.

– Qu'est-ce qu'on fait, a demandé Julie, les mains serrées autour de sa tasse de café en carton recyclé.

– Aucune idée, ai-je répondu, frigorifiée.

Disperser les cendres de maman dans un endroit qui lui ressemblait si peu me paraissait sacrilège. Je l'entendais déjà se plaindre ou pire, nous infliger son silence insupportable (un silence de mort...) Comme le jour où nous avons oublié son anniversaire, alors que quelques mois plus tôt, nous avons célébré en grande pompe celui de papa, à Montréal, sans elle, photos joyeuses et

enjouées à l'appui. Comment avions-nous pu lui faire ça, alors que nous vivions encore avec elle à l'époque ? Quelle mouche horrible nous avait piquées ? Avions-nous un besoin sadomasochiste de souffrir, par personne interposée ? « Oui », m'avait répondu un psy loufoque, le Dr. Deparnasse, que je voyais à l'époque, « Oui, vous avez une tendance sadomasochiste, ou plutôt purement masochiste. Vous aimez souffrir et vous recherchez des relations qui vous blessent. » J'étais encore jeune, je devais avoir environ seize ans, j'avais donc accepté comme une révélation divine cette perle de sagesse venant d'un homme d'âge mur, qui se croisait et se décroisait les jambes toutes les trente secondes, ce qui me rendait folle et m'inquiétait, aussi, quant à sa propre santé mentale. Toutes les relations désastreuses qui avaient suivi étaient venues prouver cette prophétie, ce qui ravissait le psychiatre dont le cou se gonflait d'aise à chacune de ses interventions. M'aidait-il à sortir de cette merde ? Me suggérait-il d'autres avenues, me montrait-il comment ouvrir de nouvelles portes ? « Il faut s'accepter tel qu'on est » avait été son seul conseil, alors qu'il encaissait mes chèques (ceux de maman en fait), prouvant ainsi à merveille la justesse de son diagnostic.

Julie jouait avec ses cigarettes. Je ruminais. En toute honnêteté, les cendres de maman, ça commençait à faire chier. Qu'est-ce qu'on en savait, nous, où elle avait été la plus heureuse ? Elle ne parlait jamais de ses sentiments, et papa disait n'importe quoi. On pouvait essayer de deviner, tout au plus. Ce voyage à New York nous coûtait une petite fortune, on n'allait pas se mettre à faire les perfectionnistes quand même.

– Je sais, hein, merde, a lâché Julie presque malgré elle. Ras-le-bol à la longue.

– Exactement. Elle n'avait qu'à pas nous inventer des histoires de

bonheur bidon. C'est de sa faute !

– Alors on les disperse, comme prévu.

– Oh que oui. On n'a pas que ça à faire.

Je l'ai regardée. J'avais une drôle de tête.

– Quoi ? a-t-elle tout de suite demandé.

– T'as lu dans mes pensées... J'ai pas eu besoin de te dire que je râlais, tu le savais.

– Et puis ?!

– Ça me fout les jetons. On est trop proche. On va devenir comme maman et Irma !

Elle a éclaté de rire.

– Caro, quand tu râles, tu fronces tellement les sourcils, tout le monde le sait !! Allez, t'inquiète pas.

Elle a baissé le ton, elle s'est rapprochée de moi.

– Moi, c'est ces cendres dégueulasses qui me foutent les jetons. Je m'en fous si elle a été heureuse ou pas, je les jette. C'est contre nature ce qu'on fait. On n'aurait jamais dû accepter.

– C'est pas comme si elle nous avait demandé notre avis, ai-je répondu, sourcils froncés.

– Comment on va faire ?

– Je sais pas, hein. Y a plein de gardes de sécurité.

– Une chance qu'ils ont pas vérifié nos poches!

– Arrête !!

On commençait à attraper un fou rire. On le sentait monter par petits soubresauts spasmodiques.

– On aurait dû les disperser dans mon jardin. J'ai besoin de compost

pour mes roses, a continué Julie, les yeux brillants d'une joie perverse.

– Tu sais quoi ?

– Quoi ? a-t-elle répondu à moitié pliée en deux.

– Maman n'a jamais été heureuse.

–...amais, a-t-elle murmuré, incapable de prononcer le « j » tellement elle se marrait.

– Donc on s'en fout où on les jette ses cendres.

– On s'en fout.

– On devrait faire plein de petits paquets et les envoyer à ses ennemis !

– Hahaha, s'est roulée Julie, ses ennemis, quelle bonne idée !

On pleurait maintenant, on inquiétait même les gardes qui nous lorgnaient de loin.

– Quels ennemis ? a-t-elle finalement balbutié.

On a arrêté de rire pour un moment. On a réfléchi.

– Elle était raciste. Elle aimait pas les noirs.

– Ça fait beaucoup de paquets, ça.

Re-fou rire.

– Madame Pinson, elle pouvait pas la saquer, tu te souviens ? Elle nous envoyait acheter du lait pour pas l'entendre râler pendant une demi-heure.

– Un paquet pour Madame Pinson...

On était pliées en deux, les mains serrées sur nos ventres douloureux.

– Le boucher... comment il s'appelait encore ? Gaston, Joseph...

– Fernand ! Monsieur Fernand !

– Hahahah, est repartie Julie, trop bruyamment à mon goût. Monsieur Fernand ! Oui, elle le détestait mais lui, c'est parce qu'elle voulait le baiser.

Ça, ça nous a coupé le souffle. Le fou rire a disparu instantanément

devant la véracité insensée de ce fait qui ne nous était jamais apparu du vivant de maman. Monsieur Fernand... Le grand, élégant boucher que toutes les femmes tutoyaient, les joues rosies comme celles d'un petit porcelet.

– Tu te rends compte qu'elle a pas baisé, pas une seule fois, après le départ de papa, ai-je lancé sans réfléchir.

Julie a tourné la tête, elle a baissé les yeux. Qu'est-ce que je suis conne, parfois, mais conne. Ça ne faisait pas deux jours qu'elle me faisait la confidence du siècle et il fallait que je foute les pieds dans la merde, que je la piétine en gambadant, comme si de rien n'était. Dans quelle langue aurait-elle dû me dire que elle, en fait, baiser c'était pas son truc et que ça lui faisait tellement mal qu'elle avait tout le temps envie de vomir ? En chinois ? En esperanto ? En braille ? Puisque le simple français, langue de nos échanges les plus courants, ne semblait pas fonctionner, la question se posait.

– Oh, poupée, pardonne-moi, ai-je supplié en lui prenant la main. T'as rien à voir avec maman. Chez elle, c'était un art, la solitude. Toi, t'es destinée au bonheur. Ton histoire, c'est une parenthèse, tu vas voir.

Elle m'a regardée. Elle s'est détendue.

– J'avoue que maman... a-t-elle même lancé, un sourire coquin au coin des lèvres.

– Hein ? Franchement !

– Dans le genre martyre...

– Tu parles.

Elle souriait maintenant. C'était gagné. Elle ne le savait pas encore, mais son cauchemar était fini. D'accord, ça prendrait des mois, des années peut-être, pour la voir se laisser serrer, langoureusement, par son Jean-Pierre, pour la sentir se détendre dans ses bras, portée par la sensualité du moment. Mais

qu'importaient ces mois ou ces années. Elle venait de faire le saut. C'était beau. C'était éblouissant.

– Allez viens, on y va ! a-t-elle ordonné en se levant d'un bond.

Elle avait raison. Nous perdions notre temps, et nos poches étaient lourdes maintenant. Les gardes semblaient distraits, une foule dense se promenait sur le grand balcon, le moment était idéal. C'est Julie (décidément en pleine forme) qui a lâché la première poignée. On s'attendait à ce qu'elle s'envole vers les cieux, dans un élan romantique de libération. On s'attendait à verser une larme ou deux, à nous regarder dans les yeux, remplies de notre amour pour maman et de la fierté d'avoir accompli notre tâche. Mais la poignée lâchée par Julie est tombée en un gros tas sur le soulier d'un touriste. Le monsieur, un Japonais d'un certain âge, était tellement impressionné par la vue qu'il n'a rien remarqué, mais Julie et moi on a poussé un cri horrifié. Les cendres de maman en tas sur le pied d'un touriste japonais ! Quelle horreur !

Il nous fallait du vent. Pas question de tapisser le sol de l'Empire State Building des cendres de notre mère, pas question de laisser ces étrangers la piétiner. Il fallait qu'elle s'envole, bon dieu, elle avait assez souffert. Nous nous sommes rapprochées de la barrière, conscientes que nous devenions de ce fait plus visibles et que nous devrions faire preuve d'ingéniosité. Là, c'est moi qui ai décidé d'agir. Je me suis inspirée du tas sur le pied du touriste. J'ai lâché un autre tas (à cause de mes mains moites, j'ai dû m'y prendre à deux fois...) sur mon propre soulier et tout en faisant semblant de montrer à Julie à quel point je trouvais le *Chrysler Building* étonnant, j'ai fait basculer mon pied d'avant en arrière, l'air distrait. Avec l'aide de la petite brise humide de novembre qui faisait friser mes cheveux dans tous les sens, les cendres ont commencé à s'envoler, une partie vers l'éternel, l'autre renvoyée par à-coups vers mon

manteau noir. Tant pis, nous sommes-nous dit d'un regard entendu, c'était mieux que rien. Nous avons donc adopté cette technique discrète et imprévue, marchant nonchalamment d'un lieu attrayant à un autre. Après environ vingt minutes à nous extasier ainsi, nos poches étaient vides. Nos manteaux étaient couverts d'une poussière grise, mes mains moites avaient créé une pâte aussi désagréable que traumatisante sur mes paumes, les souliers de marche de Julie, flambant neufs, avait l'air de revenir d'une randonnée en forêt, mais nos sourires radieux témoignaient du soulagement que nous ressentions. Nous avons dispersé la moitié des cendres de maman, du haut de l'*Empire State Building*, sans nous faire emprisonner pour terrorisme. L'heure était venue d'aller célébrer.

Après un bref passage dans les toilettes, pour nous laver les mains (quand même), nous nous sommes lancées dans une séance de shopping d'une décadence digne de notre civilisation greco-romaine, nos sens les plus vils en éveil, bouche ouverte, grappe de raisins dans une main, esclaves à moitié nus dans l'autre. Nous avons trop acheté, trop vite, à nous rendre malades (qu'importe, il y a toujours le vomitorium...), nous avons dépassé notre budget au point de ne plus compter. Julie a appelé sa banque, les mains tremblantes d'excitation, pour faire monter sa limite de crédit, tout de suite, s'il vous plaît. Quand la banque a accepté, elle a émis un cri proche de l'orgasme.

Car il n'est pas question de résister aux sandales de cuir jaune vif, celles que l'on admire distraitemment depuis des mois sur Internet, lorsqu'elles apparaissent tout à coup devant vous à un prix abordable. Il n'est pas question non plus de refuser d'acheter une troisième paire de jeans ainsi que les chandails qui vont avec, puisqu'on ne vient pas souvent et qu'il s'agit donc, dans ce cas-ci, non d'une impulsion démesurée mais d'un investissement. Que dire

des colliers au design introuvable, des chaussettes de toutes les couleurs, des t-shirts du musée Guggenheim (nous sommes en visite culturelle, bien sûr) ? Seule une soumission complète apporte la libération. Julie et moi, on le sait. On vient se ressourcer ainsi une fois par année. On vient libérer nos âmes de leurs soucis, de leurs lourdeurs. À la fin de ces quelques jours durant lesquels notre concentration ne flanche pas, nous revenons épuisées mais en paix, sans le sou mais comblées.

La veille de notre départ pour Amsterdam, nous avons dû nous acheter une valise supplémentaire pour notre voyage transatlantique afin d'y loger la lampe de chevet de Julie, ma sculpture en bronze et autres objets quelque peu encombrants. Dans notre extase, nous n'avions pas pensé au fait que nous ne rentrions pas chez nous, à Montréal, suite à notre retraite annuelle. L'Inde m'ayant appelée plus tôt que prévu, Julie avait accepté (« bon, en fait, j'ai pas le choix ») d'aller seule en Belgique disperser l'autre moitié des cendres de maman. Elle prendrait, généreusement (« je suis pas ta bonne, quoi, merde ! »), la grande, très grande valise et elle la ramènerait d'Amsterdam à Montréal, une fois sa tâche ingrate accomplie. Nous sommes donc montées dans l'avion rassasiées, prêtes, chacune de notre côté, à affronter notre destin.

CHAPITRE QUATORZE

Mon arrivée à New Delhi m'est tombée sur les épaules aussi lourdement que la chaleur opprimante de la ville. Les poubelles dans la rue, les enfants hagards, les éclopés, le bruit et le désordre... Retour dans le temps, dans une version exotique du Moyen Âge européen dont je ne connaissais que des histoires et que pourtant je retrouvais, le Moyen Âge des marchés grouillants, du troc, du chaos, avec en plus, ici, les vaches sacrées, les excréments, les odeurs de ghee et de curry. New Delhi c'est hier mais c'est aussi demain, puisque s'élèvent, au dessus de la mêlée, des gratte-ciels plus beaux et plus neufs que ceux des années soixante-dix qui surplombent l'Occident. Un simple trajet en camionnette, pourtant ultramoderne, destinée à nous isoler, nous, les touristes, pour qu'on revienne chez nous et qu'on dise que tout s'est bien passé, que c'était propre, qu'on nous a pris en charge, que nos mains ne se sont pas salies, un trajet d'une demi-heure de l'aéroport à l'hôtel situé en face du complexe hospitalier, a été suffisant pour que j'aie honte. Tout de suite. Honte de moi et de ma culture. Honte d'avoir passé ma vie à me préoccuper d'une partie de mon corps dont, ici, tout le monde se fout puisqu'elle n'est pas essentielle à la survie. Honte d'avoir grandi dans une communauté tellement droguée d'abondance que la chirurgie esthétique n'y détonne pas. C'est la norme. Du coup, ma valise pleine de babioles, j'ai regretté de l'avoir refilée à Julie. J'aurais pu tout donner à ces gens qui n'ont rien.

J'ai eu mal au ventre, mal à la tête. Mes cicatrices me grattaient. Julie me manquait, et Pierre n'était pas là. Il aurait dû être là, Pierre, mon partenaire, celui qui aurait tout compris, la pauvreté indienne bien sûr, indéniable, tragique

parce que urgente, mais aussi la pauvreté désolante de nos vies à nous. Sa main sur la mienne m'aurait reconnectée à la grande aventure, à sa beauté époustouflante puisqu'il y a toujours un regard, un geste de tendresse. Il y a toujours la joie radieuse de l'enfance. Et c'est beau, un sourire d'enfant. Bon dieu que c'est beau.

J'avais prévu deux jours de liberté avant d'entrer à l'hôpital et, une fois installée dans ma belle chambre à air climatisé, allongée, épuisée, sur mon lit frais et propre, j'ai béni le ciel pour la sagesse de cette décision. J'ai même laissé les voix de Pierre et surtout de son ami Jimmy, un moustachu aux cheveux ébouriffés, syndicaliste d'extrême gauche toujours prêt à sauter sur une table pour défendre les droits des opprimés, s'installer confortablement dans ma tête, où je les accueillais dans mes moments de solitude, pour nourrir un dialogue intérieur dont je sortais toujours victorieuse. Jimmy a tout de suite attaqué mon malaise existentiel (« Please, Duval, spare me ! ») en le contrastant à la pauvreté abjecte des oubliés de l'Inde, Pierre m'a défendue et moi, grâce à la justesse de mes arguments, je les ai éblouis tous les deux.

D'habitude, ces débats imaginaires me donnaient de l'énergie. J'aimais m'écouter parler, je me trouvais intelligente, drôle parfois, philosophe toujours. Je m'imaginai séduisante, dans un décor sensuel. Ça me remettait daplomb. Pourtant, ce soir-là, mon théâtre intérieur m'a ennuyée. J'entendais Jimmy me rentrer dedans : « Oh shut up, Caro, you're full of shit ! » Ça aurait été son genre. Et il aurait eu raison. J'étais ici pour une raison précise : me faire opérer à moitié prix. J'avais déjà, depuis longtemps, dépassé les frontières de mes grands principes sur les femmes, le tiers monde et autres théories qui, sur papier au moins, sonnaient juste.

Le lendemain de mon arrivée, j'ai donc fait ce que j'étais supposée

faire : je me suis inscrite à une visite touristique guidée et j'ai quitté l'hôtel dans une autre camionnette flambant neuve, fraîche et équipée d'un guide à l'accent mélodieux de l'anglais des Indes. Je me suis assise à côté d'une new yorkaise à la retraite qui, bien informée, a réussi à nous situer là où le guide omettait de le faire. J'ai vu, le cœur battant devant tant de beauté, les tombes, les temples, le Fort Rouge, sous un soleil à couper le souffle. J'ai écouté avec amusement ma compagne de voyage s'exclamer.

– Oh my God, Caroline, this is just beautiful !

Elle s'appelait Rachel, une belle juive du Upper West Side aux cheveux blancs, lisses et soyeux, une femme pleine de classe, à qui la vie avait tout donné. Je connaissais suffisamment New York, et j'aimais suffisamment le Upper West Side pour avoir reconnu d'emblée l'aura d'un style de vie, d'une communauté qui m'étaient familiers. Je m'attendais donc à voir émerger de cette femme sensible et intelligente la complexe et compréhensible douleur des juifs de sa génération, les rescapés de la guerre, les survivants qui, malgré eux, avaient abandonné leurs frères et sœurs européens à leur sort insensé, ou du moins qui n'avaient pas pu les sauver. Mais Rachel souriait et son sourire était contagieux. Elle ne semblait pas avoir besoin de s'excuser d'avoir été choyée par la vie. Elle était là, près de moi, et elle admirait les joyaux de Delhi les yeux grands ouverts. Je l'observais du coin de l'œil, pour voir si elle se forçait, pour voir si son sourire était sincère. J'ai vu quelques rides de tristesse, une certaine fatigue due à l'âge, au décalage horaire, les traces d'une vie remplie, avec ses deuils et ses moments de solitude. Mais son sourire, oui, il était sincère, et il était profond. J'en ai profité. Je m'en suis imprégnée.

– Yes, Rachel, this is amazing !

Elle parlait le français, mal et lentement, mais je n'étais pas pressée, et

elle en était tellement fière. Alors nous sommes passées de quelques mots en anglais à de longues conversations en un français hésitant mais chaleureux. Car les voyages ont ça de merveilleux qu'ils rapprochent, presque instantanément, les étrangers. Ils nous rendent fragiles et donc ouverts.

– Oh, s'est exclamée Rachel après que je lui aie raconté pourquoi j'étais en Inde. Toi coupé la sein ?

– Oui, Rachel, ai-je répondu patiemment.

– Et vous a nouvelle sein ... prochaine semaine ?

– Eh bien oui, en fait.

Elle s'est tournée vers la fenêtre, a regardé pensivement le grand boulevard que nous descendions à toute allure (on va en écraser un, c'est sûr). Puis, elle a posé, avec douceur, son regard finement ridé sur le mien.

– C'est bon, a-t-elle conclu avec une voix plus grave. Ça doit être... ainsi, une perdu la sein, une autre donne la sein. C'est *balance*... hum...

--... équilibre ? ai-je proposé pour la sauver de son hésitation.

--Oh oui, thank you ! s'est-elle exclamée en riant.

Elle avait été discrète et je lui en étais reconnaissante. Elle avait évité de souligner, comme certains des mes amis et collègues qui y avaient pris un malin plaisir, que ces nouveaux seins proviendraient d'une tragédie, d'un accident, d'un décès prématuré. J'essayais tant bien que mal, depuis que j'avais pris ma décision, d'éviter de laisser mon esprit agité glisser vers des images de jeunes femmes défigurées, rongées par une quelconque maladie. Je me concentrais sur la générosité de la vie, qui ne gaspille rien. Je me disais aussi qu'une fois reconstruite, je serais une personne bien plus utile à la société que l'épave déprimée que je trainais depuis si longtemps. Je m'imaginai impliquée dans des groupes communautaires, syndicalistes, féministes, environnementaux et

autres causes honorables. Je me voyais la main tendue et le sourire facile. Cette chirurgie était décidément essentielle à mon bien-être, autant qu'une opération de la hanche ou qu'un traitement de chimio. Il s'agissait de me sauver, coûte que coûte.

Naturellement, conserver cette certitude intérieure en plein milieu de New Dehli s'est avéré quelque peu difficile. Il a fallu que je fasse abstraction de la misère suffocante qui, malgré les efforts surhumains des agences touristiques, était partout. Et elle faisait mal à voir, pas tant à cause de la souffrance évidente qu'elle générait, car ça on s'y attendait, on n'était pas connes. Par contre, ce qui nous assommait, Rachel et moi, au point de nous rendre muettes, c'est l'énorme distance qui sépare les pauvres de l'aisance et de l'assurance des classes dominantes. Car la distance n'est pas seulement matérielle, elle est plus profonde, enracinée dans une chorégraphie collective dont les gestes contribuent à garder chacun à sa place. Tous les corps en sont imprégnés, jusque dans la façon dont ils respirent. Les basses castes, les intouchables comme nous aimons les appeler dans nos pays riches, pour faire bien, pour montrer qu'on est informé, portent en eux la honte d'avoir manqué leur naissance, d'avoir raté leur arrivée sur terre au point d'être traités comme du bétail. Alors même l'air qu'ils respirent dans leurs poumons serrés, ils n'y ont pas droit. Ils le volent par petites inspirations superficielles, honteuses, cachées dans le haut de leur cage thoracique. Les grands, les Brahmanes et autres classes supérieures, eux, se tiennent droit, le torse bombé vers l'avant, les poumons remplis de l'oxygène qui leur appartient. Alors en Inde, soit on ouvre les yeux (et donc on devient fou d'impuissance), soit on accepte son lot. On respire par à-coups saccadés, avec gratitude, la tête basse, ou on inspire à grandes bouffées, le ventre plein, les yeux fermés. C'est la même chose chez nous d'ailleurs. Nos seins en plastique,

c'est le sari en soie bordé d'or de la grande dame Brahmane. Il faut ce qu'il faut.

L'Inde me quittera vite, et de façon tout à fait inattendue. Remplie des images contradictoires des mes deux jours de visites touristiques, j'ai embrassé Rachel, je lui ai fait promettre de venir me voir tous les jours et j'ai courageusement traversé la rue, ma valise sous le bras, pour entrer à l'*Hôpital International de Dehli* où opérait le Dr. Robichaud. Une fois les portes coulissantes refermées derrière moi, une fois rendue dans le département des greffes, je me suis retrouvée au Québec. Une infirmière à l'accent du Lac Saint-Jean est venue me chercher pour me mener vers ma chambre, une pièce lumineuse, moderne, occupée, derrière une paroi discrète mais efficace, par ma voisine de chambre, une grosse blonde dans la cinquantaine qui mâchait de la gomme d'un rythme colérique. Nous nous sommes tout de suite détestées, une chance incroyable qui nous a épargné l'effort de créer des conversations vides et inintéressantes.

– C'est une patiente de Montréal, comme vous ! m'a lancé fièrement l'infirmière, soucieuse de mon bien-être et soulagée, ça se sentait, d'être entourée de compatriotes.

Nous n'étions pas les seules. Le département des greffes, envahi pour deux semaines de femmes en recherche de nouveaux seins, était rempli de québécoises, leurs maris et amants, pères et mères, frères et sœurs. Bien sûr. J'aurais dû y penser. Quelle femme viendrait en Inde seule pour se faire opérer des seins ? Hein ? Même ma voisine de chambre, laide et détestable, était venue accompagnée de sa mère (même bouche, même tête, même gomme mâchée trop fort). Mais moi, non. Bien entendu. Il fallait que je fasse l'orgueilleuse, la forte, que je repousse tout le monde. Alors que je tournais les talons pour aller

m'effondrer sur le fauteuil en plastique bleu pâle de ma nouvelle chambre et m'apitoyer sur mon sort (une autre de mes bonnes habitudes...), j'ai aperçu Rachel, un bouquet de fleurs à la main.

– Oh Rachel, thank you ! lui ai-je lancé du bout du couloir.

Elle m'a souri, m'a rejointe en quelques pas joyeux. Ma solitude s'est tout de suite évanouie. Je l'ai serrée dans mes bras.

– Je n'ai rien à faire pour ... maintenant, Caroline, a-t-elle répondu quand elle m'a rejointe. Veux-tu ... attraper ... une café ?

– Avec plaisir ! ai-je répondu en glissant mon bras sous le sien.

Nous avons déposé les fleurs dans un vase élégant que nous a donné l'infirmière et sommes parties à la recherche d'une cafétéria. Il y en avait plusieurs. L'hôpital, presque entièrement habité d'occidentaux, était gigantesque. Équipé du *nec plus ultra* de la science et du design, il nous isolait complètement du brouhaha chaotique de l'extérieur. Je m'attendais presque à croiser Pierre, Julie, ou même un collègue de l'université. Rachel n'en revenait pas, elle non plus.

– On dirait que nous ... être à New York ... or something, a-t-elle commenté alors que nous nous perdions dans les couloirs. Quelle ... riche ... dans ce *hospital*.

– M'en parle pas ! ai-je renchéri, plus détendue dans mon élocution puisque Rachel, maintenant, comprenait tout (ou presque). À Montréal, c'est l'enfer.

Sans nous en rendre compte, alors que nous admirions la qualité des matériaux, la propreté des planchers, le choix des couleurs douces et pourtant modernes, nous nous sommes retrouvées dans le département néo-natal, le seul département qu'il fait bon visiter dans un hôpital. Ravies de cette erreur de

parcours, nous avons pris le temps de nous exclamer devant les petits corps emmitouflés des nouveaux-nés, dont les visages encore fripés d'avoir à peine émergé du ventre de leur maman, reposaient paisiblement ou, pour certains, se tordaient de faim, ou de froid, ou de la rage d'avoir été poussés hors de leur doux cocon. À ces petits râleurs, à ces corps minuscules qui, héroïquement, essayaient d'assujettir leur univers, j'ai eu envie de souffler de ne pas s'inquiéter, que même Sartre trouvait que la vie, « ... c'est une panique dans un théâtre en feu. »

Forte de ces réflexions philosophiques, je n'avais pas réalisé que Rachel s'était légèrement éloignée. Elle observait, d'une grande fenêtre au devant de laquelle il y avait seulement quelques berceaux en métal blanc, le sommeil paisible d'un bébé d'environ trois mois, une petite fille toute vêtue de rose, dont le crâne parfaitement rond était recouvert d'une abondante chevelure noire, brillante, scintillante.

– Cette petit bébé est ... de ici, indienne, a chuchoté Rachel.

Honteuse, j'ai presque rougi. Je n'avais même pas remarqué, isolée dans l'ancre de ce milieu aseptisé, que les bébés de la section des nouveaux-nés étaient tous de race blanche. Tous sauf un. Ça ne m'avait pas étonnée puisque l'environnement, dans son entier, était destiné aux occidentaux. Mais quand même, l'effet soporifique du beau et du riche avait fonctionné. Je m'étais endormie, moi, la poète rebelle, la révolutionnaire.

– C'est vrai, ai-je finalement observé. Et elle est plus grande que les autres bébés... Je me demande pourquoi elle est là.

Nous l'avons observée dormir pendant quelques instants, son petit corps soulevé d'inspirations profondes, bienfaitantes. Son visage détendu était angélique. Elle avait de longs cils aussi noirs que ses cheveux, des lèvres

rondelettes, surtout sa lèvre inférieure, bombée, presque boudeuse. Contrairement aux autres bébés, il n'y avait pas de pancarte attachée à la base de son lit, comme si elle n'était là que par accident, en dehors du système bien organisé de cet hôpital d'avant-garde. Nous nous sommes éloignées de son berceau à contre-cœur, poussées par le besoin d'avancer, de passer à autre chose, de quitter, nous aussi, le cocon des nouveaux-nés. La cafétéria, nous l'avons finalement trouvée et, cette fois, nous ne nous sommes pas exclamées devant les énormes fenêtres donnant sur un jardin intérieur, avec une fontaine en céramique bleue, ni devant les délicieuses collations offertes pour deux fois rien. Notre cœur était resté près de ce bébé descendu du ciel, nous n'avons parlé que d'elle.

Je suis retournée dans ma chambre deux heures plus tard pour les prises de sang et les examens pré-opératoires. Grâce à Rachel, je ne me sentais plus seule. Elle avait donné de la chaleur humaine à mon admission à l'hôpital, et je savais que comme promis, elle reviendrait le lendemain. Je me suis soumise à chaque procédure avec confiance, un sourire paisible sur mon visage fatigué. Pour une fois, mon esprit était calme, libéré de tout doute. Je me sentais bien où j'étais. Je ne demandais rien de plus. Dès que j'ai été libérée, je suis retournée au département des nouveaux-nés. J'ai trouvé une chaise dans le couloir, et je me suis assise près de la petite indienne. Elle dormait toujours, mais quelqu'un avait dû lui donner des soins parce que maintenant, elle était tournée vers la fenêtre, vers moi. Je l'ai regardée longtemps, si longtemps que nos respirations se sont synchronisées. Ses petits poumons se soulevaient deux fois tandis que je traînais une longue expiration pour aller la rejoindre au bout de la sienne. Après un certain temps, une infirmière est venue me voir. Elle était de New Delhi elle aussi, et elle m'a demandé, dans un anglais local, si je connaissais l'enfant. Je lui

ai répondu que non, que je la trouvais simplement ravissante, que ça me calmait de la regarder. Elle m'a souri et m'a fait signe de la suivre dans la salle des soins.

– Do you want to hold her ? m'a-t-elle gentiment demandé.

Je n'ai pas eu le temps de protester (euh non, je dois partir, j'ai plein de choses à faire...) que la petite était déjà dans mes bras. Délicatement, l'infirmière m'a montré comment l'accueillir de façon à bien entourer son corps, à bien soutenir sa tête. Mon cœur s'est mis à battre furieusement, comme s'il voulait s'échapper de mon torse, sauter le plus loin possible, se protéger. Je l'entendais frapper de toutes ses forces dans ma poitrine, habitué qu'il était à me voir plier sur demande, me soumettre sans retenue à sa volonté. Mais le poids délicieux du bébé sur mes bras, la rondeur de ses formes, l'odeur de pain d'épice de sa peau toute neuve, de ses cheveux soyeux, le temps qui venait de s'arrêter, le soleil qui semblait être venu éclairer la pièce, malgré l'heure avancée, malgré le fait que, tiens, il faisait nuit dehors, tout cela m'a distraite et, pour une fois, je l'ai laissé battre la chamade, mon cœur, sans bouger d'un pouce, sans broncher.

CHAPITRE QUINZE

Robichaud, grâce aux merveilleux médicaments qu'on m'avait donnés pour me détendre avant l'opération, me semblait terriblement séduisant. Chimiquement joyeuse et sans retenue, je le lui ai dit.

--Robichauuuuud, que vous êtes beauuuuu !

Mon état second ne m'a pourtant pas empêchée de voir une lueur de doute déferler sur son visage inquiet (décidément, c'est pas un drôle, ce Robichaud), le même doute qui l'avait fait hésiter, brièvement, dans son bureau de Montréal, à me parler des opérations à moitié prix en Inde. « Lui dis-je », avait-il dû penser après mon discours nerveux et incohérent, « ou ne lui dis-je pas ? »...

– Trop tard, mon Robichaud, lui ai-je lancé, plus confiante que jamais. Je suis là, et bien là. Et en plus, vous êtes beauuuuuuuu, Robichauuuuuud !!

Mon premier, et d'ailleurs unique, psychiatre belge aurait dû m'aider à saisir l'importance de la retenue, qualité que je ne possédais pas d'instinct et que, malgré nombre d'expériences terriblement humiliantes, je n'avais, par moi-même, pas pu développer. J'ai promis à Robichaud d'y travailler s'il me cousait deux beaux seins.

– Deux. Et des vrais, hein Robichaud. On s'était mis bien d'accord là-dessus, tu te souviens ?

Il m'a ignorée et a décidé d'engueuler l'infirmière pour m'avoir injecté le mauvais médicament. Il avait raison. Elle m'avait donné de la morphine quand elle aurait dû simplement me calmer. Cela n'a pas semblé affecter le cours des choses outre mesure puisque deux heures plus tard, un Robichaud souriant est

entré dans ma chambre pour m'annoncer la bonne nouvelle.

– Je vous opère, comme prévu, cet après-midi Madame Duval, m'a-t-il communiqué de façon tout à fait professionnelle. Nous avons une paire de seins pour vous, et nous devons agir vite. Il faut les greffer dans leur état optimal. Avez-vous des questions ?

Oui, bien sûr j'en avais. Combien de temps durerait l'opération ? Est-ce que ce serait douloureux au réveil ? Y avait-il un risque d'infection, de rejet, pourrais-je allaiter un jour, comme il me l'avait laissé entendre ? Et surtout, bien sûr, de quelle taille étaient les seins qu'il m'avait réservés. J'ai donc tout de suite ouvert la bouche pour lui poser ces questions, mais mon cerveau ralenti n'arrivait pas à en formuler une seule. Il a attendu quelques secondes, puis, voyant que ma gorge grande ouverte ne produisait aucun son, il est parti, déjà préoccupé par sa prochaine patiente. La jeune infirmière du Lac-Saint-Jean, me voyant ainsi figée, a saisi ma détresse. Elle s'est avancée vers moi, a pris ma main droite entre les siennes.

– Ne vous inquiétez pas, Madame, a-t-elle gentiment offert. Le Dr. Robichaud est excellent.

J'ai soupiré. J'ai baissé les yeux.

– Oui, mais les seins, ai-je finalement osé, est-ce qu'ils sont... beaux ?

Elle a souri, s'est assise sur le bord de mon lit.

– C'est drôle que vous me demandiez ça. La plupart des femmes n'osent pas. Pourtant, moi, ça serait la seule chose que j'aurais envie de savoir. Est-ce qu'ils sont petits, gros, pendants, est-ce que le téton est mignon, enfin tout ça, quoi !

Elle a ri, d'un petit rire joyeux qui lui remontait du creux de son ventre.

– Mais les patientes, elles rougissent quand on aborde l'aspect

esthétique. Alors, depuis environ deux ans, Robichaud n'en parle plus. Et moi non plus.

Je lui ai souri. Elle me faisait du bien.

– Est-ce que vous les avez vu... les miens ? ai-je insisté.

– Non, pas moi. Mais je vous garantis qu'ils seront à votre goût. Le Dr. Robichaud est très exigeant.

– Exigeant ? Comment ça ?

– Ah tout à fait, c'est pour ça que les listes d'attente sont si longues. Il n'accepte pas tous les seins qu'il reçoit, vous savez. Parce que parfois, c'est n'importe quoi, hein, faut pas se le cacher !

Elle s'est levée d'un bond, visiblement satisfaite de son intervention. Je n'ai donc pas eu le temps de lui demander comment cette sélection peu naturelle fonctionnait, comment on pouvait rejeter une paire de seins simplement parce qu'un médecin, un homme qui plus est, ne les trouvait pas à son goût. J'aurais pu la rappeler, lui demander de revenir, mais les médicaments faisaient leur effet. J'avais envie de dormir, de tout oublier, de laisser les mains habiles de Robichaud prendre le contrôle de ma vie. Rien n'a d'importance sous l'effet bienfaisant d'un calmant. La vie devient douce, belle, insouciant. Le gouvernement devrait les distribuer gratuitement, dans les boîtes aux lettres. Tout le monde serait heureux, les voisins arrêteraient de s'engueuler, les couples se pardonneraient, les enfants viendraient voir leurs parents plus souvent. Quelle évidence ! Comment se pouvait-il qu'une solution si simple ait échappé à nos dirigeants ?

À moitié assoupie, convaincue que je venais de découvrir la solution aux maux de ce bas monde, je n'avais pas remarqué que Rachel s'était glissée discrètement dans ma chambre. Elle m'a laissée revenir à la réalité en douceur,

patiemment assise près de mon lit.

– Rachel ? ai-je demandé, incertaine, lorsque j'ai ouvert les yeux.

– Hello Caroline, a-t-elle répondu en chuchotant, ses beaux cheveux gris recouvrant partiellement son visage distingué.

– Rachel ... j'ai peur, ai-je répondu, les yeux remplis de larmes.

– Oh Sweetie, don't worry. Tout va être... correct, je vous promets !

De façon tout à fait inattendue, et malgré mes grimaces absurdes pour arrêter le processus, de grosses larmes mouillées glissaient maintenant sur mes joues rouges d'embarras, puisque bien évidemment, je ne pleurais jamais. N'étais-je pas l'aînée, la forte de la famille, responsable de protéger Julie, de rassurer maman, de combler le vide de l'absence de papa ? N'avais-je pas la chance énorme d'avoir une bonne dose de colère qui, même dans les pires moments, ne me faisait jamais défaut ? Ce n'était pas vraiment moi, cette personne mièvre, recroquevillée dans son lit, soulevée de sanglots tout à fait ridicules, reniflex, les lèvres tremblotant vers le bas comme une enfant trop sensible, celle dont on se moque dans la cour de récréation, la pleurnicharde de la classe. Plutôt mourir que de me faire prendre en train de pleurer. Et comme pour toute chose, il suffit de pratiquer ses gammes pour atteindre l'expertise. Alors à force de retenir mes pleurs, j'en étais venue, dès l'adolescence, à pouvoir traverser les plus grandes tragédies (premier baiser raté, seins disproportionnés, moqueries, ruptures) sans verser une larme. Mais là, était-ce les drogues, était-ce le visage doux de Rachel qui semblait incapable de jugement négatif, était-ce la certitude que, pour une fois, je n'entendrais pas le familier « Mais enfin, Caro, calme-toi, voyons ! » ? Qu'importe la raison, les larmes coulaient à flot et, toute honteuse que je me sentais, j'ai dû admettre que cela me faisait du bien. Un vent d'humanité, délicat, effleurant mon âme

meurtrie qui soudainement avait besoin d'être entendue, passait sur mon être pour une fois sans défense. Et je n'ai pas eu envie de l'arrêter.

Rachel m'a saisi la main, l'a caressée sans rien dire.

– Rachel, ai-je enfin prononcé à travers mes larmes. J'ai envie d'appeler Pierre.

– Oh yes ! s'est-elle exclamée en me lâchant la main pour mieux sauter de joie. Bien sûr, il faut, Caro, il faut. Veux-tu que je... faire la numéro ?

J'ai reniflé une fois, deux fois, j'ai fermé les yeux, puis j'ai fait « oui » de la tête. Sur un bout de papier qu'elle m'a tendu à la hâte, j'ai inscrit le numéro de Pierre. Pendant qu'elle le composait en me félicitant, je me suis mouchée le plus fort possible, pour tenter d'effacer toute trace de mon effondrement. Mais c'était peine perdue.

– Allo... allo Bierre ?

– Caro ? a-t-il tout de suite répondu, inquiet. Est-ce que c'est toi ?

– Oh Bierre, ai-je lâché en recommençant à pleurer de plus belle, tu me banques, Bierrot, tu me banques braiment fort.

– Est-ce que tu pleures, ma Caro ? l'ai-je entendu murmurer, amoureuxment, dans mon oreille bouchée.

– Ben non, boyons, qu'est-ce que tu penses ?

Il a ri, il me semblait tout proche, j'aurais pu le serrer là, sur le bord de mon lit.

– Caro, tu me fais plus jamais ça, hein ? Tu me quittes plus jamais, tu m'entends ? Promets-le moi, tout de suite. Je veux en profiter tant que t'es faible.

– Bromis, mon amour, lui ai-je offert spontanément. Dis, tu me bardonnes ?

– Ben bien sûr, voyons.

Il a pris une pause, brève, quelques secondes au plus, mais interminable aussi.

– Caro...

– Oui, mon Pierrot, ai-je répondu, les sinus enfin dégagés.

– Je t'aime.

Là, Rachel a eu peur, parce que mon visage a changé de couleur, et mes pleurs ont doublé de volume.

– Ça va, Caro ? m'a-t-elle demandé en se rapprochant de mon lit, dont elle s'était éloignée pour faire semblant qu'elle n'écoutait pas.

– Moi aussi je t'aime, Pierre. Je t'aime tellement.

Rachel étant rassurée, j'ai continué.

– Je me fais opérer dans une heure, tu sais.

– Je sais...

– Comment ça, tu sais ?

– Je devrais pas te le dire, mon amour, mais j'ai une super bonne nouvelle. Julie arrive à New Dehli ce soir. Elle m'a appelé hier et elle en pouvait plus de te savoir seule à l'hôpital, alors elle s'est trouvé un billet d'avion et elle devrait être près de toi demain matin, après ton opération.

– Julie... comme c'est gentil, ai-je répondu rêveusement. Pierrot, est-ce que tu sais si elle s'est débarrassée des cendres de maman ?

Là, j'avais Rachel dans la paume de la main. Elle m'a regardée avec des yeux bien ronds, les yeux de la curiosité piquée, les yeux de l'obsession. Ça la rajeunissait d'ailleurs. On aurait dit une adolescente.

– Ok, là tu vas trop loin. Elle m'a fait jurer de ne rien te dire si tu appela.

– Tu peux pas me faire ça, Pierrot, c'est trop chien...

Pierre est incapable de garder un secret. Il s'est tout de suite ramolli, à la grande joie de Rachel qui attendait, impatientement, que je raccroche pour tout lui raconter.

– Tout... depuis la départ... no, début, a-t-elle insisté, après avoir rapproché de mon lit la chaise en plastique bleu.

Tout, c'était beaucoup trop pour la petite demi-heure qui nous restait avant l'opération. Tout, c'était aussi impossible. Pas ici, pas comme ça, pas maintenant. Alors ce que Rachel a entendu, c'était Maman et Irma, papa et Claude, et Julie qui était supposée disperser les cendres de maman, discrètement, au château de Roissy avant de prendre quelques jours pour faire le tour de la famille. Mais ma belle, grande, merveilleuse Julie avait changé d'avis à la dernière minute. Elle était passée voir Claude Prévert, tiens, pour lui dire un petit bonjour. Et là, Pierre s'était amusé, il en avait rajouté, pour le plaisir. Il n'avait pas pu s'empêcher de décrire Julie narines dilatées, fumantes, entrant d'un pas décidé dans la lingerie Prévert. Elle aurait apparemment tendu la main à Claude en signe de paix, lui aurait faussement souri et, une fois proche de son visage radieux, de sa robe Yves Saint-Laurent, de son parfum envoûtant, de ses jambes de star et de ses seins parfaits (bien sûr), elle aurait saisi une grosse poignée de cendres de la poche de son manteau et elle l'aurait jetée en hurlant (là, il avait sûrement exagéré) sur une Claude Prévert en état d'apoplexie.

Rachel a ri aux éclats en frappant des mains. L'infirmière du Lac-Saint-Jean aussi, captivée par le récit. Et ma chambreuse, cachée derrière son mur, a mâché sa gomme plus furieusement que d'habitude. Une salope de plus qui se fait démolir, ça fait du bien à tout le monde, c'est thérapeutique.

Je suis donc partie comblée vers la salle d'opération. J'avais parlé à Pierre, mon Pierre que je n'avais jamais vraiment quitté, Julie était en route vers New Dehli pour venir me voir, pour venir m'aider et, d'ici quelques heures, j'aurais des seins normaux, vivants, magnifiques près de mon cœur qui battait depuis peu d'un rythme nouveau, d'un rythme joyeux.

CHAPITRE SEIZE

La nature humaine est bien étrange. On pourrait penser, il serait même logique d'imaginer, qu'un être humain comblé par la vie, se réveillant d'une opération tout à fait réussie – une chirurgie esthétique qui plus est, donc superflue, donc extravagante et d'autant plus miraculeuse – on pourrait s'attendre à ce que ce même être humain communique à son entourage, suite à cette chirurgie, un sentiment de gratitude, d'ouverture face à la vie qui le rendrait plaisant, insouciant même. Mais non. Cette personne pourrait tout aussi bien ouvrir les yeux sur le monde réel et se concentrer, dès les premières secondes d'éveil, sur les poils qui sortent du nez de l'infirmier penché sur elle pour lui apporter des soins.

« Il est moche ce mec » ai-je ainsi pensé en regardant (de trop près à mon goût) les narines gigantesques de mon infirmier doux, attentionné et tout à fait compétent sans qui, d'ailleurs, je serais probablement morte. Voilà à quoi se résumait ma contribution à la grande aventure de la vie. Dans mon état nature, durant ce bref moment où ma raison ne contrôlait pas encore mes pensées, la seule idée qui me soit venue a été « Il est moche ce mec. » Heureusement que le visage de Julie n'était pas loin. Ses grands yeux verts m'ont tout de suite ancrée dans l'amour inconditionnel qu'elle me portait. Je n'ai pas eu besoin de lui confier mon effroi face à la médiocrité de mon existence, je savais déjà qu'elle aurait trouvé les mots justes pour me calmer, pour me dire qu'elle le savait, elle, que je ne valais pas grand chose du point de vue de l'univers mais que pour elle, j'étais tout.

– Ça va, Caro ? m'a-t-elle demandé gentiment.

Encore sous l'effet de l'anesthésie, je lui ai souri en guise de réponse.

– J'ai vu Robichaud, et il a dit que tout s'était bien passé. Il passera te voir demain matin.

J'ai eu envie de pleurer de nouveau (ça devenait une habitude), de soulagement cette fois-ci. Après ces mois, ces années de doute et de souffrance, se pourrait-il que l'histoire de mes seins se termine ? Pourrais-je commencer à en parler au passé, à utiliser cette expérience pour aider les autres, avec la distance de celle qui a vaincu, qui est passée à autre chose ? Une douleur grandissante sous les seins, là où une nouvelle série de cicatrices frottait contre mes côtes, m'a ramenée à la réalité. Il faudrait d'abord me remettre, découvrir puis apprivoiser mon corps. Il faudrait retrouver Pierre, retrouver ma féminité. Je n'étais pas encore sortie de l'auberge.

Après ces quelques moments de lucidité, je me suis retrouvée dans les bras de Michel Rancourt, mon premier amour, alors que nous nous embrassions dans sa chambre, furtivement, espérant que ses parents, occupés à s'engueuler dans la cuisine, ne s'apercevraient pas que nous avions disparu. Il aimait mes seins et moi, quand j'étais avec lui, je les aimais aussi. Sauf que, nous le savions tous les deux, il ne pourrait jamais l'admettre. Il lui faudrait (c'était une question de survie) continuer à se moquer de moi avec ses amis. Il devrait aussi cacher, à tout prix, l'existence de notre relation. Tout ça, nous n'en avons jamais parlé, c'était sous-entendu. Et (pas bête), j'étais entièrement d'accord avec ce pacte silencieux. Je l'aimais trop pour lui faire subir l'humiliation publique d'admettre que nous étions ensemble. Mais quand j'étais dans ses bras, je me foutais bien des coups que je prendrais le lendemain. J'étais joyeuse, mon corps ondulait contre le sien, le temps s'arrêtait.

Des bras de Michel Rancourt, la morphine m'a emmenée dans ceux de

Pierre, mais les rêves étant ce qu'ils sont, Pierre s'est vite rassis au bureau à côté du mien, en classe de terminale. Je lui faisais passer des mots d'amour, derrière le dos de Monsieur Petit, un acte d'une bravoure inouïe, mais il les laissait s'empiler sur son bureau. Intriguée, j'ai baissé les yeux vers mon torse, pour voir si Pierre aussi voulait éviter d'être associé à cette aberration de la nature, mais j'avais de beaux seins tout à fait normaux. Lorsque j'ai relevé la tête, j'étais à Montréal, dans son appartement. Pierre n'était pas là. Je me promenais d'une pièce à l'autre, rassurée de retrouver les peintures de museaux, les statuettes en tous genres, le désordre familial. L'absence de Pierre ne me faisait pas peur. Je sentais sa présence. Il reviendrait bientôt.

Je ne me souviens plus exactement de la séquence hallucinatoire qui a suivi, mais des images de vacances à la mer avec papa et maman, lorsqu'ils étaient jeunes, encore ensemble, encore apparemment amoureux, des images d'un bonheur époustouflant à jouer dans les vagues, à dévorer une crème glacée, à rire aux larmes avec Julie, me sont revenues. Des images de doute aussi. Le visage crispé de papa, peu avant son départ... Qu'est-ce qu'il avait donc à s'emmurer comme ça dans son silence ? Était-il à ce point troublé par l'apparition de mes seins gigantesques ? Il ne m'embrassait plus le soir, pour me souhaiter bonne nuit, il n'osait même plus me regarder. Des images de culpabilité aussi, plein, comme un film qui ne finit jamais, qui reprend sans arrêt à la case départ. Maman, bien sûr, Julie et son regard perdu, mais aussi Monique, mon amie du primaire à qui j'avais volé des bonbons un jour. Ou Laurence, une copine d'adolescence, que j'avais critiquée lâchement, parce que je pouvais. Elle était la seule, avec son acné, sur laquelle j'osais m'acharner.

– Caro ?... Caro ?

Julie essayait de me réveiller, à la demande du moche infirmier.

– Il faut qu'elle boive un peu d'eau. Il faut l'assoir aussi.

Malgré l'énorme fatigue qui m'écrasait toujours, j'ai accueilli ce réveil brutal. La vie est douce lorsque nos rêves sont plus terrifiants que l'absurde réalité. Je me suis donc assise, j'ai bu un verre d'eau, je me suis levée pour faire quelques pas.

– Je veux les voir, ai-je balbutié à l'infirmier.

– Pas avant deux jours au moins, Madame Duval, a-t-il répondu fermement. Il faut attendre que l'inflammation diminue ou vous serez déçue.

J'ai regardé Julie. Deux jours ? Autant me demander d'attendre dix ans.

– Ils font ça aussi pour les liftings, Caro. C'est de routine, pour éviter que les gens paniquent.

J'ai résisté. J'ai appelé mon héros intérieur. J'ai levé le poing. J'ai demandé, de ma voix la plus ferme qu'il me laisse au moins me regarder vite devant un miroir, juste pour voir ma silhouette ? « S'il vous plaît, Monsieur ? » Impressionné par une telle force de caractère, l'infirmier m'a fait un signe de la tête vers le miroir de la salle de bain. Je m'y suis rendue seule, chancelante mais déterminée. Et tout de suite, j'ai poussé un cri de joie. Sous ma jaquette d'hôpital, sous ma robe de chambre rose pâle que l'infirmière du Lac-Saint-Jean m'avait donnée à mon arrivée (la médecine privée a ses avantages), se dressaient deux courbes parfaites, ni trop rondes, ni trop plates, ni trop hautes, ni trop basses, ni trop distantes l'une de l'autre. Deux seins, sans aucun doute adorables, se pointaient fièrement sous bandages et vêtements. J'étais sauvée.

Le lendemain matin, docile, j'ai fermé les yeux lorsque mon infirmière attitrée a retiré mes bandages pour l'examen de Robichaud, et j'ai regardé par la fenêtre pendant la visite de ce dernier, brève bien sûr, mais rassurante.

– Bien, bien, Madame Duval. De belles cicatrices, pas d'infection. Je

suis satisfait, a-t-il conclu, entouré de plusieurs étudiants. Sylvie (ah, c'était son nom, la jeune du Lac-Saint-Jean), nettoyez le tout et changez de bandage. Je repasserai demain matin.

Et pendant que l'alcool brûlait légèrement le contour de mes nouveaux seins, pendant que Sylvie me posait des bandages propres, de longues bandes de gaze ultramodernes qui s'attachaient à la peau avec la légèreté et la douceur d'un nuage, j'ai refermé les yeux.

– Bravo, Madame Duval ! Les quarante-huit heures qui suivent l'opération, c'est pas joli joli, ça c'est sûr. Mais ça ne dure pas, vous verrez. Vous serez très contente.

Être sage à ce point, ça n'était pas dans mes habitudes, mais je l'ai fait avec plaisir, avec les palpitations de l'enfant qui ne touche pas aux cadeaux de Noël placés sous l'arbre avant la fête, pour ne rien gâcher. Je voulais découvrir mes seins selon les règles de l'art, en compagnie de Julie et de Rachel, le jour où Robichaud me donnerait le feu vert. Pas une minute plus tôt. Je voulais l'expérience totale, partagée, l'orgasme complet, une première pour moi qui me satisfaisait, depuis toujours, d'une solitaire masturbation.

Quand Julie et Rachel sont arrivées, j'étais radieuse.

– Alors raconte, Julie, ai-je lancé, dévorée de curiosité, raconte ce qui s'est passé avec Claude !

Pour allier plaisir et convalescence, elles m'ont emmenée à la cafétéria. Nous nous sommes assises dehors, dans le jardin intérieur, bercé d'une chaleur matinale encore agréable, encore dénuée de l'oppressive humidité de l'après-midi.

– Je sais pas ce qui s'est passé, a commencé Julie, J'avais emprunté la voiture de Xavier, j'étais passée voir Irma, on avait pleuré ensemble, on avait dit

au revoir aux dernières cendres de maman. J'avais même accepté de boire une bière avec elle, une Leffe. Il était dix heures du matin, imagine.

– Alors c'est ça, t'étais saoule ! ai-je ri en faisant un clin d'œil à Rachel.

– Oh yes, a-t-elle acquiescé !

– Même pas, a répondu Julie. J'ai pris deux gorgées, pour lui faire plaisir, et je suis partie. Mais je te jure, une fois dans la voiture, c'est comme si quelqu'un d'autre avait pris le volant. J'ai tourné sur la rue des Chapeliers, je me suis retrouvée sur la Grand-Place, et là, tout naturellement, j'ai descendu la rue de l'Yser jusqu'à *Chez Madame Prévert* ! J'ai même pas eu le temps de réagir que j'étais déjà dans le magasin !

Elle a pris une grande inspiration et, Rachel et moi l'avons tout de suite remarqué, son visage a changé. Il s'est allumé d'une lueur machiavélique, d'un incendie intérieur qui, visiblement, n'attendait rien pour se rallumer. Nous étions pendues à ses lèvres.

– Et là, quand j'ai vu son sourire faux, quand je l'ai vue s'avancer vers moi d'un pas sûr, comme si elle n'avait rien à se reprocher cette salope, là, j'ai su que je ne reviendrais pas en arrière. J'ai carrément senti mon dos se redresser, mes épaules reculer vers l'arrière, pour bien me placer, comme si je m'apprêtais à faire un saut olympique (Pierre avait raison ! Elle en remettait.). Je me suis approchée d'elle, je lui ai tendu la main comme pour lui dire bonjour.

Elle a souri.

– Ça c'était pas mal, hein ? Faire semblant de lui dire bonjour ?

– Oui, oui, avons-nous répondu, Rachel et moi, pendues à ses lèvres.

– Bon, alors je lui ai tendu la main et quand elle a été assez proche, bingo, une grosse poignée de cendres dans les narines ! Elle a éternué cinq fois, pliée en deux devant moi !

On a applaudi en criant. Les gens nous regardaient, mais on s'en foutait. Ça faisait trop de bien, même à moi pour qui chaque exclamation était douloureuse.

– J'en ai même rajouté une petite pincée dans son chignon, juste pour le plaisir.

– Bravo, ai-je répondu, les yeux humides d'avoir trop ri. Et puis, après ?

– Ben, après, rien. Je suis remontée dans la voiture et je suis rentrée chez Xavier. J'ai rien dit à personne.

– C'est bon comme ça, a osé Rachel. Dire rien. Elle mériter ça, oui ?

– Ah ça oui, a renchéri Julie.

Nous nous sommes regardées, toutes les trois, silencieusement. Il n'y avait plus rien à ajouter. Pour Julie et moi, c'était la fin de notre relation avec maman. Ça prenait à la gorge, ce vide, ça avait de la force. Pas besoin d'en discuter ; même sans nous regarder, nous savions. Nous savions aussi que Claude couverte des cendres de maman marquait la fin de notre relation avec papa. Pas une grosse perte vu ses absences, mais quand même. C'était gai d'espérer, c'était chouette de prendre le téléphone, fébrile, pour voir si cette fois, ça allait sonner juste. Qu'allions-nous faire maintenant, elle et moi ?

– Allons voir le petit fillette à la ... nursery, oui ? Caro, dis à Julie le fillette, a lancé Rachel pour briser le silence.

Julie m'a regardée, curieuse. J'ai raconté le petit corps doux et potelé du bébé sur mes bras dénudés, son visage angélique contre mon cœur, sa beauté époustouflante. Elle a écarquillé les yeux, je voyais les veines rouges normalement cachées sous ses paupières. Qu'était-il arrivé à sa sœur, qu'était devenue la féministe d'avant-garde qui parlait, dans sa vingtaine, de commencer un mouvement radical au sein duquel toutes les femmes affirmeraient leur

libération sexuelle en se faisant faire une hystérectomie. Chaque nouvelle membre serait photographiée à côté de son utérus, le poing levé. Elle me laissait seule quelques jours, et je me transformais en génitrice romantique au discours rose bonbon.

En guise de réponse, je me suis levée.

– Viens Julie, tu vas voir, ai-je dit simplement. Elle est vraiment mignonne.

Grâce à l'infirmière de garde, une parisienne qui visiblement s'ennuyait à mourir, nous en avons appris davantage sur le bébé. La petite Napi âgée, selon l'estimation des médecins, d'environ trois mois, venait de l'orphelinat catholique des *Sisters of the Holy Spirit*, deux rues derrière l'hôpital. De temps en temps, quand un enfant était malade, l'hôpital le soignait sans frais. Napi avait dû être hospitalisée car elle souffrait d'une forte bronchite qui affectait sa respiration. Mais elle allait mieux maintenant. Elle retournerait bientôt à l'orphelinat.

Julie a tout de suite perdu le contrôle. Ses joues ont rosé, son sourire s'est adouci, sa voix a adopté le velours d'une enfance qu'elle n'avait jamais connue, une enfance sucrée, chaleureuse, une enfance enveloppante. Rachel m'a regardée, avec le regard de quelqu'un qui sent l'importance du moment. Une transformation s'opérait en nous malgré les murs de résistance que nous avions, brique par brique, érigés autour de nos cœurs frileux. Et Rachel en savourait chaque moment, discrètement.

Napi était éveillée. Elle nous regardait de ses grands yeux noirs, intriguée. Rachel, abandonnant un instant sa bonne éducation new yorkaise, s'est contorsionnée pour essayer de la faire sourire, mais elle n'est arrivée qu'à lui faire plisser les yeux. Cette grimace minuscule, l'air sérieux qu'elle donnait au visage du bébé, encore vierge de l'effet corrosif de la vie, nous la rendait

d'autant plus attachante. Nous nous la sommes passée, soucieuses de l'accueillir dans nos bras le plus délicatement possible et chacune à notre tour, nous avons fondu d'amour. Nous serions restées là, à nous exclamer, pendant des heures si cela n'avait été de la routine de l'hôpital. Les heures de visites achevaient, les repas devaient être distribués, les soins apportés. Nous avons quitté le département néo-natal en nous promettant de revenir le plus vite possible.

De retour dans ma chambre, après avoir embrassé Rachel et Julie, après les avoir remerciées chaleureusement de leur visite, j'ai reçu la grande nouvelle. Robichaud passerait le lendemain matin et si tout suivait son cours, si l'inflammation continuait à se résorber, si aucune infection ne se déclarait durant la nuit, je pourrais, pour la première fois, voir mes nouveaux seins. J'ai passé la nuit à en rêver, des rêves trop proches de la réalité qui se sont tous déroulés dans ma chambre d'hôpital, avec Robichaud qui avait une barbe et qui s'excusait d'avoir oublié de greffer le deuxième, avec Rachel qui se mettait à pleurer parce qu'elle en voulait une paire pour sa fille. Je me suis réveillée dès les premiers bruits d'activité diurne, les chariots dans le couloir, les voix des infirmières qui commençaient leur shift. J'aurais pu ouvrir ma robe de chambre toute seule, tirer un peu sur les bandages, regarder du coin de l'œil, juste pour voir. Mais je voulais que ce moment soit gravé dans ma mémoire comme le début de ma nouvelle vie. Et dans cette nouvelle vie, plus de solitude, plus de raccourcis.

Je n'ai d'ailleurs pas eu à attendre bien longtemps. Robichaud est arrivé à sept heures tapantes, il a approuvé l'évolution de la guérison, il m'a dit que dès que je serais prête, je pourrais les regarder. Je l'ai remercié, je lui ai dit que j'attendrais encore un peu que ma sœur arrive, que ça ne devrait pas tarder. Et dès qu'il est parti, je suis allée m'asseoir dans le couloir, pas loin de l'ascenseur.

Je voulais être là quand Julie et Rachel en sortiraient, je voulais leur annoncer tout de suite.

Elles sont arrivées vers huit heures, et ensemble, solennellement, nous nous sommes rendues dans ma chambre. Elles m'ont félicitées, j'ai fait semblant d'être tout à fait prête mais, alors que je dénouais doucement ma robe de chambre, j'ai eu un moment d'appréhension. Le regard intense de Julie et de Rachel, le silence de mort qui régnait tout à coup dans ma chambre, la peur de l'après... Je me suis raisonnée. D'ici quelques instants, leurs cris de joie me perceraient les tympans, les infirmières arriveraient en courant, ma chambrreuse gueulerait « Moins fort ! ». La vie reprendrait son cours dans la joie et la célébration. J'ai donc continué à me dévêtir, j'ai délicatement décollé le bandage fraîchement posé, sans baisser les yeux et je me suis retournée d'un coup en souriant, soulagée.

Ce n'est pas la réaction de Julie, pourtant étrange, qui m'a indiqué que quelque chose clochait. Elle a émis un son bizarre, comme un vomissement sec, un spasme gastrique mi-comique, mi-inquiétant. Mais rien là d'étonnant. Julie réagissait toujours de façon imprévisible dans les moments de stress. Non, c'est plutôt le regard impassible de Rachel, un regard soudain dénué d'humanité, figé dans l'instant, un regard que je n'avais jamais vu sur son visage dont les rides n'exprimaient que bonté et générosité. C'est cette expression artificielle, comme celle d'une marionnette peinte à la main, qui m'a donné des frissons.

Elles n'ont rien dit. Elles ne m'ont pas regardée dans les yeux non plus. Elles fixaient mon torse, sans broncher, comme si elles avaient vu un fantôme. Alors, finalement, le dos couvert d'une sueur froide, j'ai baissé les yeux. Et j'ai vu, sur mon corps encore rougi par les effets de la chirurgie, bien greffés, sans inflammation ni infection, deux petits seins bruns.

CHAPITRE DIX-SEPT

Quelques mois auparavant, j'aurais tout cassé. On aurait dû m'attacher à mon lit, me bourrer d'anti-psychotiques. J'aurais quand même réussi à me libérer. J'aurais couru dans tous les couloirs en hurlant, j'aurais pourchassé Robichaud, je l'aurais égorgé de mes propres mains. Mais parce que je me suis simplement allongée, en position fœtale, sans rien dire, Julie, terrifiée, a insisté pour qu'on installe un lit d'appoint dans ma chambre. Elle ne me quitterait pas une seconde. Elle savait comment contrer mes colères, apaiser mes crises ou remonter mes dépressions, mais elle n'avait jamais eu à m'observer emmurée dans un mutisme, détachée de ce monde, les yeux fixés sur le mur vert pâle.

La seule idée sensée qui m'a traversé l'esprit, durant les heures qui ont suivi la découverte de mes seins bruns, a été le besoin intense de tenir la petite Napi dans mes bras. Lorsque mes yeux étaient posés sur elle, plus rien ne semblait m'atteindre. Qu'importaient mes blessures, une enfant était née et elle reposait dans mes bras. Mais aucun de mes membres ne répondait à mes demandes répétées de mouvement. L'hôpital n'avait pas eu besoin de m'assommer de calmants, le choc de mon torse pâle sur lequel trônaient fiers, jeunes, parfaitement greffés, deux seins d'un brun magnifique, presque acajou, avait été suffisant.

Lorsque Sylvie, mon infirmière, est arrivée pour son shift du soir et qu'elle m'a découverte ainsi prostrée, elle s'est inquiétée. Julie n'a rien fait pour la rassurer.

– Elle est comme ça depuis ce matin, a-t-elle dit, la voix tendue d'inquiétude.

Sylvie s'est approchée de moi. Elle a essayé de me parler, de me faire revenir dans ce bas monde, mais j'ai continué à fixer le mur dont le vert, d'ailleurs, me fascinait. Ils avaient dû y mettre une touche de gris : lorsque je bougeais légèrement les yeux, une lueur argentée ressortait, discrète mais présente. Pourquoi du gris, me suis-je demandé alors que le visage de Sylvie tentait de me déconcentrer. Le gris c'est dur, c'est déprimant pour un hôpital. Qui donc avait pris cette décision ? Était-ce un accident ?

Sylvie a quitté ma chambre pour appeler Robichaud. Je l'entendais malgré ses chuchotements, malgré Julie qui essayait de s'interposer.

– Elle n'a rien bu, rien mangé depuis ce matin, Dr. Robichaud. Elle ne va pas bien du tout.

Un silence a suivi, meublé par les engueulades habituelles de Robichaud, j'en étais sûre. Sylvie essayait de se dépêtrer, tant bien que mal.

– Oui, Docteur, on a tout essayé. Je vous assure... Non, pas ça, mais... Oui, bien sûr.

Exaspérée, elle l'a finalement interrompu.

– Dr. Robichaud, j'ai besoin que vous veniez voir votre patiente. Je suis inquiète.

Surpris, Robichaud a dû la fermer pour une fois. Deux secondes plus tard, Sylvie était dans ma chambre.

– Le médecin va venir vous voir, Madame Duval. Ne vous faites pas de souci, tout va s'arranger.

L'absurdité totale de ce que Sylvie venait de me dire, gentille pourtant, toujours prête à aider son prochain, même à l'autre bout du monde, même sous une chaleur tapante et dans un pays qu'elle ne comprenait pas et qui le lui rendait bien, m'a presque fait rire.

– S'arranger ? ai-je demandé avec les cordes vocales de quelqu'un qui ne les a pas fait vibrer depuis des heures. Comment ça ? Vous allez me les peindre en blanc ?

Déroutée, Sylvie a regardé Julie, mais elle n'a pas eu le temps de se faire expliquer ce commentaire pour le moins surprenant. Robichaud est entré en scène, pressé et impatient.

– Eh bien, Madame Duval, qu'est-ce qui ne va pas ? a-t-il lancé froidement.

Je l'ai regardé les yeux ronds, envahie par un sentiment de déjà vu, un mauvais goût dans la bouche, une aigreur à la Sanda McPhee, avec, en plus, cette envie furieuse de serrer mon stylo Parker dans ma main droite. Je l'ai regardé comme si se présentait devant moi une forme mutante de l'humain, un être dont une partie du cerveau aurait, pour des raisons d'évolution de l'espèce, tout simplement disparu, la partie qui essaie d'entrer en contact avec l'autre, qui comprend ce que cet autre pourrait ressentir. À tous ceux et celles qui recherchent l'exotisme mais pour qui, faute de moyens, un voyage à l'autre bout du monde restera du pur fantasme, je tiens à envoyer un message d'espoir. La seule vue d'un Robichaud dans le cours d'une vie (et si vous êtes chanceux, vous aurez un Robichaud, une McPhee, un Xavier, une Claude Prévert...) vous propulse sur une autre planète, ou même, pourquoi pas, dans une autre galaxie. Et cela à prix modique. Sauf que dans mon cas, le prix n'avait pas été *modique*. Ce qui n'aidait pas mon état émotif.

– Mes seins sont bruns, ai-je finalement formulé en me redressant, péniblement, pour mieux lui faire face.

– Oui ? a-t-il répondu, me volant ce oui interrogatif dont j'avais fait ma marque de commerce. J'ai donc moi-même emprunté sa tactique, tout aussi

déstabilisante. J'ai répété, calmement.

– Mes seins sont bruns.

– Oui ?

Il était fort ce Robichaud, de la même trempe que la McPhee. J'étais sûre qu'ils se connaissaient, ces deux-là, qu'ils riaient derrière mon dos dans leurs congrès médicaux, autour d'un vin blanc pétillant, grignotant ici et là des noix du Brésil, gloissant de supériorité. J'étais sûre qu'ils baisaient, tiens, ça aurait été leur genre. Une belle conne avec un petit chauve à la longue mèche grasseuse qui lui recouvre le crâne de gauche à droite. Je les imaginais s'envoyant en l'air les joues rosies d'avoir trop bu, avec le rire roucoulant des gens bien élevés qui tout à coup se laissent aller. J'aurais parié que sa mèche virevoltait dans tous les sens quand il se mettait à pomper, le petit chauve, et que McPhee, ça la faisait bander.

– Ils sont BRUNS, Dr. Robichaud, ai-je affirmé en montant le ton (tu gueulais, a insisté Julie, quelques jours plus tard).

– Oui, ils sont bruns, Madame Duval. Je ne vois pas le problème.

– Vous vous foutez de moi, Robichaud ?

– Mais pas du tout, chère Madame, a-t-il répondu, adoptant maintenant le ton condescendant des médecins d'antan, une voix d'annonceur radio des années cinquante. Tout cela était bien décrit dans les documents que vous avez signés. Nous en avons d'ailleurs discuté lors de votre visite. Votre seule demande formelle était de ne pas vous greffer de gros seins, vous en souvenez-vous ?

Son air jovial m'a fait chanceler. J'étais prête à tout: le castrer verbalement (un de mes grands talents), lui mentionner, en passant, qu'une mèche, vous savez Robichaud, ça ne cache vraiment pas votre calvitie, hein, ça

a même l'air con, mais d'un con, si vous saviez ! J'aurais ri aux larmes, je ne me serais pas gênée. Mais un doute douloureux a percé mon armure. Était-il possible que sur les nombreux formulaires au texte illisible et au langage légal incompréhensible, sur une ligne perdue dans la masse, il y ait eu mention de la couleur des seins greffés à New Delhi ?

Le visage de la petite Napi m'est apparu, comme ça, en plein milieu de cette conversation. Je regardais Robichaud, je voulais lui répondre, lui cracher mon venin, mon sentiment d'injustice, je voulais pleurer de ces gros sanglots bienfaisants que je venais de découvrir. Je voulais tant, mais tant, ne plus souffrir, j'aurais fait n'importe quoi. Napi, il faut que j'aie vu Napi. Cette évidence m'est devenue aussi impérative que le besoin de respirer. Il me fallait, tout de suite, tenir l'enfant dans mes bras. C'était une question de survie.

Je me suis levée sans dire un mot de plus, et je me suis dirigée vers la *nursery*, suivie de Julie et de Rachel. Je devais marcher vite parce que j'entendais leurs petits pas rapides derrière moi, des pas de personnes qui marchent au-delà de leur capacité. Vu la tournure merdique qu'avait pris cette journée, je ne sais pas pourquoi j'ai été surprise de découvrir le berceau vide de Napi, ses minuscules couvertures pliées et bien empilées, prêtes à réchauffer le prochain petit patient.

– Elle est retournée à l'orphelinat, a tristement dit la parisienne qui m'avait renseignée. Mais c'est vachement près. Sans blague. C'est à deux rues d'ici. Je peux vous faire un plan.

L'idée d'aller voir la petite chez elle, dans son environnement habituel, ne m'aurait jamais traversé l'esprit. Pour moi, Napi n'était pas, ou pas encore, un être à part entière. Elle était descendue du ciel et elle partirait rejoindre, comme par magie, le monde angélique dont elle venait.

– Oui, ai-je répondu en hésitant un peu. Oui, faites-moi un plan.

Julie et Rachel n'ont rien dit, mais j'ai senti qu'elles approuvaient. Elles avaient envie de la voir la petite, elles aussi. Et elles étaient soulagées de m'entendre dire des choses normales, de me voir faire des projets normaux. L'hôpital psychiatrique, ce n'était pas pour tout de suite.

J'ai pris le bout de papier que me tendait l'infirmière, j'ai fait demi tour sans la remercier et je suis repartie dans les couloirs, toujours suivie de mes deux comparses. Une fois dans ma chambre, j'ai fermé la porte de la petite salle de bains et je me suis déshabillée à la hâte. J'ai presque arraché ma jaquette de l'hôpital. J'ai serré les poings en regardant mon torse. J'avais l'air d'un projet de bricolage, comme on en voit dans les centres communautaires, un collage prêt à être apposé dans un beau *scrapbook* qu'on envoie à sa cousine, pour Noël. J'avais l'air ridicule.

Mais une fois dans la rue, j'ai oublié mes seins. J'ai même trouvé agréable d'avoir une silhouette féminine sans avoir à subir le frottement rugueux des chaussettes que j'insérais, avant, dans mon soutien-gorge. L'intensité de l'activité humaine m'a happée. J'avais presque oublié, isolée dans mon enclave blanche, occidentale, privilégiée, que j'étais à New Delhi et qu'ici, c'est une course à la survie. Au milieu des klaxons et des mobylettes, entourée de vélos et de piétons, l'absurdité de ma situation m'a semblé moins aiguë.

– Caro, attends ! ai-je tout à coup entendu, loin derrière moi.

Dans ma hâte de m'échapper de cet hôpital qui maintenant me donnait des nausées, j'avais oublié Julie et Rachel. En me retournant, les derniers lambeaux de colère auxquels je m'accrochais encore ont fondu. Julie avait les yeux rouges d'avoir soit trop pleuré, soit trop fumé (l'un n'étant pas mieux que l'autre) et Rachel avait les cheveux tout ébouriffés d'avoir couru derrière moi.

J'ai senti mon cœur se réchauffer et, les bras ouverts, je suis allée à leur rencontre. Lorsque je les ai senties contre moi, toutes les deux, lorsque j'ai pu respirer leur odeur familière, j'ai pleuré.

Et au lieu d'essayer de me raisonner, d'apaiser la peine qui me soulevait de sanglots aussi violents que douloureux, elles ont pleuré avec moi. Qu'auraient-elles pu dire de toute façon ? Que dit-on à une femme castrée, à un être qui vient, une fois encore, de se faire ridiculiser sur la place publique ? Que dit-on à quelqu'un quand on sait qu'il n'y a plus d'espoir ? Nous nous sommes serrées l'une contre l'autre et, doucement, elles m'ont bercée.

Jusqu'à ce que Julie, toujours profonde, nous ramène à la vie.

– Tu veux une cigarette ? a-t-elle proposé, la voix encore cassée d'émotion.

Elle avait tapé dans le mille. Je m'attendais à tout sauf à ça.

– Merde, quelle bonne idée ! ai-je répondu avec entrain en séchant, du revers de la main, les larmes qui recouvraient mes joues.

– Me too ! a renchéri Rachel.

Nous sentions donc la cigarette quand nous sommes entrées dans l'orphelinat. Ça n'a pas dû aider notre cause. Trois femmes aux yeux rougis, aux émotions fébriles et aux mains tremblantes qui, en plus, puaien la cigarette ! Une religieuse au regard de tueur (bien choisie, pour la réception, n'ai-je pu m'empêcher de penser) nous a accueillies. Elle ne parlait ni l'anglais ni, bien entendu, le français et à regarder distraitement la couleur de sa peau, elle n'avait aucun lien culturel avec l'Ouest. Puisqu'il était évident qu'il faudrait passer par elle, que pour rien au monde elle n'irait chercher de l'aide, nous avons dû gesticuler.

Étant la plus désespérée des trois, j'ai mimé le bébé dans mes bras, j'ai

pointé vers l'hôpital, j'ai prononcé le nom de Napi avec une douzaine d'intonations différentes. La méchante religieuse n'a pas bronché. Je me suis tournée vers Julie, qui a tenté de répéter mes contorsions. Rien. Pas un clignement de paupière, pas un mouvement, même subtil, du visage. Alors Rachel a mis le paquet. Ma belle juive a fait le signe de croix, a joint les mains comme une bonne petite communicante et finalement, motivée seulement par le bien qu'elle voulait me faire, elle a trahi ses ancêtres en se mettant à genoux.

– Please, sister, a-t-elle supplié, une larme stratégique coulant sur sa joue droite. Please.

– Alright, a prononcé la *sister* à qui le Saint-Esprit venait de donner un accent *british* impeccable. Come this way.

Légèrement plus humaine (ou était-ce seulement le fait qu'on ne voyait que son dos), la grande et large sœur du Saint-Esprit nous a menées, à travers de longs couloirs bercés d'une lumière divine, vers une salle où se trouvaient des dizaines de berceaux.

Je l'ai vue tout de suite, avant même que la sœur ne se tourne vers sa collègue pour lui demander si, en effet, elles avaient un bébé du nom de Napi qui revenait de l'hôpital. Je n'ai pas attendu le feu vert, je suis allée d'un pas assuré vers le berceau, vers ma petite Napi. Elle était allongée sur le dos, elle jouait avec ses orteils dans son berceau placé contre le mur gauche de la grande salle. Elle était bien, elle roucoulait en regardant autour d'elle et, quand elle m'a vue m'approcher, elle s'est agitée. Ses petits bras se sont tendus vers moi. Je l'ai prise dans les miens et je me suis tournée, toute souriante, vers Julie et Rachel.

– Bon, ben c'est évident, hein Rachel ? a dit Julie presque fâchée. On est prises ici pour des semaines.

– Comment ça ? ai-je répondu bêtement.

– Of course, oui, a dit Rachel. Cela va devenir... hum... très cher, beaucoup de ... dollars, oui ?

– Hein ? ai-je continué sans vraiment écouter, toute absorbée par la douceur de la peau du bébé, par l'odeur de son petit crâne sur lequel je posais mon menton, pour la caresser, pour lui dire que j'étais là.

– Voyons Caro, t'as plus le choix, a conclu Julie, il faut que tu l'adoptes.

CHAPITRE DIX-HUIT

Dieu reconnaîtra les siens. C'est du moins ce que nous voulions, Julie, Rachel et moi, communiquer à Mother Jane, la Mère Supérieure du couvent des *Sisters of the Holy Spirit*, une grande femme maigre d'origine irlandaise. Que oui, Dieu nous choisirait dans la foule, pour bon comportement, pour profond respect de notre religion catholique (« I love Jesus Christ » a lancé Rachel, qui y allait un peu fort quand même), pour les neuvaines annuelles de purification que nous pratiquions chaque année, pour le bénévolat dans notre paroisse d'attache, pour les *Notre Père*, les *Je vous salue Marie*, le corps du Christ et le sang du Christ, notre première communion, et aussi bien sûr (ça c'était moi, et j'en étais très fière), le sacrement de la confession.

Il fallait absolument que j'évite de regarder Rachel en train de commettre environ dix péchés capitaux dans deux religions différentes. On aurait dû la laisser à l'hôtel, ai-je reproché à Julie d'un regard entendu. Son air faussement contrit allait nous trahir, j'en étais sûre. Tandis que Julie et moi, ça nous venait facilement. On avait réellement l'air de saintes-nitouches, on l'avait dans les tripes, le péché originel, Dieu le Père nous foutait la trouille, on souriait comme la Vierge Marie. Mais Rachel, elle, était l'incarnation de la jouissance. Ses rides autour des yeux – des rides de sourire – trahissaient les plaisirs qu'elle s'était accordés, la douceur d'une vie bien vécue. Et, à notre grand amusement, elle n'avait aucun talent d'actrice.

Déterminée à ne pas me laisser distraire, je me suis concentrée sur Mother Jane. Son visage semblait impassible, mais un sourcil droit constamment surélevé, contrastant avec le sérieux de son expression, donnait

une impression de conflit intérieur. « Tiens donc » semblait-elle vouloir dire, à peine surprise par la nouvelle frustration que la vie lui envoyait. Parce que, Mother Jane, il était facile de l'imaginer, avait dû en voir de toutes les couleurs au cours de sa longue vie religieuse. Reléguée à des tâches administratives, elle avait dû assumer la déception de voir ses élans missionnaires de jeunesse se buter à l'indifférence des indigènes bien sûr, mais aussi à celle de ses supérieures. Les religieuses trop ambitieuses se retrouvent toujours derrière des bureaux, c'est bien connu. Ça forme le caractère. Elle avait sûrement bien fait son travail, bien suivi les ordres, même si son cœur se serrait à l'idée de ne plus être dans la rue, près des pauvres, à leur montrer la lumière que Jésus pourrait leur apporter si seulement ils croyaient. Mais non, là ne serait pas la place de Mother Jane. Sa mission serait encore plus noble, avait-on dû lui faire miroiter. Dieu l'en bénirait pour l'éternité. Sa mission serait de placer des orphelins dans des familles qu'elle ne reverrait jamais, ces orphelins auxquels elle s'attachait comme si elle les avait mis au monde. Donc, Mother Jane n'était pas une rigolote et nos dos tendus d'appréhension nous le rappelaient.

Pourtant, elle me scrutait – moi en particulier, puisque l'enfant me serait confiée – d'une façon qui ne m'était pas entièrement étrangère. Elle me rappelait une sœur qui avait remplacé notre maîtresse d'école, en troisième année, Sœur Madeleine, une jeune femme au physique ingrat mais qui, avec le temps, nous était devenue chère. Elle était juste, elle était intègre, et elle était capable de cet amour inconditionnel que, nous avait-on dit, notre Dieu catholique nous portait mais que nous n'avions vu nulle part à l'œuvre. Sœur Madeleine était la seule religieuse de notre enfance qui nous faisait sourire quand on pensait à elle. Et dans le regard de Mother Jane, je voyais la lueur d'une bonté qui, je l'espérais, était du même acabit.

Le dos toujours noué de tension, j'ai souri quand elle m'a posé sa première question. Elle m'a demandé, avec un accent irlandais si prononcé que j'ai eu besoin de Rachel pour m'assurer d'avoir bien compris, pourquoi j'avais été admise à l'Hôpital international de Delhi. Celle-là, je l'avais anticipée. Julie m'avait sagement conseillé de mentir.

– Opération à la hanche, c'est le moins répréhensible. Ils te mettent un truc en métal, t'abuses personne.

– Hip surgery, ai-je donc déclaré angéliquement.

Son sourcil droit est monté d'un cran.

– Hip surgery ? a-t-elle répété, incrédule. You're young for hip surgery, my child.

Paniquée, j'ai regardé Rachel, pour gagner du temps, pour qu'elle me dise quoi faire. Elle a fait semblant de me traduire cette phrase très courte et, somme toute, très claire, avec de grands gestes vers sa propre hanche. Pendant qu'elle gesticulait, elle m'a conseillé d'agir vite.

– Sweetie, tu es dans du trouble, a-t-elle conclu le visage sérieux. Invente une ... connerie, yes ?

J'ai essayé. J'ai vraiment fait de mon mieux. J'ai parlé de ma pauvre mère, de son arthrite, que c'était de famille, que nous étions sans le sou mais qu'un oncle bienveillant avait payé l'opération, pour me soulager, parce qu'il ne pouvait plus supporter de me voir, si jeune et si pieuse, souffrir comme une vieille femme. Elle n'a pas bronché. J'ai continué. J'ai parlé des souffrances atroces, des nuits blanches, des messes manquées à cause de la douleur, de ma crise religieuse, comment Jésus pouvait-il m'abandonner ainsi. Et puis ce bon samaritain, cette opération miraculeuse.

Sourcil droit élevé, visage impassible.

Alors j'ai craqué. Je me suis mise à pleurer, j'ai imploré son pardon. Je lui ai dit tout mon amour pour Napi, qu'elle m'avait sauvée d'une dépression certaine. Que oui, j'avais péché, j'avais commis une faute irréparable. Je m'étais fait greffer des seins, des seins bruns ! Des jeunes, mignons, tout en santé. Que je portais sur moi une partie du corps d'une jeune indienne qui, sûrement, venait de mourir. Que c'était horrible.

Elle s'est tournée vers Rachel et elle lui a demandé de s'assurer que je comprenne bien ce qu'elle allait me dire. Et comme elle a parlé doucement, que ses yeux plongés dans les miens ont communiqué autant d'information que son accent irlandais, j'ai presque tout saisi.

– Les voies du Seigneur sont impénétrables, mon enfant, ai-je répété plus tard à Julie, qui avait manqué des bouts. Ne vous blâmez pas. Vous êtes ici parce que vous aussi, vous faites partie de sa grande tapisserie. Les seins que vous portez ne viennent pas d'un décès. Ce sont les seins d'une jeune femme pauvre, probablement de la caste des intouchables. Elle les a vendus pour de l'argent. Beaucoup d'argent. Une fortune pour ces gens-là. Suffisamment pour changer la vie de toute une famille. Alors ces femmes – et il y en a des milliers maintenant en Inde – sont perçues par leur communauté comme des héroïnes, des guerrières de la pauvreté. Elles se promènent fièrement dans la rue, le torse plat, pour montrer au monde qu'elles n'ont pas plié, qu'elles se sont sacrifiées pour sauver leurs proches. Et ce don de soi, cet énorme courage, est respecté partout, par les pauvres comme par les riches qui, quand ils croisent une de ces femmes sans seins, baissent le regard.

Quand Mother Jane a terminé, je sanglotais. Comment avait-elle pu savoir que j'avais besoin de ces paroles aussi douloureusement qu'un être assoiffé dans un désert sans fin ? D'où tenait-elle cette générosité du cœur

quand la vie, sa vie à elle, avait été si dure ? Je me suis tournée vers Julie, qui souriait, puis vers Rachel, qui (je ne m'en étais même pas aperçue) me caressait le dos.

L'adoption de Napi, suite à cet entretien, s'est déroulée sans encombre. J'avais eu raison de croire en la bonté de Mother Jane. Elle ne m'a pas souri une fois, durant les jours qui ont suivi, mais tout son être exprimait compassion et dignité. Pour une raison étrange (n'avais-je pas menti, péché, abusé de plus pauvre que moi ?), elle me faisait confiance. En une semaine, grâce à Irma qui avait faxé une copie de mon certificat de baptême confirmant que j'étais bien catholique, les formulaires essentiels à la sortie de Napi du pays étaient remplis, signés et cachetés. En une semaine, le cauchemar dans lequel j'avais plongé et qui, sans la petite, m'aurait happée dans une noirceur que même des Prozac à doses mortelles n'auraient pas dissipée, ce cauchemar sans nom (comment on dit une greffe de seins bruns sur peau blanche, comment on en parle ?) avait été transformé en histoire d'amour.

Depuis une semaine, je tenais Napi dans mes bras du matin au soir. Je connaissais toutes les religieuses du couvent : Sister Iris, une grosse blonde au rire contagieux, Sister Emma, timide mais travailleuse, Sister Julia, aussi belle que gentille... Je connaissais les horaires des différentes prières, j'écoutais les chants grégoriens, merveilleusement touchants, de ces femmes qui vivaient ensemble dans le seul but d'aider les autres. Et je berçais, cajolais, changeais, nourrissais ma petite Napi, ma fille, mon bébé. En quittant le couvent, le soir, pour me rendre à l'hôtel (parce que bien sûr, je n'avais plus remis les pieds dans cet hôpital de merde), je sentais mon pas s'alléger de jour en jour.

Julie et Rachel, redevenues touristes, me retrouvaient en fin de journée, épuisées mais remplies des images merveilleuses d'une Inde que je ne

connaîtrai jamais. Mon Inde à moi, je la tenais dans les bras, je la sentais par osmose. Alors autour d'un repas trop épicé pour nos papilles aseptisées, nous partagions nos moments les plus mémorables, en parlant trop fort, en riant trop fort, en mangeant beaucoup trop.

– Tu sais, à un moment donné Caro, tu devras quand même dire à Pierre que tu reviens avec Napi, a déclaré Julie, deux jours avant notre départ.

Julie, toujours les pieds sur terre. Julie avec qui je fumais maintenant. Qui aurait cru ? J'ai dû faire une drôle de grimace en lui piquant une de ses Marlboro parce qu'elle a saisi tout de suite.

– T'es pas sérieuse ?! s'est-elle exclamée en se tournant d'un coup vers Rachel.

– What ? a répondu celle-ci, plongée dans son riz byriani.

– Ne me dis pas que... a continué Julie, mâchoire pendante.

– Tu as pas dit à Pierre pour ta sein brun, Caro ?! a finalement compris Rachel.

J'ai tiré de toutes mes forces sur ma cigarette, j'ai toussé un bon coup, pour me donner du temps.

– Oh ça va, hein vous deux. Je suis avec des nonnes toute la journée, pas besoin d'en remettre !

– Caro, tu doives parler à lui, a insisté Rachel. Il doit savoir, *sweetie*.

Pas question. Pierre, c'était dans trois jours, quatre avec la fatigue du décalage, cinq peut-être si j'étais vraiment créative. Une éternité, quoi. Pierre et moi, on se parlait tous les jours et il savait comment me prendre, lui. Pas comme Julie qui me rentrait dedans ces derniers temps, toute libérée qu'elle était depuis qu'elle avait découvert sa criminelle intérieure. De nous deux, j'étais en train de devenir la tremblotante, la pensive, l'hypersensible. C'était pas

évident.

Mais Pierre, lui, il avait le tour. Il savait me caresser avec douceur, avancer avec confiance, se retirer si je n'étais pas prête. Lui et moi, c'était une danse et pour l'instant, cette danse n'avait pas eu besoin de détails.

– Il doit bien se douter de quelque chose, Caro, a insisté Julie.

– Je sais pas, ai-je répondu, sans intensité.

– Est-ce que vous avez parlé de la chirurgie ? Il t'a pas demandé pourquoi t'avais quitté l'hôpital plus tôt que prévu ?

Sans vraiment comprendre pourquoi, je n'arrivais pas à entrer dans cette conversation qui pourtant, quelques jours plus tôt, m'aurait passionnée. Que dire à Pierre, quand, comment ? Allait-il se mettre en colère ? Et mes seins, pourrais-je vivre avec ces stupides seins bruns ? Debout jusqu'aux petites heures du matin avec Julie étendue au pied de mon lit, j'aurais pleuré, j'aurais crié, j'aurais déjà prévu mon prochain poème, long, douloureux, à l'image de la rage qui dévorait mon cœur. Je l'aurais publié, on m'aurait acclamée. Mais là, rien. Pas de saute d'humeur, pas de colère particulièrement dévorante, pas de drame. Mes seins, quelque part, je m'en foutais. Il tenaient en place, ils n'étaient pas infectés. C'était assez pour le moment. Et, intuitivement, je sentais que Pierre, ces seins acajou, il allait les aimer. C'était un artiste après tout. Il apprécierait sûrement le jeu des couleurs.

C'est donc avec un calme presque irréel que Julie et moi sommes montées dans l'avion, deux jours plus tard, après avoir serré, trop longtemps au goût des douaniers, notre Rachel bien aimée.

– Tu viens nous voir, Rachel. C'est promis hein ?

– Je t'envoie des photos de Napi, je te jure que j'oublierai pas.

– Et on s'appelle tous les jours, trois fois par jour !

Rachel acquiesçait en riant, mais elle n'avait d'yeux que pour Napi.

– Bye bye, little angel, a-t-elle finalement soufflé dans son oreille en me la rendant, à contre-cœur.

Durant presque tout le voyage, Napi a dormi dans mes bras, mes bras qui lui servaient de poussette et de lit d'appoint puisque je n'avais rien encore qui fasse « mère », qui fasse préparé. Et c'était parfait comme ça, ce temps précieux remplaçait la gestation que je n'avais pas connue. J'en savourais chaque instant.

Par contre, une fois au dessus du Groenland, j'ai commencé à paniquer. Une panique si forte que je me suis demandé si je n'aurais pas dû m'établir en Inde. L'Inde m'avait fait du bien. La vie y avait été plus humaine, plus lente, plus colorée aussi. Si je faisais abstraction du salaud de Robichaud, du goût amer que je gardais à l'idée d'avoir mis les pieds dans ce drôle d'hôpital, cette enclave de prospérité éhontée (qui, de toute manière, n'avait rien d'indien), si je m'inventais même des contacts avec des gens de là-bas qu'en fait j'avais à peine eus, j'arrivais à me convaincre que, oui, ma peur panique d'atterrir avait un rapport direct avec Montréal. Les -20°C avec facteur vent, la neige jusqu'aux chevilles, la métropolitaine à l'heure de pointe, les manteaux *Canada Goose*, la pollution du Saint-Laurent, les nids de poule ... Oui, c'était bien cela : je n'étais pas faite pour la course nord-américaine, je voulais revenir aux sources.

– T'inquiète pas, Caro, a compris Julie qui, bien sûr, avait lu dans mes pensées. Tout va bien se passer.

Je lui ai souri. Elle venait d'interrompre mon élan créatif – les premières lignes d'un poème coupant sur le vide occidental – elle venait d'épargner à la communauté littéraire d'avoir à lire une platitude de plus sur les abus de la démocratie, elle venait de me faire du bien. Et pourtant, quand nous nous

sommes levées de nos sièges, quand nous avons dû mettre pied sur notre propre sol, cet endroit où notre destinée à nous devrait se raconter, je tremblais.

La silhouette de Pierre, bien plantée à l'avant du groupe serré qui accueillait les arrivants à l'aéroport Trudeau, Pierre aux cheveux fraîchement coupés, habillé d'une chemise blanche bien repassée, Pierre qui me semblait grandi, dont le visage exprimait maturité et engagement... La seule vue de l'homme que j'aimais, à qui je donnerais mon corps, imparfait, enveloppant, drôle et aimant, ce corps qui cajolait notre enfant et qui portait même des morceaux de sa terre natale, deux petits coussins bruns pour y bercer son cœur, mon Pierre chéri a dissipé toutes mes craintes.

Un bras autour de sa taille, ma tête blottie contre son épaule, nos visages émus penchés sur Napi que Pierre tenait pour la première fois comme s'il l'avait toujours connue, comme s'il attendait sa venue, je me suis étonnée de la facilité avec laquelle il venait d'accepter l'enfant, sans question, sans un seul faux pas. Je l'ai serré un peu plus fort, comblée par le destin qui pour une fois me souriait. Dans cet état second, j'ai tout à coup remarqué un sac rose rempli de couches et de biberons que Pierre venait de laisser tomber à côté de lui.

– Julie, t'es chienne ! lui ai-je lancé en riant. T'avais promis que tu dirais rien !

– C'est pas moi, je te jure, a-t-elle répliqué, un peu vexée.

– Ouais, c'est ça, ai-je répondu en posant sur Pierre un regard entendu. Mais au lieu de me donner raison, il me regardait d'un air malin, du genre j'ai mes connections.

Je me suis retournée d'un coup vers Julie.

– Rachel ! avons-nous crié en même temps.

Travail Critique :
L'humour dans *Au bonheur des ogres* de Danyiel Pennac :
Étude des parenthèses

Introduction :

Lors d'une entrevue pour la revue *The Writer's Trade*, Daniel Pennac affirme être en parfait accord avec une déclaration de Raymond Queneau selon qui « L'humour, le vrai, impose le sérieux par le comique¹ ». Auteur acclamé de la série policière de la famille Malaussène, Pennac, en acquiesçant avec Queneau, sait de quoi il parle. Ses romans dits policiers refusent d'ailleurs de se laisser enfermer dans un genre bien précis : policiers, oui, puisqu'il y a crime, enquête et dénouement, mais aussi romans comiques, critiques politico-sociales ou romans fantastiques, baignés dans un monde à cheval entre la culture populaire et celle, plus obscure, de la littérature et de l'histoire. Les aventures dramatiques de l'anti-héros Benjamin Malaussène, fils d'une mère absente, tuteur légal de six frères et sœurs, tous nés de pères différents, bouc émissaire dans un grand magasin à rayons qui le paye pour se faire engueuler et ainsi sauver la réputation d'une administration aux pratiques douteuses, auraient pu être présentées dans un style noir où cynisme et tragédie auraient fait bon ménage. Mais contrairement aux attentes du genre policier au sein duquel le comique n'a

¹ Kirsten Halling et Roger Célestin, « An Interview with Daniel Pennac », *The Writer's Trade, Detective Fiction and Popular Culture*, 2001, p. 337 .

pas sa place², Pennac, à travers les méandres d'une enquête en bonne et due forme, nous fait sourire. Son récit, qualifié par plusieurs d'éclectique ou d'éclaté³, souligne avec humour les contradictions de la société moderne française. Le comique pour imposer le sérieux? Si l'on tient compte du fait que Pennac réussit à nous divertir tout en abordant, avec justesse, des thèmes aussi complexes que les conséquences actuelles de la Seconde Guerre Mondiale, l'enfance bafouée, la corruption, le racisme, le sexisme et autres, la vision de l'humour partagée par ces deux grands de la littérature contemporaine prend tout son sens. Et cet humour, parfois noir, parfois ironique ou absurde, Benjamin Malaussène, narrateur mais aussi acteur et observateur, nous le livre en grande partie au sein de parenthèses insérées dans le texte. Notre étude portera sur une analyse de cette voix humoristique entre parenthèses dans *Au bonheur des ogres*, premier roman de la série *Malaussène* qui, à ce jour, en compte six⁴.

1. Les parenthèses : rupture du récit

² Kirsten Halling, « Et comme il n'y a rien d'autre à faire, je me marre » : *Humor and Pathos in the Writings of Daniel Pennac*, thèse de doctorat, University of Virginia, pp. 11-12.

³ Béatrice Serre-Rouby, *La tétralogie Malaussène : Du roman policier au conte pour adulte : Vers un nouveau roman*, Thèse de doctorat, Université Montpellier III, 2004, pp. 306-307.

⁴ Daniel Pennac, *Au bonheur des ogres*, Paris, Gallimard, 1985.

----- *La fée carabine*, Paris, Gallimard, 1985.

----- *La petite marchande de prose*, Paris, Gallimard, 1989.

----- *Monsieur Malaussène*, Paris, Gallimard, 1995.

----- *Des chrétiens et des maures*, Paris, Gallimard, 1996.

----- *Aux fruits de la passion*, Paris, Gallimard, 1999.

On note d'emblée que Pennac est friand de parenthèses. Certains chapitres du roman en comptent plus de dix. Le récit avance à toute allure vers une résolution de l'énigme policière, mais cet élan relativement linéaire et chronologique se voit fréquemment interrompu par les parenthèses qui instaurent les réflexions spontanées du jeune Benjamin Malaussène sur les événements dont il est témoin. L'humour qui en découle est aussi varié que les niveaux de conscience contradictoires de cet anti-héros ambigu, ni criminel ni détective, ni vraiment père, ni tout à fait bouc émissaire⁵.

Les parenthèses, pourtant, ne sont pas nécessairement des lieux humoristiques. Utilisées en littérature depuis la fin du Moyen Âge (alors qu'on les nommait *lunulae* ou petites lunes⁶), elles délimitent un espace décalé du texte sans pour autant en être complètement détaché. L'information qu'elles contiennent n'est généralement pas essentielle à celui-ci⁷, mais elle ajoute un deuxième niveau à la voix narrative, permettant au lecteur d'avoir accès à une subjectivité plus spontanée et souvent plus vraie de la part du narrateur ou du scripteur. Le procédé parenthétique s'inscrit donc en rupture avec le récit

⁵ Julie Mc Nicoll, *Pour une sociocritique du cas Malaussène*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2004, p. 30.

⁶ Jonathan P. Lamb, « Parentheses and Privacy in Sidney's *Arcadia* » *Studies in Philology*, University of North Carolina Press, 2010, p. 310.

⁷ Roi Tartakovsky, « E.E. Cummings's Parentheses : Punctuation as Poetic Device », *Style*, Vol. 43, No. 2, Summer 2009, p. 219.

linéaire tout en le commentant, générant ainsi opinions, explications, digressions, intimité ou encore omniscience⁸.

Dans la saga Malaussène pourtant, la voix parenthétique est surtout comique et s'intègre à un récit irrévérencieux où le narrateur nous peint une société corrompue. Benjamin Malaussène, dans ce monde apparemment ancré dans un réalisme dur⁹ où l'argent et le pouvoir dominant, offre une vision selon laquelle ce sont en fait les marginalisés (les immigrants, les personnes âgées, les femmes, les enfants, les fous...) qui triomphent, les seuls qui réussissent, envers et contre tout, à trouver un sens réel à la vie. Ainsi :

The reader begins the novels secure in the overt realism of [...] Pennac's worlds, but is rapidly catapulted into a sphere of fantasy and illusion where inanimate objects come alive, animals converse, and non-rational intelligence defeats logic¹⁰.

Ce monde illogique, fantastique et comique existe sans l'aide de parenthèses, comme en témoigne cet extrait, qui met en scène Benjamin et Julie Corrençon, jeune journaliste cleptomane avec qui il vient de souffrir l'humiliation d'une érection inexistante lors de leurs premiers ébats :

– Parce qu'en plus, tu trouves ça drôle?
On peut rigoler justement parce qu'on ne trouve pas ça drôle. Je

⁸ *Ibid.*, p. 218.

⁹ Béatrice Serre-Rouby, *La tétralogie Malaussène : Du roman policier au conte pour adulte : Vers un nouveau roman*, *op. cit.*, p. 107.

¹⁰ Kirsten Halling, « *Et comme il n'y a rien d'autre à faire, je me marre* » : *Humor and Pathos in the Writings of Daniel Pennac* », *op. cit.*, p. 15.

le lui explique. Je m'excuse encore. (Ogres, 69)

Ainsi, sans avoir recours aux parenthèses, Pennac crée un décalage comique en chevauchant deux niveaux narratifs (dialogue des personnages puis ce commentaire au « on » suivi du « je » de la voix narrative).

Passant du passé composé au présent selon l'humeur du moment, saturant l'avancement du récit de commentaires ironiques tel que « L'intérêt de se trouver sur le lieu même d'une explosion, c'est que personne ne vous y piétine. Tout le monde fuit l'épicentre.» (Ogres, 62), le narrateur donne à son enquête policière des allures de farce fantastique. L'histoire elle-même est pourtant parfaitement structurée autour de l'explosion de cinq bombes dans le *Magasin*¹¹ qui emploie Malaussène, cinq explosions qui mèneront au démantèlement d'un sombre réseau de messes noires au sein duquel des enfants sont assassinés après avoir fait l'objet de sévices sexuels.

Quel est l'intérêt, donc, pour Pennac, de glisser de nombreuses parenthèses dans un récit déjà riche en observations humoristiques, et dans lequel le marginal Benjamin Malaussène inclut réflexions, jugements et révélations intimes au milieu de descriptions ? L'analyse des parenthèses dans *Au bonheur*

¹¹ Clin d'oeil hypertextuel à *Au bonheur des dames* de Émile Zola et à son « Grand Magasin », tel qu'analysé par Thomas Joseph Pozen dans « D'un grand magasin à l'autre : The Evolution of Optimism and the Spectacle of Cultural Critique, From Emile Zola's *Au Bonheur des dames* to Daniel Pennac's *Au Bonheur des ogres* », *Optimism and Agency in Literature, Film and Critical Practice*, thèse de doctorat, University of Iowa, 2002.

des ogres révèlera rapidement que celles-ci offrent à la voix narrative un espace privilégié d'intimité, de spontanéité, de distance face au récit et donc d'humour potentiel¹² donnant au texte déjà polyphonique une richesse accrue de perspectives et de points de vue. Cependant, tout comme le roman lui-même, elles sont difficiles à classer. En témoigne l'extrait suivant qui met en scène Benjamin et le commissaire Coudrier attendant patiemment que Benjamin reprenne conscience après qu'il ait été assommé par plusieurs de ses collègues qui le soupçonnent d'être à l'origine des explosions:

« Etourdissant d'ubiquité, omniprésent à chaque ténébreuse affaire... »

Si le paradis, ou si l'enfer, ou si le néant, c'est retrouver Carlo Emilio Gadda, vivent le néant, le paradis et l'enfer!

– Elizabeth, un peu de café, je vous prie.

Oui, l'inspecteur Ingravallo (mais pourquoi diable l'appelait-on don Ciccio?) tombé en service commandé sur le trottoir de la rue des Merles, a bien besoin d'un café.

– Je crois qu'il nous revient doucement.

Oh! doucement, s'il vous plaît, tout doucement revenir, le plus doucement possible, je viens de faire la connaissance de la Douleur. Carlo, ne m'abandonne pas, ne me laisse pas remonter, Carlo Emilio, je ne veux pas te quitter!^{1 (Ogres, 144)}

Extrait intéressant puisqu'il contient plusieurs des éléments distinctifs du récit : référence à la culture littéraire avec cette citation d'un roman policier de Carlo Emilio Gadda intitulé *La cognizione del dolore* (1963), la « connaissance de la

¹² Ted Cohen insiste sur l'importance, pour l'humoriste, de créer un sentiment d'intimité avec son auditoire s'il espère arriver à un effet comique. Voir Ted Cohen, *Philosophical Thoughts on Joking Matters*, Chicago, The University of Chicago Press, 1999.

Douleur » mentionnée quelques lignes plus bas ; ébauche d'une ironie philosophique puisque enfer, néant et paradis sont plus désirables que revenir à la conscience; pensées intimes de Malaussène alors qu'il oscille entre rêve et réalité, pensées qui nous donnent accès à sa passion de la littérature mais aussi à son mépris du système policier avec ses administrateurs ineptes qui, encore aujourd'hui, n'hésitent pas à demander à une secrétaire d'aller chercher « un peu de café »; et enfin la parenthèse qui impose un arrêt dans le flot du récit, pour poser une question sur le personnage principal du roman de Gadda, l'inspecteur Ingravallo à qui s'identifie d'ailleurs Malaussène, renversant ainsi l'idée que celui-ci rejette en bloc la justice puisqu'il y trouve un modèle, fictif bien entendu.

Que dire donc, de cette parenthèse ? Elle est digression puisqu'elle nous lance vers une réflexion divergente de la ligne de pensée du Malaussène narrateur. Elle est intimité en nous donnant accès à ce que celui-ci aime, chérit et questionne au-delà du récit. Elle est humour parce qu'elle se distancie en posant une question légère, apparemment sans lien direct avec le sérieux du moment, causant ainsi la surprise essentielle au comique, le non-sens devenu amusant par l'apparente inutilité de son existence (le lecteur se moque bien de savoir « pourquoi diable » un auteur italien qu'il ne lira jamais a surnommé son personnage principal « don Ciccio »). Cette parenthèse est aussi une voix

additionnelle à celle du narrateur qui commente lui-même, librement et généreusement, son propre récit. Elle représente la voix la plus éloignée des événements mais aussi la plus proche du lecteur, celle où Malaussène se libère, se moque du style, de la ponctuation, des temps verbaux, de la bienséance. Non qu'il s'en préoccupe outre mesure dans le récit, nous l'avons déjà constaté, mais cet espace protégé, ces « petites lunes » qui enferment le débordement des pensées et des dialogues intérieurs de Malaussène représentent des portes refermées tant sur la force que sur la fragilité de ce personnage écrasé de responsabilités familiales et sociales et qui, sans elles, aurait semblé « trop amorphe pour être à lui seul digne de roman¹³ ». Malaussène est notre héros et, oui, nous savons intuitivement qu'il va résoudre l'enquête, qu'il fera triompher le bien sur le mal, qu'il cuisinera un souper délicieux pour sa grande et drôle de famille, que son chien Julius, il le guérira de son épilepsie canine, que son érection, il la retrouvera, mais nous comprenons aussi qu'il aura besoin de ces parenthèses pour se réserver le luxe d'un lieu privé ou, mieux encore, d'un espace retranché d'intimité ou même de connivence avec le lecteur. Laissons-nous donc surprendre par les parenthèses de Pennac sans en faire une analyse exhaustive, mais en observant plutôt comment celles-ci adoptent certains des éléments constitutifs de l'humour à savoir : la distance de l'humour noir, le non-

13 Mc Nicoll, Julie, *Pour une sociocritique du cas Malaussène*, op. cit., p. 30.

sens de l'absurde, et l'antiphrase de l'ironie.

2. Parenthèses et humour noir

L'humour est difficile à définir puisque selon Denise Jardon, il « est à ce point complexe que le jeu de mots y est présent, que l'ironie vient parfois s'y glisser et que, tout compte fait, l'humour le plus anodin a souvent un air de satire¹⁴ ». Georges Desmeules va dans le même sens, ajoutant que celui-ci « se compose de tous les éléments du comique¹⁵ ». Limitons-nous donc à en distiller ce que Desmeules qualifie de « constante »: outre la présence obligatoire d'un « locuteur¹⁶ », « l'humour constitue une réalité ambiguë, habitée à la fois par le comique et par le tragique¹⁷ », ce dernier se présentant sous la forme de l'absurde hors duquel nous propulse le « rebondissement humoristique » de Robert Escarpit¹⁸. L'humour est donc créé « lorsque deux structures incompatibles sont soudainement réunies¹⁹ ».

L'humour noir, quant à lui, ne vise pas à nier l'absurde : il s'en nourrit. La

14 Denise Jardon, *Du comique dans le texte littéraire*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, 1988, p. 120.

15 Georges Desmeules, *La littérature fantastique et le spectre de l'humour*, Québec, Éditions L'instant même, 1997, p. 47.

16 *Ibid.*, p. 50.

17 *Ibid.*, p. 48.

18 Robert Escarpit, cité dans Georges Desmeules, *La littérature fantastique et le spectre de l'humour*, *op. cit.*, p. 51.

19 Arthur Koestler, *The Act of Creation*, Londres, Hutchison, 1964, p. 38, cité dans *Ibid.*, p. 54.

tragédie, l'horreur et bien sûr la mort ne sont pas évitées, mais sont vaincues grâce à la distance humoristique de l'intelligence, autre élément essentiel à l'effet comique²⁰. Pennac lui-même voit dans la cruauté shakespearienne de *Titus Andronicus*, récit au sein duquel la fille de Titus se fait mutiler par « deux très méchants », un exemple d'événement « absolument abominable » face auquel « on est forcé de rire » en raison de la « surenchère dans l'horreur²¹ » utilisée par Shakespeare. Desmeules affirme d'ailleurs que, selon Fourastié « l'humour noir constitue une échappatoire valable pour celui qui humorise²² » mais que celui-ci « porte un coup souvent très dur à la sécurité du lecteur » puisqu'il est « désacralisateur²³ ». Pourtant, tout humour, et en particulier l'humour noir, « aide à triompher de l'angoisse » et devient « une des armes naturelles de l'homme²⁴ ».

Et quoi de plus angoissant, quoi de plus terrifiant que de se trouver à quelques mètres de l'explosion d'une bombe et de se découvrir, une fois la poussière retombée, couvert du sang d'un autre ? Benjamin Malaussène en sait quelque chose puisque, suite à l'explosion de la deuxième bombe du récit, il retrouve ses esprits sous le poids d'un corps de femme « couchée sur moi ».

20 Denise Jardon, *Du comique dans le texte littéraire*, op. cit., p. 12.

21 Kirsten Halling et Roger Célestin, « *An Interview with Daniel Pennac* », loc. cit., p. 338.

22 Georges Desmeules, *La littérature fantastique et le spectre de l'humour*, op. cit., p. 22.

23 *Ibidem*.

24 *Ibid.*, p. 23.

Loin de s'apitoyer sur son sort, il constate que « ... à y regarder de plus près, elle est évanouie, tout simplement. » (Ogres, 62) Par contre, Cazeneuve, « flic de l'étage »^(Ogres, 11), n'a pas eu autant de chance :

Cazeneuve me fait face, assis, extatique, comme un bambin devant son premier pâté de sable. Il est couvert de sang et quelque chose en lui se demande sans bouger si c'est le sien ou celui de quelqu'un d'autre. (C'est la première fois que je le vois penser.) (Ogres, 62)

Ce « quelque chose en lui » qui « se demande sans bouger » annonce la parenthèse : Cazeneuve, aux yeux de Malaussène, n'est capable de penser que lorsque qu'une entité étrangère à sa personne semble l'avoir possédé. L'humour noir émerge ici de la juxtaposition de deux situations opposées : le sang dont est recouvert Cazeneuve témoigne de la violence du meurtre qui vient d'être commis. Pourtant Malaussène porte son attention sur Cazeneuve lui-même, qu'il décrit comme un simplet, « un bambin devant son premier pâté de sable » sur qui l'effet de choc produit une pensée, événement rare nous confie Malaussène en aparté. La négation de la mort, de son pouvoir de nous détruire, est donc atteinte grâce à l'humour : Benjamin se réfugie dans ses parenthèses dans lesquelles, protégé, il peut s'attarder sur l'expression faciale de Cazeneuve, évitant ainsi de constater que quelques mètres derrière lui, « deux corps, à la fois enchevêtrés et dispersés, gisent dans une épouvantable bouillasse sanglante » (Ogres, 62).

L'humour noir se nourrit de la mort, mais aussi des tabous. Ici, *Au bonheur des ogres* surprend encore en abordant les sentiments incestueux de Malaussène envers Clara, sa petite soeur, pour qui il ressent une affection parfois déroutante. Suite à la crise d'épilepsie du chien Julius, Benjamin s'inquiète de la santé de celui-ci dès son retour à la maison. Il y retrouve Clara qui « a séché le lycée pour le veiller toute la journée »^(Ogres, 105). Celle qu'il décrit fréquemment comme « Ma Clara... » lui caresse le bras, et plus loin : « Elle se serre un peu plus fort contre moi. Je dégage doucement son oreille, conservant un instant la chaleur de ses cheveux sur le dos de ma main » (Ogres, 105). Leur dialogue sur l'état de santé de Julius est doux et rassurant, ce qui amène Benjamin à cette parenthèse: « (Mon Dieu, les femmes...) »^(Ogres, 105). Ici, c'est dans l'inconfort que crée la parenthèse que l'on décèle une pointe d'humour noir. Clara est associée aux femmes en général, à celles qui suscitent chez les hommes (et donc Malaussène) des soupirs suivis de points de suspension qui en disent long, sentiment saisi dans ce lieu commun un peu vieillot (« les femmes... »), dialogique aussi puisque dépassant le récit lui-même. Les points de suspension se retrouvent d'ailleurs à travers le récit lorsqu'il est question de Clara, comme dans cet extrait où Benjamin se promène au rayon des jouets, réouvert après la première explosion:

A côté de l'emballeuse, sur une tablette de démonstration, une réplique

robotisée de King Kong montre ce qu'elle sait faire. C'est un gros singe noir, épais, velu, plus vrai que nature. Il marche sur place. Il porte dans ses bras une poupée demi nue qui ressemble à Clara endormie. Il marche et pourtant n'avance pas. Il rejette de temps en temps la tête en arrière. Ses yeux rouges et sa gueule béante lancent des éclairs. Il y a une vraie menace entre le noir opaque du poil, le rouge sanglant du regard et le pauvre petit corps, si blanc dans ses terribles bras. (Bon Dieu, c'est pourtant vrai que ce boulot commence à me peser... et c'est vrai que cette poupée ressemble à ma Clara...) (Ogres, 48-49)

Clara semble donc être objet de désir pour Malaussène qui, dans l'extrait ci-dessus, a conscience que la bestialité très masculine de King Kong, si celui-ci ne se contrôle pas, représente une « vraie menace » pour le corps de la femme (Clara?) « si blanc dans ses terribles bras ». L'effet d'humour noir des parenthèses vient ici de Malaussène qui, en retrait, se rappelle lui-même à l'ordre en se replaçant dans la réalité, à savoir le stress de son emploi pour le moins suspect et ce constat, qui l'étonne lui-même, face à la ressemblance de la poupée à moitié nue avec « ma Clara... ». La parenthèse nous donne accès à la vérité intime qui, cette fois, s'avère plus terrifiante que le phantasme généré par la poupée mécanique de King Kong, créant ainsi l'effet surprise, une surprise « noire » puisque celle-ci se moque de l'inceste, le tabou le plus honteux.

Plus loin, une parenthèse entière nous replonge dans les pensées incestueuses de Benjamin, qui reçoit un appel de Clara à son travail:

(Clara ! Clara, c'est toi, ma Clarinette ! Pourquoi donc aimé-je tant ta voix, me lover dans ta si paisible petite voix, sans jamais un accroc, ton

doux tapis de billard où roule la précision de tes mots... Bon ça va, Benjamin, n'inceste pas ! Et puis, se lover dans un tapis de billard...)
(Ogres, 140)

Cette fois, c'est par l'autodérision que Benjamin désamorce l'horreur de l'inceste, par la conscience du problème aussi, à propos duquel il se réprimande lui-même. La légèreté face à l'horreur est également accentuée par les jeux de mots: « clarinette », affectueux et ludique, « n'inceste pas », néologisme démystifiant le drame, « se lover dans un tapis de billard », autocritique ironique. Tout ceci contribue à la rencontre de l'innommable et de la légèreté, mariage des contraires qui, puisqu'il va jusqu'à l'inceste, crée de l'humour noir.

La guerre n'échappe pas aux attaques de l'humour noir et, dans *Au bonheur des ogres*, elle est omniprésente. Lors d'une journée particulièrement difficile, durant laquelle Malaussène réalise que la collègue qui a essayé de l'assommer quelques jours plus tôt n'est autre que Miss Hamilton, une jolie vendeuse qu'il tente de séduire depuis des mois, Malaussène recherche la compagnie de son vieil ami russe Stojilkovitch (ancien soldat de la Seconde Guerre Mondiale, puis de l'Armée Rouge et maintenant veilleur de nuit au *Magasin*) qui, le sentant réceptif, se met à lui raconter ses histoires de guerre. Il lui relate la vie d'un certain Kolia, « le jeune tueur d'Allemands, celui qui est devenu fou à la fin de la guerre. » Stojil (de son petit nom) poursuit:

– Comme je te l'ai déjà dit, il avait vraiment mis au point trente-six mille façons de tuer. Il y avait le coup de la camarade enceinte et du landau, bien sûr, mais il se glissait aussi dans le lit de certains officiers. (Il n'y avait pas que les S.A., chez les nazis, pour aimer les faces d'ange!). [...] Le plus souvent, la mort, quand elle émanait de lui, prenait un caractère fortuit, accidentel, la faute à pas de chance, comme vous dites, vous autres Français. Deux officiers avec lesquels il couchait ouvertement (une sorte de Lorenzaccio balkanique, tu vois) sont morts de crises cardiaques. ^(Ogres, 177)

Ces parenthèses sont particulièrement intéressantes car elles contiennent tous les éléments de l'humour noir (la distance, la surprise, le commentaire léger face à l'horreur du moment) mais cette fois elles semblent émaner directement de la voix de Stojilkovitch. Le « tu vois » de la deuxième parenthèse invite à penser que Stojil s'adresse, en aparté, à Malaussène avec qui pourtant il est seul. Appel d'intimité accrue, secrets partagés, mais aussi complicité face à leur amour commun de la culture littéraire. Par contre, la première parenthèse est plus ambiguë. Qui s'exprime ici ? Stojilkovitch qui commente lui-même son histoire et qui, ayant vu la guerre de près, devient omniscient ? Ou Malaussène qui partage avec le lecteur ses connaissances historico-philosophiques sur la nature humaine, avec une pointe d'ironie satirique?

Une ébauche de réponse pourrait provenir de l'apparente inutilité des parenthèses elles-mêmes. En effet, celles-ci auraient pu facilement ne pas être intégrées au dialogue (le style y est très parlé, très détendu, en témoigne « la

faute à pas de chance » et le « vous autres Français »), ou même être remplacées par des tirets longs. Elles sont donc un choix délibéré de l'auteur. Leur présence révèle l'éclatement polyphonique dont Pennac est friand dans la saga *Malaussène* toute entière, polyphonie dialogique essentielle, si l'on suit la pensée bakhtinienne, au style humoristique « de va-et-vient entre l'auteur et son langage, cette continuelle modification des distances²⁵ » qui crée un effet d'« ironie distanciante », comme l'explique Mc Nicoll à propos des romans de Pennac : « C'est en faisant résonner le discours d'autrui [...] ou en critiquant son propre discours [...], tous discours entremêlés, que le narrateur fait rire²⁶ ». Les parenthèses n'appartiennent donc pas exclusivement à Benjamin quoique, en tant que narrateur, c'est bien à lui que revient la décision d'y inviter une autre voix, un autre point de vue, ce qu'il fait fréquemment. Pennac se situe donc dans une perspective très bakhtinienne de la polyphonie dont l'effet humoristique proviendrait « de l'association surprenante d'éléments habituellement considérés comme incompatibles²⁷ ».

3. Parenthèses et humour absurde

25 Mikhail Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Ed. Gallimard, Coll. « Tel », 1978, p. 123; cité dans Julie Mc Nicoll, *Pour une sociocritique du cas Malaussène*, op. cit., p. 77.

26 *Ibid.*, p. 77.

27 *Ibid.*, p. 78.

L'absurde fait peur mais, nous venons de le voir, il peut être aussi source intarissable d'humour²⁸. Si l'absurde au sens large est toujours présent lorsqu'il y a humour, l'humour de l'Absurde, lui, est relativement récent. Associé en France au Théâtre de l'Absurde de la deuxième moitié du 20e siècle, il éclôt dans les pièces de Beckett, Genet, Vauthier ou Ionesco, qui mettent en scène des personnages aux prises avec le vide de leur existence dans un monde hostile et contrôlé par des forces invisibles. Ces auteurs abordent différents aspects de l'Absurde moderne tels que l'absence de Dieu, le non-sens de la condition humaine ou la mort²⁹, tout en réussissant à faire rire. Mais il s'agit d'un rire qui n'amène pas simplement à transcender l'angoisse de l'absurde; il a un but social. En effet, les dramaturges de l'Absurde s'en prennent à la bourgeoisie et à son esprit étriqué en utilisant des techniques humoristiques telles que la satire, le mime, le clown, la répétition et bien sûr l'illogisme. Le langage n'y est pas utilisé pour communiquer mais pour révéler l'existence humaine, en soi vide de sens³⁰.

Pennac n'est cependant pas un héritier direct du Théâtre de l'Absurde. La série *Malaussène*, et en particulier *Au bonheur des ogres*, reflètent davantage le contexte culturel duquel émerge, chez Pennac, une vision absurdiste du monde.

28 Ted Cohen, *Philosophical Thoughts on Joking Matters*, op. cit., p. 50.

29 Bob Plant, « Absurdity, Incongruity and Laughter », in *Philosophy*, 84, 2009, pp. 116-119.

30 Gilles Vannier, *L'existentialisme : Littérature et philosophie*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2001, p. 65 et pp. 141-155.

Ancrée dans l'existentialisme d'après-guerre qui évoque, selon Gilles Vannier, « le climat d'une époque plutôt qu'un ensemble de pensées cohérentes³¹ », cette vision propose comme remède « (au) tragique et (à) l'angoisse de la condition humaine³² » de grandes idées telles la primauté de la conscience qui « introduit une coupure entre moi et moi, entre moi et les autres, entre moi et le monde³³ », l'absolue liberté de l'être humain qui, de ce fait, « porte le poids du monde entier sur ses épaules³⁴ » et l'importance de développer une philosophie morale moderne, transcendante, menant vers un humanisme nouveau³⁵. Ces thèmes chers aux auteurs et dramaturges d'après-guerre se répandront rapidement dans la culture populaire des années soixante et constitueront l'arrière-plan d'une époque quasi révolutionnaire. La conscience de l'absurde, la liberté totale, l'engagement social, Benjamin Malaussène, sans s'apparenter directement aux personnages tourmentés de Sartre ou de Camus, en est porteur, et il les transcende par l'humour, nous le verrons.

L'absurde dans les romans de Daniel Pennac pourrait aussi provenir de l'influence de groupes littéraires tels que le Collège de Pataphysique ou l'OuLiPo. Le Collège de pataphysique, fondé en 1948 et précurseur de

31 Gilles Vannier, *L'existentialisme : Littérature et philosophie, op. cit.*, p. 7.

32 *Ibid.*, p. 6.

33 *Ibid.*, p. 49.

34 Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant*, p. 598, cité dans Gilles Vannier, *L'existentialisme : Littérature et philosophie, op. cit.*, p. 50.

35 *Ibid.*, p. 56.

l'OuLiPo, « procède d'une vision absurde du monde, qui ne peut être supportée qu'à grand renfort d'humour, comme un jeu³⁶ », affirme Jacques Rouvière. Eugène Ionesco fera partie des deux groupes, et humorise à souhait. En témoigne cet extrait : « Les racines de mots sont-elles carrées?³⁷ » Ou celui-ci : « Les paroles seules comptent. Le reste est bavardage³⁸ ». L'OuLiPo (ou L'Ouvroir de Littérature Potentielle), lui, est fondé en 1960 par Raymond Queneau et François le Lionnais. Il réunit un groupe d'écrivains qui rejettent le mouvement surréaliste et ses idées d'écriture automatique et d'inspiration spontanée. Les OuLiPiens considèrent que « writing involves hard work, not divine intuition.³⁹ » Pour eux, la créativité provient d'un jeu de dépassement des structures littéraires classiques.

L'héritage OuLiPien de Pennac, bien que ce dernier ne s'y soit jamais directement associé, est selon Halling, évident : « Pennac's reader is instantly plunged into an unmistakably OuLiPian-styled textual synthesis of word games, puns, creative and phonetic spellings, colloquialisms, neologisms, jargon, and calculated digressions⁴⁰ ». Bien que Pennac, tout comme Queneau, se défende d'utiliser l'écriture dans le but de faire passer un message politico-social, ils

36 Jacques Rouvière, *Dix siècles d'humour dans la littérature française*, Paris, Ed. Plon, 2005, p. 350.

37 Jacques Rouvière, *Dix siècles d'humour dans la littérature française*, *op. cit.*, p. 351

38 *Ibid.*, p. 378

39 Kirsten Halling, « *Et comme il n'y a rien d'autre à faire, je me marre* » : *Humor and Pathos in the Writings of Daniel Pennac*, *op. cit.*, p. 5.

40 Halling, Kirsten, *Ibid.*, p. 6.

partagent tous deux une vision pessimiste du monde, « one in which war, suffering and dirty politics are inescapable phenomena⁴¹ ». Mais cette noirceur s'éclaircit grâce à l'humour absurde, comme en témoigne ce passage tiré du troisième roman de la saga, *La petite marchande de prose*:

Clara est habitée ? Il y a un petit quelqu'un chez Clara ? C'est le retour de Saint-Hiver par la fenêtre ? Encore un fruit de la passion ? Encore un mouflet Malaussène délesté par son papa au moment de l'atterrissage ? Ça va naître ? Ça va se farcir le quadrichromique opéra de la vie ? L'optimisme amoureux a une fois de plus plaisanté avec le néant ? Ça va s'enraciner dans son île déserte en envoyant des signes pathétiques aux bateaux qui passent ? Ça va manger, ça va boire, ça va fumer, ça va penser, ça va aimer, et puis ça va décider de manger mieux, de boire moins, de ne plus fumer, d'éviter les idées, de reléguer le sentiment. Ça va devenir réaliste, ça va conseiller ses propres enfants. Ça va tout de même y croire un peu pour eux. Et puis, ça n'y croira plus. Ça ne va plus écouter que ses propres tuyauteries, surveiller ses boulons, multiplier les vidanges... sans trop y compter...⁴²

Vision pour le moins négative de la vie humaine, associée au néant et à l'énorme solitude de l'« île déserte ». Critique sociale aussi qui, par l'humour, révèle les rouages prévisibles (et dépourvus de sens) de l'existence humaine tels que perçus par un objet, un « ça » qui n'a, en fait, plus rien d'humain. Les influences OuLiPienne et absurdiste, pour ne pas dire existentialiste, sur l'écriture de Pennac sont donc bien présentes et l'ont associé à la création d'un nouveau genre, « le néo-polar, où le vertige du néant, l'impuissance, le

⁴¹ Halling, Kirsten, *Ibid.*, p. 95.

⁴² Pennac, Daniel, *La petite marchande de prose*, Paris, Ed. Gallimard, Coll. « Folio », no. 2342, 1989, pp. 122-123.

pessimisme et l'absurdité, de même que l'autodérision prennent place⁴³ ».

Dans *Au bonheur des ogres*, les parenthèses participent à cet humour du néant et de l'Absurde. Décrivant Paris au mois de février, Benjamin se laisse aller à nous donner le survol des actualités du moment :

Khomeyni envoie les nouveau-nés au casse-pipe, l'Armée Rouge défend les petits frères afghans jusqu'au dernier, la Pologne change de pogrom, Pinochet tue (Pinochétue), Reagan éponge, la Droite dit que c'est la Gauche, la Gauche dit que c'est la Crise, un poivrot affirme, preuves à l'appui, que c'est la merde, Caroline ne veut pas avouer qu'elle est enceinte [...] ⁽¹¹⁶⁾

La parenthèse, créant un arrêt dans la logique ironico-satirique du flot des pensées de Malaussène, cause un effet comique absurde par la juxtaposition de deux idées opposées : les assassinats du général Pinochet (et par extension, les maux qui hantent les sociétés humaines) sont contrastés au non-sens du jeu de mots « (Pinochétue) ». Complicité ludique avec le lecteur aussi, avec qui il rit, avec qui il s'amuse. Et avec qui il se moque du pouvoir et de la corruption. L'absurde ludique se retrouve également plus loin, avec ce « J'en ai marre. J'en ai marre, marre, marre, marre ! (J'en ai plutôt marre...) » (176) où la parenthèse, essentielle à l'humour puisqu'elle livre la chute, euphémise alors que ce qui la précède va dans la surenchère, créant l'effet comique.

Ce monde dont il a « marre », Malaussène aimerait tant en protéger ses

⁴³ Julie Mc Nicoll, *Pour une sociocritique du cas Malaussène*, op. cit., p. 15.

frères et sœur, et particulièrement le Petit, qu'il va chercher à l'école un peu tôt, après avoir sévèrement réprimandé Thérèse pour s'être encore une fois laissée aller à lire l'avenir:

Désir insensé de prendre le Petit dans mes bras, lui et ses lunettes roses, de lui raconter le plus joli conte du monde (malheur nulle part, ni au début, ni à la fin) et je cherche en marchant (douceur partout, cueillie sans angoisse), et je ne trouve pas, putain de littérature de merde, réalisme à tous les étages, mort, nuit, ogres, fées putrides! (167)

Les parenthèses participent ici au rythme saccadé des angoisses de Benjamin en faisant contraster son désir d'un « joli conte » à la vision pessimiste du monde dans lequel il évolue. La « douceur partout » qu'il ne trouve ni dans la littérature, ni dans la société qui l'entoure, Benjamin la redécouvre, émerveillé, dans « une toute petite chose ronde, louchant derrière ses lunettes roses [qui] vient de me sauter dans les bras ». (Ogres, 167) Chez Pennac, il y a donc noirceur et il y a absurde, mais selon Halling, son humour a un but : « [his] sense of humor is constructive and meaningful, not pointlessly critical. [For him], laughter negates the negative, and redeems the human race ⁴⁴ ». En cela aussi, ses romans font écho à certaines idées existentialistes : absurdité de l'existence, oui, mais l'être humain, nous dit Camus, « peut agir, humainement

44 Kirsten Halling, « *Et comme il n'y a rien d'autre à faire, je me marre* » : *Humor and Pathos in the Writings of Daniel Pennac*, op. cit., p. 99.

et décisivement, au sein d'un univers privé de sens⁴⁵ » donnant lui-même à la vie sa signification. Le « nouvel humanisme » tant souhaité par les existentialistes deviendrait alors « l'espoir des désespérés⁴⁶ ». Et dans *Au bonheur des ogres*, c'est la famille qui offre à Benjamin ce lieu d'espoir et de sens, ici en la personne du Petit, la « toute petite chose ronde » qui se réfugie dans ses bras.

4. Parenthèses et ironie

C'est peut-être par l'ironie que Pennac fait le meilleur usage humoristique de ses parenthèses, ironie prise au sens large, au sens de Fontanier qui, au milieu du 19e siècle, affirmait déjà que l'ironie était « [dire] le contraire de ce qu'on pense, ou de ce qu'on veut faire penser⁴⁷ ». S'il est habile, l'ironiste « [évite] aux autres l'occasion de la contradiction⁴⁸ ». Importance donc du récepteur qui se doit de décoder le double-sens, « le contraire de ce qui est dit⁴⁹ », afin d'arriver à l'effet désiré. Cependant, l'ironiste et le récepteur ne riraient point, insiste Jardon, sans « la cible » ou la victime. Avec celle-ci, l'ironie est complète :

45 Gilles Vannier, *L'existentialisme : Littérature et philosophie, op. cit.*, p. 146.

46 *Ibid.*, p. 7.

47 Denise Jardon, *Du comique dans le texte littéraire, op. cit.*, p. 73.

48 *Ibid.*, p. 75.

49 *Ibidem*.

« Elle est moqueuse, elle agresse, elle vise un personnage-victime, elle est critique⁵⁰ ».

Au bonheur des ogres est essentiellement un roman ironique. Benjamin Malaussène a du mordant et il n'hésite pas à « agresser » ses victimes, nombreuses et variées. Étant lui-même un héros atypique, « tout à la fois passif, saint, martyr et bouc émissaire⁵¹ », ses victimes sont elles aussi surprenantes. Ici, c'est la presse – pourtant admirée par Malaussène en la personne de son amoureuse Julie, journaliste à *L'Actuel* – qui est source d'ironie : « Comme un seul mort ne suffit pas, l'article décrit le spectacle auquel on *aurait pu* assister s'il y en avait eu une dizaine ! (Si vous voulez vraiment rêver, réveillez-vous!) » (Ogres, 36). Mais plus loin, c'est le vieux libraire, Monsieur Risson, que Benjamin pensait aimer comme « le grand-père que je n'ai pas eu » (Ogres, 212) mais qui, alors qu'il vient de comparer les juifs à des rats, devient la cible des parenthèses de celui-ci : « (Si Dieu existe, il te chiera dessus le moment venu, sale con.) » La parenthèse entre en contraste avec le dialogue, dans lequel Benjamin ne laisse rien paraître de sa colère: « Merci infiniment, Monsieur Risson, à l'occasion je reviendrai causer avec vous » (Ogres, 212) Ironie très explicite ici, puisque Benjamin dit littéralement le contraire de ce qu'il pense! Mais il n'a pas toujours autant de retenue: face au lâche Cazeneuve qui l'a

⁵⁰ *Ibid.*, p. 73.

⁵¹ Julie Mc Nicoll, *Pour une sociocritique du cas Malaussène*, *op. cit.*, p. 51.

plusieurs fois trahi, il se laisse aller : « Et je lui balance un uppercut au foie, un vrai, avec tout le poids de mon corps. (J'ai appris ça dans les livres.) » (Ogres, 127). Les livres, et donc l'étude, le calme, la réflexion mais aussi l'imaginaire (féminin?) se heurtent ironiquement au vrai « uppercut », physique et donc viril, asséné à Cazeneuve.

Benjamin lance allègrement ses attaques contre la corruption, la complaisance et la lâcheté, mais il n'hésite pas à se malmener lui-même, lui qui doute et se questionne, et pour qui aucune vérité n'est absolue⁵². C'est par une autodérision ironique que nous avons accès aux fluctuations de sa pensée, comme lorsqu'il se revoit en train d'accepter son rôle de bouc émissaire au *Magasin* : « Pourquoi ai-je marché dans cette combine ? Pour rire ? (très drôle...) Parce que ma mère est une fugueuse et que le chômage ne sied pas au tuteur d'une famille nombreuse ? (on s'approche...) Mystère de ma nature profonde ? (bof...) ». (Ogres, 101) En dialoguant ainsi avec lui-même, il s'impose donc le même mordant qu'il inflige aux autres. Les parenthèses se moquent de lui et des demi-mensonges sur lesquels il s'est appuyé pour prendre sa décision.

Plus loin, il s'en veut d'avoir exposé Clara aux horreurs de la photo d'un cadavre d'enfant, qu'il aurait dû ranger dans son tiroir : « (Bougre d'abruti.

⁵² Kirsten Halling, « *Et comme il n'y a rien d'autre à faire, je me marre* » : *Humor and Pathos in the Writings of Daniel Pennac*, op. cit., p. 98.

Laisser traîner ça...) ». Clara pleure, tant face à la violence du rituel satanique dépeint sur la photo que pour désamorcer la colère de Benjamin. Celui-ci se questionne sur ses propres émotions : « Depuis combien d'années n'ai-je pas pleuré, moi ? (voix de maman : « tu n'as jamais pleuré, Ben, en tout cas je ne t'ai jamais vu pleurer, même bébé. Tu as déjà pleuré? » – Non ma petite mère, jamais en dehors du boulot.) » (Ogres, 197) Cette parenthèse ironise à plusieurs niveaux : elle joue avec le style en annonçant l'entrée en scène de la « voix de maman », comme on le ferait dans une pièce de théâtre ou un scénario de film, elle se moque de cette « petite mère » déconnectée de son bébé au point de l'imaginer n'ayant jamais pleuré et enfin, elle conclut par une ironie toute pure : Benjamin qui ne pleurerait jamais, sauf au travail, trait rendu d'autant plus amusant qu'il adopte le ton de l'adage « jamais en dehors du boulot ». Finalement, ce dialogue avec Clara qui, derrière le dos de Benjamin, a envoyé à plusieurs maisons d'édition le manuscrit de son premier roman, un polar compromettant car étrangement similaire à l'affaire des explosions :

- C'était pour te consoler, Ben.
(Me consoler...)
- J'ai demandé son avis à Julia, elle était d'accord.
(A la bonne heure, ça ne fait jamais qu'une cinglée de plus dans mon intimité.)
- Et puis c'est très drôle, Ben, je t'assure, les policiers étaient vraiment morts de rire.

(J'ai remarqué, oui, surtout Coudrier...) (Ogres, 241)

Éléments de contraste, vérité et contre-vérité, le ton ironique de Pennac s'en prend à tout, même, dans les moments de colère de Benjamin, aux rapports familiaux. L'effet de distanciation qui s'opère complète le personnage de Malaussène qui, loin de s'être perdu dans un cynisme sans but, émerge de la tourmente emprunt d'une sagesse, « (a) wisdom in a world fragmented by conflicting “absolute truths”⁵³ ». Celui-ci se rapproche du lecteur avec qui il est complice, particulièrement au sein des parenthèses, espace privilégié où l'on a droit aux pensées les plus intimes, les plus spontanées et les moins conditionnées par les rapports sociaux de cet antihéros perspicace et plein d'esprit. Le lecteur est donc bousculé, ses points de repères renversés par des contradictions à la fois ludiques et sérieuses, amusantes et tragiques.

Conclusion

Selon Pennac, le roman devrait avant tout raconter une histoire, et cette histoire devrait offrir du plaisir car, dit-il lors d'une entrevue en 2001 pour la revue *Writer's Trade*, « on feint de croire que le plaisir est absolument antinomique du

⁵³ Kirsten Halling, « *Et comme il n'y a rien d'autre à faire, je me marre* » : *Humor and Pathos in the Writings of Daniel Pennac*, op. cit., p. 98.

sérieux, ce qui est évidemment faux⁵⁴ ». Sérieuse ou pas, l'histoire est donc centrale et devrait susciter chez le lecteur cette envie de « se retrancher dans un silence » pour mieux communiquer « avec une parole silencieuse⁵⁵ ». En résulte une complicité entre écrivain et lecteur, un dialogue qui, bien que silencieux, est empreint d'oralité : « J'ai la sensation d'avoir parlé avec Tchekhov. Je pense que c'est... c'est toujours un peu puéril de dire ça... mais je pense que c'est mon ami, quoi. On s'entend bien, Tchekhov et moi⁵⁶ ». Ludique et jouissif, Pennac l'est autant en entrevue que dans ses romans dans lesquels il continue son questionnement sur le plaisir et sur l'humour : « Et comment dire qu'il n'y a aucune raison de rigoler en rigolant ? C'est la question que je me pose dans mes livres⁵⁷ ». Magie, musicalité, oralité, la saga *Malaussène* est tout cela et plus : elle est critique sociale, religieuse et politique, elle est conte fantastique, elle est enquête policière tout ce qu'il y a de plus *néo-polar*, et elle ravive en nous l'enfant émerveillé qui a envie de dire, encore et encore, « Tu me racontes une histoire? » Pennac a donc rempli son pari. Dans *Au bonheur des ogres*, il pousse la polyphonie au niveau d'une cacophonie carnavalesque sans pour autant perdre le réalisme nécessaire à la crédibilité de la sacro-sainte histoire. Et il réussit à faire résonner ces voix multiples, ces niveaux par dessus niveaux,

54 Kirsten Halling et Roger Célestin, « An Interview with Daniel Pennac », *loc. cit.*, p. 335.

55 *Ibidem*.

56 *Ibid.*, p. 336.

57 Kirsten Halling et Roger Célestin, « An Interview with Daniel Pennac », *loc. cit.*, p. 337.

ces points de vues décentrés par d'autres plus réalistes, plus fous ou plus tendres pour créer un univers où l'horreur et le risible coexistent.

Les parenthèses se logent parfaitement dans cet imprévisible récit où elles participent à la légèreté générale. L'humour qu'elles contiennent, en dialogue constant avec le récit lui-même, rendent attachant un personnage qui, sans celles-ci, aurait semblé taiseux et insensible. Ce sont les parenthèses qui nous livrent, mieux que tout autre procédé, la richesse de la personnalité de Benjamin Malaussène, faillible et donc humain, de son intelligence et de sa capacité à toujours, même dans les moments les plus fous, nous faire sourire : « Difficile de décrire le degré de ma rage. Pourquoi faut-il que ce soit Clara, ma Clara qui ait eu l'idée de photocopier ce manuscrit, et de l'envoyer à onze maisons d'édition ? ONZE ! (11!) » (Ogres, 240). Humour noir, absurde ou ironique, les parenthèses de Pennac font partie intégrante de cet univers au sein duquel les conventions sociales et la logique sont renversées et le rire remplace les larmes qui, normalement, accompagnent la tragédie⁵⁸.

⁵⁸ Kirsten Halling, « *Et comme il n'y a rien d'autre à faire, je me marre* » : *Humor and Pathos in the Writings of Daniel Pennac*, *op. cit.*, p. 96.

Bibliographie:

a- Relative à l'essai

1. Corpus primaire :

Pennac, Daniel, *Au bonheur des ogres*, Paris, Gallimard, 1985, 287p.

2. Corpus secondaire :

----- *La fée carabine*, Paris, Gallimard, 1985, 306p.

----- *La petite marchande de prose*, Paris, Gallimard, 1989, 420p.

----- *Monsieur Malaussène*, Paris, Gallimard, 1995, 644p.

----- *Des chrétiens et des maures*, Paris, Gallimard, 1996, 96p.

----- *Aux fruits de la passion*, Paris, Gallimard, 1999, 221p.

3. Études sur les romans de Daniel Pennac :

Armel, Aliette, « Daniel Pennac : Au bonheur des enfants », entretien avec Daniel Pennac, *Magazine Littéraire*, n° 357, septembre 1997, pp. 96-103.

Boivin, Aurélien et Marcotte, Hélène (resp.), « Dossier Polar : proposition pour une socio-critique [sic] de la littérature policière », *Québec français*, n° 72, décembre 1988, pp. 62-76.

Ezine, Jean-Louis, « Pennac le délirant », *Le Nouvel observateur*, n° 1589, 20 avril 1995, pp. 52-53.

Halling, Kirsten, « *Et comme il n'y a rien d'autre à faire, je me marre* » : *Humor and Pathos in the Writings of Daniel Pennac*, thèse de doctorat, University of Virginia, 300f.

Halling, Kirsten et Célestin, Roger, « An Interview with Daniel Pennac », *The Writer's Trade, Detective Fiction and Popular Culture*, 2001, pp. 333-347.

Leduc, Frédéric, *Le Personnage et la lecture ludique dans « La fée carabine » de Daniel Pennac : Le jeu comme espace de créativité pour le lecteur de romans*,

mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2004, 162f.

Mc Nicoll, Julie, *Pour une sociocritique du cas Malaussène*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2004, 155f.

Pelletier, Marie-Claude, *Analyse sémiotique de la figure du bouc émissaire dans trois romans de Daniel Pennac*, mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 80f.

Pozen, Thomas Joseph, « D'un grand magasin à l'autre : The Evolution of Optimism and the Spectacle of Cultural Critique, From Emile Zola's *Au Bonheur des dames* to Daniel Pennac's *Au Bonheur des ogres* », *Optimism and Agency in Literature, Film and Critical Practice*, thèse de doctorat, University of Iowa, 2002, 209f.

Serre-Rouby, Béatrice, *La tétralogie Malaussène : Du roman policier au conte pour adulte : Vers un nouveau roman*, Thèse de doctorat, Université Montpellier III, 2004, 346f.

4. Ouvrages théoriques et critiques

Concernant les théories littéraires et les études sur le comique et l'humour:

Bakhtine, Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970, 471p.

Behler, Ernst. *Ironie et Modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, 389p.

Chodal, Robert, « Jokes, Fiction, and Lorrie Moore », *Twentieth Century Literature*, Hempstead, Vol. 52, n° 1, Printemps 2006, pp. 42-62.

Cohen, Ted. *Philosophical Thoughts on Laughing Matters*, The University of Chicago Press, 1999, 99p.

Desmeules, Georges, *La littérature fantastique et le spectre de l'humour*, Québec, L'instant même, 1997, 205p.

Genette, Gérard. *Palimpsestes : La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, 573p.

Jardon, Denise, *Du comique dans le texte littéraire*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, 1988, 304p.

Morreall, John (ed.). *The Philosophy of Laughter and Humor*, Albany, NY, State University of New York Press, 1987, 270p.

Plant, Bob, « Absurdity, Incongruity and Laughter », *Philosophy*, n°84, 2009, pp. 111-134.

Concernant les études sur les parenthèses:

Forget, Danielle, « Les insertions parenthétiques », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 28, n° 2, 2000, pp. 15-28.

Lamb, Jonathan P., « Parentheses and Privacy in Sidney's *Arcadia* » *Studies in Philology*, University of North Carolina Press, 2010, pp. 310-335.

Morrissey, Robert, « Breaking In (Flaubert in Parentheses) », *SubStance*, n° 56, 1988, p. 49-62.

Pop, Liana, *Espaces discursifs. Pour une représentation des hétérogénéités discursives*, Bibliothèque de l'Information Grammaticale, Louvain-Paris, Éditions Peeters, 2000, 258p.

Serça, Isabelle, « La parenthèse : un *raccroc* dans le *bâti* du texte proustien », *Revue des lettres modernes*, n° 1533-1540, 2001, p. 217-234.

Tartakovsky, Roi, « E.E. Cummings's Parentheses : Punctuation as Poetic Device », *Style*, Vol. 43, n° 2, Summer 2009, pp. 215-247.

Williams, Robert Grant, « Reading the Parenthesis », *SubStance*, Vol. 22, n° 1, 1993, pp. 49-62.

5. Références philosophiques et littéraires:

Beckett, Samuel, *En attendant Godot*, Paris, Éditions de Minuit, 1952, 134 p.

Camus, Albert, *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, 1985, 187 p.

----- *L'Étranger*, Paris, Gallimard, 1972, 185 p.

Martel, Yann, *Life of Pi*, Edimburgh, Canongate Books Ltd, 2002, 420 p.

Ionesco, Eugène, *La Cantatrice chauve*, Paris, Gallimard, 1972, 150 p.

Pierre, DBC, *Vernon God Little*, London, Faber and Faber, 2003, 277 p.

Sartre, Jean-Paul. *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, 1996, 109 p.

----- . *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1976, 675 p.

----- . *La Nausée*, Paris, Gallimard, 1972, 249 p.

Vannier, Gilles, *L'existentialisme : Littérature et philosophie*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2001, 183p.